

GUILLEMETTE FAURE



Pourquoi avons-nous
du mal à jeter ?

Stock

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Guillemette Faure

Ça peut
toujours servir

Stock

Couverture : © Raphaëlle Faguer
Illustration de couverture : © Guetty Images

ISBN : 978-2-234-08452-0

© Éditions Stock, 2018.

www.editions-stock.fr

À Simone

Tout ce que tu ne sais pas donner te possède.

André Gide

Prologue

À ma mort, on trouvera, dans mon placard, des dizaines de sachets de sauce soja, ceux qui sont fournis avec les sushis à emporter. Des années que je les garde, tout comme je mets aussi de côté les baguettes que je n'ai pas utilisées. De la sauce soja, ça peut toujours servir. Les sacs s'empilent dans la porte de mon réfrigérateur, d'autant plus efficacement que je déguste mes sushis sans sauce soja. Ils me serviront à coup sûr pour assaisonner une salade par exemple, me dis-je en les rangeant à proximité d'une bouteille pleine de sauce soja, là elle aussi depuis longtemps – parce que, de toute façon, je ne suis pas dingue de sauce soja, surtout depuis que j'ai appris que le soja n'entrait pas nécessairement dans la composition de la sauce du même nom.

À ma mort, on trouvera aussi sur les étagères de mon appartement un bocal d'élastiques, dans les placards des pots de yaourts en verre vides – sait-on jamais, ils feraient de jolis photophores pour Noël – et au fond des tiroirs d'autres matériaux supposés nourrir mes activités manuelles et artistiques. Ma mère, institutrice, gardait des vieux rubans et des papiers d'emballage après les avoir récupérés, les jours d'anniversaire, les cadeaux à peine déballés. Mais comme elle répugnait à utiliser du papier d'occasion pour les gens qu'elle aimait et qu'elle aimait tout le monde, elle ne les utilisait jamais. Je reproduis l'habitude maternelle, par loyauté plus que par nécessité.

À ma mort, dans la cuisine, s'amasseront des sacs en tissus contenant d'autres sacs en tissu. De nos jours, on ne jette pas un sac en toile. D'un sac en plastique, on fait un sac-poubelle, mais pas d'un sac en tissu. Ils servent pour les courses, pour les activités des membres de la famille, qui augmentent eux-mêmes le stock.

À ma mort, au-dessus du four, on trouvera un appareil à fondue électrique (oui, ça existe), prêté un jour par une amie pour une soirée savoyarde. D'après la notice, il peut aussi être utilisé pour des fondues chinoises. J'ai demandé à mon amie de pouvoir le garder, histoire de tester la fondue chinoise. C'était il y a deux ans. Ramenée au prix du mètre carré en location dans mon quartier, la place qu'il occupe vaut 7 euros par mois.

À ma mort, dans le réfrigérateur, on trouvera, quelle que soit la saison, un demi-citron. Car une loi mystérieuse veut que chaque recette de cuisine réclame un citron entier quand il vous en reste un demi et un demi-citron quand vous en avez un entier.

À ma mort, dans ma bibliothèque, trôneront des guides de voyage périmés pour des destinations exotiques.

À ma mort, dans ma penderie, seront rangés plus de portemanteaux de pressing que j'ai de vêtements à suspendre. Surtout depuis que mon jeune voisin, qui a déménagé il y a un an, en a laissé une pile sur mon paillason, accompagnée de ces mots : « J'ai pensé que cela pourrait vous servir... »

À ma mort, dans ma chambre, dans le tiroir du meuble que je tiens de mon arrière-grand-mère, s'entasseront de vieux chargeurs d'appareils qui n'existent plus. Des chargeurs de téléphones portables première génération, d'appareils photo devenus inutiles depuis que tout le monde possède un smartphone, et suffisamment

de câbles en tout genre pour faire deux fois le tour de mon appartement. Au fond, empêchant le tiroir de se fermer, des emballages gardés pour être sûre d'avoir sous la main les références du produit en cas de perte, si nombreux que je ne sais plus quelle boîte et quels chargeurs correspondent à quels appareils.

Or les seules fois où il m'arrive d'avoir besoin d'un chargeur, c'est en voyage, quand je perds le mien. Dans ces cas-là, je n'ai pas le tiroir du meuble de ma chambre avec moi (qu'est-ce que mon arrière-grand-mère pouvait bien y ranger, d'ailleurs, elle qui n'a pas connu les chargeurs ?) et je dois en racheter un. Pour la même raison, on trouvera d'ailleurs à ma mort huit coupe-ongles dans mon armoire à pharmacie.

À ma mort, dans le placard sous le lavabo de la salle de bains, s'aligneront tant de savons et autres produits de toilette offerts par les chaînes d'hôtellerie ; de quoi me laver quotidiennement des pieds à la tête pendant une soixantaine d'années. Bien sûr, j'aurais pu les donner à des associations lors des collectes hivernales, mais je préfère en acheter des neufs. On n'envoie pas des savonnets Holiday Inn aux gens dans le besoin.

À ma mort, sous le tiroir à savons, s'éparpilleront des échantillons : baume fortifiant pour le buste, sérum contour des yeux, crème exfoliante à l'abricot... Au cas où.

À ma mort, dans la boîte estampillée « documents à garder », auront pris place une ancienne carte grise et des extraits d'acte de naissance de plus de trois mois. La carte grise est celle d'une Fiat 500 qui n'a pas roulé depuis 1992 et dont le toit s'est depuis couvert de mousse verte. Il y a vingt-cinq ans, après une dispute avec mon compagnon de l'époque, j'ai claqué la portière en m'installant au volant et proclamé mon retour immédiat à Paris. Mais la voiture n'a pas démarré. Ni ce jour-là ni les suivants. La seule raison pour

laquelle la voiture est encore à sa place, c'est qu'on ne jette pas une voiture. Une carte grise non plus.

Cet encombrement, cet entassement, n'est pas supposé être moi. Je ne suis pas consumériste, je ne suis pas matérialiste. Comme beaucoup de gens de mon époque, j'achète des magazines qui m'expliquent comment vivre simplement, j'ai lu tous les livres de Marie Kondō, et je m'imagine vivre du potager que je cultiverais moi-même, façon Pierre Rabhi. Folie collective ou déraillement personnel ? À quel moment les choses ont-elles dérapé pour que je me retrouve avec des placards remplis de sacs de sacs, de collections de chargeurs et de boîtes de boutons dépareillés ?

Préparez-vous à ouvrir vos placards et vider vos tiroirs. Je vous propose de passer en revue les règles qui les font déborder avec notre bénédiction.

Règle 1

Tout peut toujours servir

À aucun moment dans ma vie, je n'ai rêvé de collectionner les chargeurs, les sacs en tissu ou les savonnettes. Comment ces amas ont-ils pu se constituer ? Une chose est sûre : pas dans mon dos pendant que je regardais ailleurs. J'ai moi-même pris la décision de garder chaque objet. Pire : je les ai déplacés lors de mes différents déménagements, les ai mis dans des cartons, puis les en ai sortis.

Commençons par nous demander comment cette masse entre chez nous (nous verrons dans le chapitre suivant comment elle n'en sort pas).

Pour Télécharger + de Livres --

> <https://www.bookys-gratuit.com>

Garder « au cas où »

Adoptons une méthode d'analyse darwiniste : en apportant des choses chez nous, c'est comme si nous construisions notre nid, à la façon des animaux. Le mésangeai du Canada, par exemple, pour s'assurer de quoi subsister pour l'hiver, cache autour de chez lui l'équivalent de 100 000 becquetées de baies, constituées d'insectes et d'araignées. Les traquets rieurs, eux, entassent des cailloux autour d'eux avant la saison des amours, et ceux qui présentent les plus hautes piles signalent à leurs partenaires potentiels être les plus susceptibles de se reproduire¹. Nous ne serions donc pas différents

des passereaux ou de l'écureuil. À la différence près que l'écureuil n'enterre pas les coques de noisettes en se laissant croire qu'il en fera des photophores l'hiver prochain.

« La survie de l'espèce est passée par l'homme des cavernes qui avait le plus de branches, par celui qui avait les bonnes pierres pour pouvoir ouvrir des trucs avec, par celui qui avait le plus de bouillasses colorées pour dessiner des images au mur pour que ses descendants sachent quand planter ou quels animaux dangereux éviter », écrit Scott Galloway² pour justifier ce besoin d'accumuler inscrit en nous. « Nos choses nous tiennent chaud et en sécurité, nous aident à attirer des partenaires et à élever notre progéniture. » Être entouré d'objets « qui peuvent toujours servir » rassure face à l'adversité. Une étude³ des survivants des attentats du World Trade Center perpétré en 2001 a montré par exemple que la moitié d'entre eux ont pris le temps de rassembler des effets personnels avant d'évacuer leur bureau.

Les enseignes et les distributeurs l'ont compris : une fois examinés avec précision les arguments de vente des produits de consommation courante, on constate que beaucoup de ce qui entre chez nous promet de nous protéger contre quelque chose. L'été dernier, j'ai séjourné chez des amis et j'y ai oublié l'alimentation de mon ordinateur. Comment voyager sans chargeur, cordon ombilical des vacances itinérantes ? J'ai donc acheté un nouveau chargeur. Un conseiller commercial m'a orientée vers un modèle multi-ordinateurs à 60 euros. Soit deux fois le prix du chargeur de base. « Mais ça peut marcher avec tous les ordinateurs... » a-t-il insisté. Il se trouve que je n'ai pas « tous les ordinateurs » à alimenter mais un seul. Qu'importe, j'ai fini par prendre le produit conseillé.

Comme moi, de plus en plus de gens possèdent d'énormes adaptateurs noirs compatibles avec les systèmes électriques du monde entier. En vue d'un déplacement, ils ont jugé judicieux de se laisser convaincre par un engin gros comme un Rubik's Cube. On n'a plus qu'à espérer que des amis partent en Thaïlande ou en Nouvelle-Zélande ; on pourra alors le leur prêter et se prouver qu'on a eu raison d'en faire l'acquisition.

Nous achetons aujourd'hui chargeurs et adaptateurs, comme on souscrit des assurances, en tendant un filet le plus large possible, pour parer à toute éventualité.

Est-ce la technologie qui nous intimide ? Bien avant la déferlante des appareils électroniques, on conservait précieusement les fils de laine et les boutons de rechange, même une fois les vêtements disparus, les clés qui n'ouvraient plus rien... Faites le test : vous achetez une tringle à rideaux à dix anneaux ; or il ne vous en faut que huit. Vous conserverez les deux anneaux supplémentaires, car ils peuvent toujours servir. Et vous recommencerez à l'achat de la prochaine tringle...

Quand Vincent a appris que les anciens modèles d'ampoules seraient remplacés, il s'est empressé d'en acheter une cinquantaine. Remarquons que, sur la boîte, il est écrit « garanti 5 ans » : y a-t-il vraiment des gens qui, en 2023, porteront réclamation au robot de la caisse, le ticket en main ?

Nous gardons aussi des doublons en prévision des disparitions mystérieuses (des petites cuillers ou des couvercles de Tupperware qui semblent faire alliance pour quitter notre logement). Au début des années 1960, l'Américain Vance Packard racontait, dans son livre sur le gaspillage⁴, l'histoire d'un consultant canadien chargé de booster le marché des couteaux éplucheurs. Très vite, tous les foyers en avaient été équipés. Comment faire pour renouveler le marché ? En concevant des couteaux à manches marron, c'est-à-dire peu voyants, pour qu'ils finissent à la poubelle avec les épluchures. J'ignore si j'ai beaucoup jeté d'épluche-légumes par mégarde. Mais j'en ai toujours plus d'un dans le tiroir de ma cuisine.

On n'est jamais trop équipé pour affronter l'avenir, car on ne sait pas de quoi demain sera fait.

Ce raisonnement s'applique aussi à la paperasse que l'on conserve : vieilles ordonnances, garanties d'appareils expirées depuis belle lurette, modes d'emploi d'objets perdus ou cassés, boîtes en carton, car nous sommes convaincus qu'en cas de souci avec notre robot ménager il nous faudra, pour faire jouer la garantie, le renvoyer dans son emballage d'origine.

Derrière ces papiers, ces cartons, repose l'idée qu'une plainte collective contre un médicament, un retour en grâce de la yaourtière ou un engouement pour les appareils photo des années 1990 ne nous prendra pas au dépourvu. Un expert en comptabilité, passionné par les questions de valeur et de dépréciation, m'a avoué garder lui aussi beaucoup de choses « qui peuvent toujours servir ». Comme ses cours de terminale : « Des fois que j'ai besoin de reprendre certaines de mes notes... » Notons qu'il a pris sa retraite il y a quatre ans.

L'irrésistible tentation de l'échantillon gratuit

Il y a une dizaine d'années, j'ai lu dans un magazine que les traitements anti-poux étaient plus efficaces si les enfants portaient, le temps qu'ils agissent, des charlottes en plastique. J'ai donc récupéré toutes les charlottes des hôtels où je séjournais. Je n'avais pourtant pas d'enfants à l'époque et plus de poux depuis la fin du CP. Mais une de mes amies, elle, en avait (des enfants et des poux). Sait-on jamais, si on se croisait, je partagerais avec elle cette information et lui donnerais les charlottes. Nous habitons à l'époque à 6 000 kilomètres l'une de l'autre, et les charlottes sont toujours dans ma salle de bains.

La présence de ces charlottes dans les chambres d'hôtel est un mystère : si l'on exclut les enfants infestés de poux et les gens qui doivent protéger la cicatrice d'un coup de hache malencontreux, plus personne ou presque n'en utilise aujourd'hui. Or de nombreux hôtels continuent d'en mettre à disposition de leurs clients, et les clients de les embarquer. Un de leurs fabricants m'a même appris que la charlotte est l'accessoire qui disparaît le plus, devant les cotons à démaquiller ou les cotons-tiges⁵ !

« Ce que j'aime bien prendre dans les hôtels chic, ce sont les kits de couture, m'avoue Laurent, un professionnel de la communication. Comme ça, si j'ai un bouton à recoudre, ça m'évite d'acheter une bobine entière... » Certes. Mais de là à ramasser tous les kits... Les hôtels, cherchant en permanence à se distinguer, tentent d'innover en ajoutant de nouveaux « produits complémentaires » : lingettes Oshiboris, masques hydratants, brumes d'oreiller... Préparons-nous

à pousser les parois de nos placards pour accueillir ces nouveaux trésors plus inutiles les uns que les autres.

En revanche, aucun hôtel ne propose de dentifrice parmi ses échantillons. Le journaliste américain Daniel Engber a essayé de comprendre pourquoi⁶. Il a amassé toutes sortes de réponses : « Nous proposons ce que proposent les concurrents », ou : « Le club d'automobilistes AAA attribue ses "diamants" aux hôtels en fonction des types de savonnette, et non des dentifrices », et surtout : « Le symbole du luxe, c'est de proposer des choses superflues que les clients n'auraient pas forcément chez eux. » Or le dentifrice n'est pas superflu et sert tous les jours. Stéphanie Thévenot, chez Groupe GM, une entreprise qui propose ces échantillons, estime que le dentifrice est trop intime – « on se le met dans la bouche » – pour qu'on ait envie d'utiliser celui proposé par l'hôtel. Mais que penser alors des chocolats sur l'oreiller ?

Accros aux petits cadeaux, les clients se transforment alors en chasseurs d'échantillons gratuits. Mon ami Philippe m'avoue tout emporter. Les rasoirs avec lesquels il ne pourrait de toute façon pas se raser, il a la peau trop sensible, les peignes alors qu'il est chauve... Et bien que les parfums des savonnets sont plutôt masculins – du citrus, mais jamais de rose ou de jasmin, car la clientèle des hôtels est encore majoritairement masculine – et que les femmes n'en apprécient pas trop l'odeur, cela ne les empêche pas de les emporter systématiquement. J'ai même rencontré des gens qui embarquent les sacs en plastique destinés au linge sale...

Les professionnels parlent de « produits d'accueil » ou « *amenities* ». D'après une estimation de Groupe GM, c'est, après la literie, le deuxième poste d'achat des hôtels, renouvelé entièrement après chaque visiteur.

Pourquoi prenons-nous ces échantillons ? Nous ne sortons pas des restaurants avec la corbeille de pain sous le bras ! Et nous ne ramassons plus les sachets de sucre depuis que nous sommes entrés dans la vie active. Mais encore les shampoings d'hôtels. Même Airbnb recommande à ses loueurs de prévoir un panier de

bienvenue pour les arrivants⁷ et s'apprête à mettre en place un système de vente de « produits d'accueil ».

« Les gens considèrent qu'ils ont payé pour ça », me confirme Marianne. Elle a longtemps travaillé dans un hôtel, près du jardin du Luxembourg, dans le 6^e arrondissement, quartier huppé de la capitale. La clientèle y est essentiellement constituée de touristes et de sénateurs. Elle estime qu'environ 80 % des clients raflent tous les échantillons. Parce qu'on a payé, on a le droit de se servir, d'abandonner les serviettes par terre et le lit en chantier. C'est du moins ce que pensent les Occidentaux. Les Japonais, eux, laissent leurs chambres si propres qu'on jurerait qu'ils n'y ont pas dormi.

Les hôtels, à l'affût de la moindre remarque, surveillent sur les sites de réservation en ligne ce qu'on dit de leurs échantillons et de ceux de la concurrence. Le Plaza Athénée, palace parisien du 8^e arrondissement, avait ainsi ce qu'on appelle « une perso », une gamme de produits au nom de l'hôtel. Mais elle ne rencontra pas le succès espéré. Depuis que l'hôtel de luxe propose des produits Guerlain, les clients les raflent tous jusqu'au dernier. Les réassorts coûtent plus cher à l'établissement mais, soulagement, les produits sont enfin emportés !

Les années passant, notre butin augmente et prend de plus en plus de place. Or nous n'avons pas l'usage de ces produits ; il serait grand temps d'arrêter. Mais nous continuons malgré tout à ramasser les échantillons.

Hubert a travaillé pendant trente ans sur des grands chantiers internationaux. Il a amassé shampoings, savonnettes et crèmes hydratantes d'hôtels, de l'Indonésie au Sierra Léone. De retour chez lui, il n'a jamais réussi à absorber tout ce qu'il avait rapporté. Cela ne l'a pas empêché de continuer à collecter. Benoît, lui, était directeur de branche dans une grande entreprise française de travaux publics. Toute sa vie professionnelle, il a gardé les troussees de toilettes offertes dans l'avion aux passagers de business class, alors que ses revenus de directeur lui auraient permis d'acheter plusieurs dizaines de troussees de voyage par semaine. Il en avait ainsi accumulé

plusieurs centaines quand il est parti en retraite. Il a voulu s'en débarrasser lors d'un vide-greniers ; il en a vendu quatre.

Les compagnies aériennes ont arrêté de servir leurs repas dans des plats en argent, puis en inox, parce qu'ils étaient trop souvent volés. La SNCF a voulu mettre des couettes plutôt que des couvertures dans ses trains de nuit. En 2012, 25 trains circulaient chaque jour et 10 % des couettes disparaissaient⁸... Ceux qui les ont prises devaient être convaincus que ces objets leur serviraient. Pourtant, j'ai rarement dîné chez des gens dont les couverts portaient les logos de compagnies aériennes, pas plus que je n'ai trouvé de couvertures SNCF sur leurs lits.

Que faire de centaines de trousse de voyage ? De dizaines de couverts de compagnies aériennes ? Même d'une seule couverture SNCF ? La même chose que de nos sacs en tissu : rien.

Philippe travaille pour une ONG et jette facilement. Mais les « *tote bags* », les sacs en tissu, sont intouchables chez lui. Quand il tente de s'en débarrasser, sa femme l'arrête : « Mais je m'en sers tout le temps ! » Il a renoncé à lui démontrer le contraire. Un ami attaché de presse m'a dit en stocker plus d'une centaine. Une autre, qui en a une dizaine, s'interdit de s'en séparer. Elle s'est aperçue que sa fille pouvait en trouver certains branchés, comme la fois où elle a rapporté des sacs en tissus d'un fromager de Saint-Étienne.

Nous utilisons un *tote bag* pour ranger nos *tote bags*, et pour quoi d'autre ? « Pour aller au marché, me dit Christie. Pour ranger mes culottes en voyage. » Soit, voilà deux exemplaires employés. Mais les dix, vingt, trente autres ? Les seules à savoir à quoi sont utiles ces sacs sont les marques. Ils ont le même rôle que les cendriers à l'époque où l'on pouvait encore fumer dans les établissements publics : nous transformer en supports publicitaires. Ils étaient très souvent volés, mais les marques de cigarettes se montraient toujours généreuses : « Si les gens les embarquaient, pour nous, c'était tout bénéf', se souvient un ancien cadre de Philip Morris. Les marques s'escriment à mettre leur nom chez les gens. » Et nous les laissons investir notre intérieur sans rien demander en échange.

Nous sommes tous de grands enfants, sensibles aux attentions, aux cadeaux. Dans les congrès et autres événements d'entreprise, même ceux qui gagnent bien leur vie se jettent sur le contenu de leur sac de goodies. Un crayon ! Une clé USB ! se réjouissent-ils alors qu'ils en possèdent déjà des quantités. Comme un enfant au fast-food, qui insiste pour avoir le menu avec cadeau intégré. « Franchement, un Happy Meal, y a rien à bouffer là-dedans... m'assure Timothée qui a longtemps travaillé pour une entreprise qui fournissait McDonald's en babioles. Mais les gamins veulent leurs cadeaux. » Ceux-ci sont conçus pour coûter entre 10 et 30 centimes à fabriquer (hors transport) et pour être éphémères (renouvelés tous les trois mois en moyenne). Une dirigeante de McDonald's en France a voulu remplacer le bon marché *made in China* par des jouets en carton fabriqués en Allemagne. Elle a renoncé ; personne ne peut concurrencer les coûts de fabrication de Chine. Une fois qu'une marque a commencé à offrir un cadeau, impossible pour elle de faire machine arrière. C'est vrai des jouets du McDo, des échantillons d'hôtel comme des goodies professionnels.

À la naissance de ma fille, je partageais ma chambre de maternité avec une jeune femme qui s'interrogeait à voix haute sur ce qu'elle pourrait rapporter chez elle. Elle envisageait de mettre la main sur un bidon de liquide désinfectant pour les mains. Son unique intérêt aurait été de ne pas l'avoir payé. Comme si la sensation de décrocher un trophée nous privait de toute réflexion. La perspective du gratuit altère notre capacité à prendre des décisions. Le célèbre professeur de psychologie et d'économie comportementale Dan Ariely a observé une soirée de boîte de nuit pendant laquelle les clients pouvaient se faire tatouer gratuitement. Quand il a demandé aux gens dans la file d'attente s'ils seraient passés à l'acte si l'offre avait été payante, 68 % lui ont répondu non ! L'attrait du gratuit peut justifier de se faire inscrire quelque chose de façon permanente sur le corps⁹ ! Nos cerveaux ne sont pas plus aiguisés que ceux de ces clubbeurs quand nous avons la possibilité de rapporter des shampoings ou des stylos gratuits.

Quand nous obtenons quelque chose sans payer, nous éprouvons le besoin de dépenser et rapportons des objets inutiles. « La réciprocité est un instinct très, très fort, explique Dan Ariely. Si quelqu'un fait quelque chose pour vous, vous éprouvez une obligation étonnamment forte à faire quelque chose pour lui en retour¹⁰. » Si ce n'était pas le cas, les démonstrateurs de supermarchés et leurs stands de dégustation auraient disparu depuis longtemps.

Entasser pour économiser

Parmi les objets que je possède et qui peuvent toujours servir, le matériel de voyage et de camping est en bonne place. Je campais avec ma fille dans le Colorado quand un couple de Français avec qui nous avons bavardé plus tôt est venu nous voir au lever du soleil. « Vous voulez nos matelas ? » Ils repartaient en France. Nous avons bien sûr accepté. Des matelas, en camping, ce sera toujours utile, pour les empiler façon princesse au petit pois... D'ailleurs, nous avons acheté sur place une tente, des matelas et des sacs de couchage. Non pas que nous n'en eussions pas en France, mais le prix d'une deuxième valise dans l'avion s'avérait supérieur à l'achat en double de notre équipement de camping.

Deux semaines plus tard, en arrivant chez des amis à la fin de notre voyage, je leur demandais : « Vous voulez nos matelas ? »

« Mais ça fait tellement plaisir aux enfants ! »

Les enfants d'aujourd'hui sont beaucoup trop gâtés, soupirent les grands-parents en jetant un œil à la chambre de leurs petits-enfants, lors de retrouvailles familiales à l'occasion desquelles ils leur ont sûrement offert un cadeau. Et pas question pour nous, parents, de jeter un bloc de coloriage ou un tee-shirt « qui peuvent toujours servir ». Même si les placards en débordent.

Les plus jeunes sont des aimants à « ça peut toujours servir », ruisseaux à l'origine des raz de marée dans la chambre des enfants. Nous pouvons décider de ne plus rien acheter, clamer avec conviction que leur chambre est suffisamment encombrée, le flot ne

s'interrompt pas pour autant. Au cauchemar déjà évoqué des menus enfant des fast-foods s'ajoutent les trésors des kermesses et toutes sortes d'OTNI, objets traînants non identifiés¹¹, sur lesquels nous marcherons pieds nus un jour ou l'autre. Les plus gros volumes arrivent à Noël et aux anniversaires et peinent à trouver leur place sur les étagères déjà surchargées. Qui parvient à répondre « non » à celui qui propose : « Tu crois que ça ferait plaisir à tes enfants ? » ?

Qui peut vraiment prouver l'inutilité d'un jouet ? Alors on garde tout. En Angleterre, une étude a montré qu'un enfant de 10 ans possède en moyenne 238 jouets¹²... et joue régulièrement avec 12 d'entre eux. Qui oserait en faire disparaître 226 ?

Le syndrome du verre à moutarde

Dans nos placards, sont alignés des verres à moutarde devenus avec le temps verres à grenadine ou à whisky. Pendant des années, la moutarde s'est vendue en pots en grès réutilisables. En 1934, Raymond Sachot reprend la marque Amora et décide de commercialiser la moutarde dans des verres. Le verre « qui peut toujours servir » devient alors le premier argument publicitaire. Au point que, dans certaines publicités, on ne présente plus que les verres (le « givré et or », le « boréal coloré »), lesquels ne contiennent même pas de moutarde, pour bien montrer ce que le consommateur gagnera une fois qu'il aura nettoyé les traces jaunâtres. Le mouvement est international. À la fin des années 1950, écrit Vance Packard dans *The Waste Makers*, « les femmes au foyer à travers le pays étaient tellement débordées par la vaisselle offerte en cadeau dans les paquets de lessive – et qui prenaient la place de la lessive – qu'elles n'avaient plus assez d'étagères pour la ranger ».

En France, les pots en verre représentent encore un tiers des ventes. Et aux verres Amora, plutôt destinés aux enfants, se sont ajoutés ceux format adulte de Maille et ceux plus étroits de Nutella.

Et s'il n'y avait que les verres... Dans les années 1990, le marketing s'est emballé pour des promotions de type : « Achetez-en deux et recevez un cadeau. » Les consommateurs multipliaient alors les collections de mugs, de pins, de boîtes à pâtes, de magnets de

frigo, de torchons brodés... Le mouvement s'est doucement tari à mesure que ces cadeaux perdaient de leur valeur : pourquoi découper et envoyer des preuves d'achat pour recevoir des objets que l'on trouvait désormais partout si peu cher qu'ils étaient presque donnés ?

Les contenants alimentaires, eux, ont toujours fait l'objet d'un intérêt particulier. Parce qu'une boîte en fer-blanc initialement remplie de gâteaux secs, un mazagran ou une coupelle en grès, « ça peut toujours servir ». Dans les années 1980, mes parents gardaient les mazagrans dans lesquels était vendu du fromage du Larzac. Les fromagers d'aujourd'hui ont vu exploser les ventes des saint-marcellin et saint-félicien en coupelles de grès.

Mais, à force d'entasser, nous ne savons plus quoi faire de toutes ces choses. Nous nous refusons à jeter, « parce que, bon, c'est un objet », mais qui n'est pas assez beau pour être utilisé. Il devient dès lors impossible de s'en séparer. Lors de mon déménagement, j'en avais placé dans le carton « à donner ». Une amie me les a fait changer de caisse. « Mais non, garde-les, pour les enfants, c'est super... Tu peux y faire des tartelettes. » La coupelle attend toujours dans le placard de la cuisine son tour de tarte aux pommes.

Deux pour le prix d'un

Pierre est acheteur de vêtements pour une marque de prêt-à-porter. Il a fait carrière dans cette entreprise française à laquelle il est attaché. Aujourd'hui, après un quart de siècle à aimer son travail, il n'en voit plus le sens. « La course aux volumes, ça a ses limites... » Depuis quelques années, de grands groupes internationaux ont construit leur stratégie sur des ventes à marges ultraréduites – 9 euros le jean, 7 euros le pull – dans l'espoir d'en fourguer les plus grandes quantités possible. Ils peuvent ainsi tirer leurs prix toujours plus bas, notamment grâce à une domiciliation dans un paradis fiscal. Pour faire face à ces monstres, les sociétés françaises low-cost doivent réduire leurs marges au maximum, avec l'espoir de se rattraper sur les volumes vendus : deux pantalons à 5 euros, un tee-shirt à 2 euros... La déflation dans le secteur de

l'habillement est telle que, pour maintenir leur chiffre d'affaires, les enseignes augmentent les mètres carrés des surfaces de vente afin d'écouler des volumes toujours plus importants.

Pierre a beau être consterné par la pratique dans son secteur, il s'est surpris à acheter un jour un deuxième énorme paquet de produit vaisselle en promotion. De quoi faire la vaisselle pendant des années. « De toute façon, il faudra que je la fasse... » s'est-il justifié, imitant le comportement de ses clients qui se disent que, de toute façon, leurs pantalons s'useront à un moment ou à un autre.

« Le deuxième à moitié prix... », « le troisième gratuit... ». La pratique s'est répandue dans tous les secteurs de la distribution. Les grandes enseignes, plutôt que de baisser les prix de leurs produits, proposent des réductions sur les exemplaires achetés en plus, qu'il s'agisse de poulet pané ou de pulls à col roulé. Au client, le magasin fait une double promesse : celle d'une bonne affaire et celle d'en avoir encore plus dans son cabas en rentrant chez lui.

Paradoxalement, ces tactiques sont très peu remises en cause à l'heure des campagnes contre le gaspillage : ce qui semble moralement critiquable, c'est de jeter trop, pas d'acheter des quantités bien supérieures à nos besoins. Donc nous continuons de conserver ce que nous avons acheté en trop en nous convainquant que nous en aurons bientôt l'usage.

Dire qui on est

L'objet inutile peut contribuer à la quête de statut social, et le plus symptomatique d'entre eux est la carte de visite. Aujourd'hui, avec les téléphones portables, nous nous envoyons nos coordonnées instantanément. Toutefois, présenter sa carte de visite, ce n'est pas seulement partager son numéro de téléphone ou son adresse mail, mais affirmer sa situation dans l'entreprise qui vous emploie, sa place dans la société. En tendant sa carte de visite, on devient quelqu'un qui mérite d'en avoir une.

Le constat est le même avec le mobile. Je discutais à la sortie de l'école avec Emmanuelle, une mère d'élève. « Je t'enverrai le lien quand je serai chez moi, m'a-t-elle dit, à propos d'un article dont

nous parlions, je n'ai pas de smartphone. » Pardon ? Pas de smartphone ? Emmanuelle utilise un Nokia première génération. Amusant quand on sait qu'elle a développé avec son mari une application d'entraînement à l'orthographe. En fait, dans « je n'ai pas de smartphone alors que je développe des applis », j'aurais dû déchiffrer : « je n'ai pas de smartphone *parce que je* développe des applis. » Lorsque son métier est de jongler avec les technologies les plus innovantes, on n'a pas besoin de posséder un smartphone pour prouver qu'on est au top du high-tech. À l'inverse, nous accumulons des tas de gadgets pour faire illusion.

La façon dont je garde beaucoup trop de jeux et jouets relève de la même fidélité. Je mets de côté ceux s'adressant aux joueurs plus âgés que ma fille pour plus tard. Je garde aussi les jeux premier âge en pensant qu'elle aura plaisir à s'y replonger dans ce même plus tard indéfini et pour les enfants des amis de passage. Pourtant, franchement, quand ai-je accueilli pour la dernière fois un après-midi de jeux de société chez nous ? Peu importe, je crois depuis longtemps à la supériorité des familles qui ont un placard à jeux de société. La preuve, ma grand-mère en avait un, j'ai gardé en mémoire le grincement de la porte qui s'ouvre. Alors je continue à les stocker, si je n'y joue jamais.

L'effet limoncello

J'ai chez moi une nappe imprimée d'idéogrammes chinois que je ne sors jamais. Je me convaincs régulièrement que je vais bientôt la mettre sur la table. Bientôt, mais pas ce soir. J'ai aussi des bracelets birmans que je vais porter *bientôt*, mais pas aujourd'hui, et un chapeau vietnamien dont je vais *bientôt* faire un bel abat-jour, disons quand j'aurai besoin d'un abat-jour en chapeau vietnamien.

Tous ces objets sont arrivés chez moi, victimes de l'effet limoncello : chaque année, des milliers de gens raisonnables et équilibrés rapportent des bouteilles de limoncello de leurs vacances en Italie. À l'aéroport, ils côtoient d'autres touristes, aux cerveaux correctement affûtés, qui transportent dans leurs valises des bouteilles de planteur rapportées des Caraïbes, de saké du Japon ou de raki de Grèce. Nous avons tous un jour ou l'autre constaté que

limoncello, planteur, saké et raki n'ont jamais le même goût chez soi qu'en vacances. De même, les masques de carnaval des boutiques de Venise deviennent laids dans des intérieurs bordelais. Alors, parce qu'il n'y a pas plus de raisons de s'en débarrasser que de les garder, et qu'ils n'ont pas, tout comme les alcools et autres liqueurs, de date limite de consommation, nous les gardons.

Rapporter ces objets « qui peuvent toujours servir » contribue à façonner la personne que nous souhaitons être. Ils nous certifient, une fois rentrés, que nous n'avons pas rêvé ces voyages.

« Je le tiens de ma mère ! »

Pourquoi nous, les adultes installés dans la vie active depuis un bail, continuons-nous de nous équiper ? Dans un monde de relative rareté, un pantalon à 5 euros aurait été une bonne affaire ; étudiants, la vaisselle dont se débarrasse une amie aurait été intéressante à récupérer, l'encyclopédie d'un voisin qui déménage précieuse. Mais plus maintenant. Nous sommes suréquipés et gardons nos instincts de chasseurs de bonnes affaires. Elizabeth Currid-Halkett¹³ explique très bien la capacité à accumuler : « Une société met du temps à s'habituer à la non-rareté des biens. La plupart d'entre nous avons un système de valeur qui reflète les conditions socio-économiques de notre enfance. » Or, parfois, nos parents n'avaient pas tout. Donc nous accumulons car nous ne parvenons pas à nous déprogrammer des conditions dans lesquelles nous avons grandi. Il y a vingt ans, une table valait beaucoup plus de vingt euros ; aujourd'hui, à ce prix-là, on met la main dessus parce que c'est une affaire. Même chose pour les tee-shirts à 5 euros. Nous gardons les plis de notre enfance ou de nos années de jeunes adultes, qu'importe si l'environnement a changé.

« Je m'y mets demain »

Un matin de printemps, lors d'un vide-greniers organisé à Chartres – où j'ai grandi –, ma famille et moi vendions toutes sortes de babioles extraites du capharnaüm domestique quand un homme s'est approché d'une paire de sabots. Des sabots en bois trop petits

pour ma fille et surtout trop bruyants pour les voisins de dessous. « Qu'est-ce qu'on peut en faire ? » a-t-il demandé. Il paraissait évident qu'il ne fallait pas lui répondre : « Mettre les pieds d'un enfant de peinture 26 à l'intérieur... » Ma tante a pris le sabot droit dans sa main. « Si vous le clouez sur un socle, vous pouvez y ranger des crayons... – Très bonne idée, a-t-il répondu. Je ne vous en prends qu'un. » Nous lui avons offert le deuxième.

Anne garde les jolis rubans. Sur un emballage, sur un paquet, elle les dénoue, les met de côté. À quoi lui servent-ils ? « Un petit morceau peut décorer un porte-clés », m'explique-t-elle. Il en faudrait, des porte-clés, pour trouver un usage à tous ces rubans stockés. Il en va de même des épingles à nourrices « J'en mets dans ma trousse de toilettes au cas où un bouton de chemisier craquerait. » Là encore, il faudrait un sacré concours de circonstances pour qu'une explosion simultanée de boutons justifie d'avoir gardé toutes ces épingles.

Entrepreneuse consultante, Valérie gagne beaucoup, beaucoup d'argent ; elle met de côté le pain rassis pour en faire du pudding. Ou plutôt pour se convaincre qu'elle fera du pudding. À la réflexion, son mari et ses deux fils ne sont pas de grands fans de ce dessert, et à la vérité elle non plus. Valérie a juste envie de se prouver qu'elle n'est pas du genre à jeter du pain inconsidérément ; quant à Anne, elle aime être cette personne qui garde épingles et rubans, tout comme cet homme souhaite être du genre capable de transformer un sabot en pot à crayons. À trouver un usage à des objets qui n'en ont plus, nous avons l'impression de résister à l'hyperconsommation. Mettre de côté des choses parce qu'elles peuvent toujours servir nous permet de nous accommoder du gâchis ambiant.

J'étais chez des amis à la campagne quand, à la fin du déjeuner, l'un d'entre nous a mis la carcasse du poulet à la poubelle. Je suis allée la rechercher, sous leur regard réprobateur. La chasse aux carcasses m'est venue après avoir lu il y a deux ans un portrait de Michael Dukakis, ex-candidat à la présidence des États-Unis¹⁴. « Jeter une carcasse de dinde, c'est un péché », assénait-il à l'époque de Thanksgiving. L'ex-gouverneur du Massachusetts, candidat malheureux face à Georges W. Bush père à l'élection

présidentielle américaine, explique comment il découpe la carcasse, garde des sacs d'os dans son congélateur, et, une ou deux fois par mois, fait bouillir le contenu de l'un d'eux, gratte les restes de viande et y ajoute des petits pois, des carottes et du riz. Quand il passe Thanksgiving ailleurs que chez lui, il revient avec la carcasse. Sa petite manie est devenue si célèbre que ses voisins, voire des inconnus, ont pris l'habitude de lui déposer leurs carcasses sur le paillason.

Je me suis aussitôt laissé contaminer. C'est vrai que les restes, bien accommodés, font une très bonne soupe. En toute honnêteté, de nombreux autres plats sont tout aussi réussis et ne demandent pas trois heures de cuisson. Peut-être même dépensé-je plus en électricité pour la préparer qu'en achetant un bouillon en boîte. Mais, à une époque où tout se jette, cette habitude apporte le plaisir de n'avoir rien gâché, une jubilation de récupérer, le sentiment d'avoir enfreint l'injonction à ne rien garder.

Recycler, c'est hype

Avez-vous déjà remarqué le plaisir que nous prenons à exhiber dans notre intérieur un meuble, un objet, récupéré et détourné de sa fonction initiale ? La fierté qui nous anime quand nous précisons que nous utilisons toujours la poêle à frire de notre grand-mère ou la montre de notre grand-père ? Garder des choses qui peuvent toujours servir nous aide à assumer notre statut de consommateur. Détourner, récupérer, est un signe de distinction sociale, une façon de ne pas succomber au jetable prêt à consommer.

Elizabeth Currid-Halkett observe qu'aujourd'hui les biens se distinguent les uns des autres par la façon dont ils sont produits plus que par la façon dont ils sont consommés. Désormais, ce que nous gardons nous définit. « L'objet n'est pas toujours acheté tel qu'il est vu, mais dans une optique de transformation, de rénovation ou de détournement, affirmant ainsi l'individualité de l'acquéreur, son discernement ou ses capacités créatives », écrit la chercheuse Dominique Roux dans son analyse des brocantes¹⁵.

La communauté d'Emmaüs de Poitiers est réputée pour déceler ce qui reviendra à la mode, pour sa « veille des tendances ». Elle a été la première à remarquer le retour du Formica chez les hipsters, ou l'engouement pour le style industriel. Le style « usine » ou « indus » est devenu un must en décoration pour la génération qui fait carrière dans le numérique. Ainsi, récupérer des objets et penser qu'on en fera quelque chose revient à remplir des tableaux Excel dans un espace de coworking qui s'appelle « La Fonderie », « L'Usine », ou n'importe quel nom susceptible de nous faire croire que nous fabriquons alors que nous ne produisons plus rien de concret.

À combien d'enfants, aujourd'hui, l'image traditionnelle de l'usine, avec ses hautes cheminées fumantes et son architecture caractéristique, parle-t-elle encore ? À Paris, par exemple, l'Usine est un club de fitness « chic et exclusif alliant performance et design », comme le vante la brochure, ou encore une brasserie qui propose la « gamelle du jour » aux bobos du quartier. En province aussi, l'usine est passée du vocable ouvrier à celui des cols blancs : l'Usine de Roubaix est un centre commercial regroupant des solderies (appelées auparavant « magasins d'usine »)... Cette tendance laisse entendre que nous retrouvons nos manches, alors que nous ne faisons que consommer.

Salopettes et combinaisons de mécaniciens sont aussi à la mode – la marque Hermès, emblème du luxe français, a récemment sorti le « *tool box* », sac à main inspiré d'une boîte à outils d'ouvrier – tandis que briques rouges, meubles en métal et lampes d'atelier s'arrachent à prix d'or. Nous nous rassurons en nous entourant de culture industrielle, alors que les usines ont disparu depuis longtemps de notre environnement.

Dans son livre *Éloge du carburateur*, Matthew Crawford¹⁶ montre très bien que les nouveaux ouvriers ne sont plus à l'usine, mais travaillent sur des plateformes de télémarketing ou derrière des ordinateurs. « Avant », l'ouvrier appliquait un savoir-faire pour produire un objet dont il comprenait l'utilité ; aujourd'hui, à part une étagère Ikea à monter tous les trois ans, on ne fabrique plus, on achète. On ne répare plus, on remplace.

Plus les usines ferment, plus nous vivons dans l'ère du jetable et du dématérialisé, plus nous avons besoin de croire que nous gardons la main, que nous sommes encore des fabricants, des producteurs. Quand tout et n'importe quoi s'appelle soudain « La Fabrique », voilà le signe qu'on ne sait plus ce qu'on fabrique. D'où notre besoin d'afficher ce que l'on recycle, de nous remettre à la cuisine, au jardinage ou au tricot.

L'objet « dont on se servira un jour »

Peu importe que l'on ne fasse des cannelés qu'une fois par an, on n'avait pas de moule à cannelés. Ni de four à pain. La capacité de la société à produire des objets mono-usage est sidérante. J'ai trouvé des appareils à couper les bananes, dignes de la « tourniquette pour faire la vinaigrette » de Boris Vian dans sa *Complainte du Progrès*. Il n'y a pas de limite à ce dont on pourrait avoir besoin pour se faciliter la vie : le ventilateur à écran d'ordinateur (en attendant les masques hydratants), l'écarteur de doigts de gants (pour ceux qui gardent les mains trop serrées), l'appareil à séparer les blancs des jaunes d'œufs (au cas où la poule aurait pondu ses œufs sans coquilles), le tire-bouchon lumineux pour ne pas louper la bouteille... *La Vitrine magique* et le catalogue de *L'Homme moderne* regorgent d'objets qui peuvent toujours servir. J'imagine le bouillonnement dans les bureaux de recherche et développement qui réfléchissent à ce qui pourrait nous manquer. « Et si on inventait un appareil à couper les bananes ? Les gens en ont peut-être assez de le faire eux-mêmes... » a dû suggérer un ingénieur, avant d'obtenir l'approbation d'un comité. Séduits que nous sommes à l'idée qu'un appareil ait été conçu pour nous aider dans ces tâches, on en oublie que l'on se débrouillait très bien autrement. La « guillotine à saucisson » est certainement utile pour couper du saucisson, même si jusque-là on utilisait un couteau qui occupait beaucoup moins de place.

Même chose pour l'alimentaire, où de nouveaux produits entrent régulièrement dans nos cuisines, pleins de promesses. Le site de cuisine Marmiton.org a interrogé plus d'un millier d'internautes sur les ingrédients qui remplissent nos placards et que nous n'utilisons jamais. La moitié de ceux qui ont répondu ont avoué détenir des

saucés et des épices peut-être périmées depuis des siècles, des riz divers et variés, des farines (encore plus diverses et variées), des lentilles. Pourquoi ne les jetons-nous pas ? Nous gagnerions de la place. Plus des deux tiers (69 %) répondent « parce que ça pourrait servir un jour », et 23 % n'aiment pas l'idée de jeter de la nourriture (on les comprend). Et l'origine des produits conservés est un parfait reflet des raisons que nous avons passé en revue : pour un sur cinq, il s'agit de cadeaux (et si on aime les gens, on ne jette pas leurs cadeaux), pour 14 % des lots et des promos, et pour 11 % d'entre eux le fameux effet limoncello...

« En fait, ce dont nous parle cette enquête, résume Christophe Duhamel, le fondateur de Marmiton.org, c'est la différence entre le *moi idéal* et le *moi réel*. Dans un monde idéal, on est organisé et on a toujours le temps de tenter de nouvelles recettes avec ces fameux ingrédients qui attendent le bon moment. Dans un monde idéal, on n'a pas acheté un ingrédient sur un coup de tête, on ne s'est pas fait embobiner par un vendeur sympathique sur un marché ensoleillé, on n'a pas cédé à la tentation d'acheter l'épice locale lors d'un voyage parce qu'on l'avait goûtée juste avant... Ces produits sont un peu le signe de notre optimisme... ou de notre capacité à nous raconter des histoires, à vous de choisir la version que vous préférez¹⁷. »

« Les objets peuvent amplifier notre perception de notre statut ou de notre pouvoir, accroître l'idée que nous nous faisons de notre potentiel : acquérir un piano m'attribue le potentiel de devenir pianiste et élargit ainsi mon identité », écrivent Gail Steketee et Randy Frost dans *Stuff*¹⁸. Garder le piano dont je ne joue jamais me permet de croire que je vais bientôt m'y remettre. Tout comme les livres de cuisine, les manuels de bricolage, les magazines de déco, estampillés « quand on aura un peu de temps... ». Si on avait le temps, on apprendrait le piano, on remplirait les bocaux de confitures, on utiliserait ces pots de yaourts vides pour en faire des photophores à Noël et on recoudrait ces vêtements qui ne demandent qu'« un point ici et un point là » pour être portés de nouveau.

Pourquoi a-t-on chez nous des appareils ménagers dont on ne se sert pas ? Professeure de marketing à l'université de Reims,

spécialiste de la consommation alternative, Dominique Roux parle de « double cuisine » : nous entassons dans nos caves ou ailleurs de quoi équiper une deuxième maison. Dans le cadre d'une mission pour l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie, l'Ademe, elle est allée interroger ces gens suréquipés. « Ce qu'on comprend des mécanismes d'accumulation, c'est qu'il nous arrive d'acquérir des objets parce qu'on a un rôle à jouer ; on est une bonne mère, donc on achète un extracteur de jus et après on ne s'en sert plus. Appareils à panini, à crêpes... On garde autant d'objets que de compétences à démontrer. Pareil pour le bricoleur qui garde six perceuses toutes susceptibles de servir. »

En possédant, nous pouvons toujours nous raconter des belles histoires sur qui nous voudrions être et ce que nous ferons sûrement, peut-être, un jour.

Au fond, entasser toutes sortes d'objets chez nous ne serait pas si grave si nous en évacuions autant que nous en amassons. C'est loin d'être le cas.

Règle 2

Tout objet qui entre chez nous n'en sortira pas

C'est une des lois les plus tragiques de la vie domestique : d'après les spécialistes rencontrés pour ce livre, le problème des gens qui accumulent ne tiendrait pas tant à leur énorme capacité à tout récupérer qu'à leurs difficultés à se séparer de ce qui passe la porte de chez eux.

Loi numéro 1 : il est plus facile de se convaincre qu'un objet pourra servir un jour que de démontrer qu'il est inutile

Notre bazar aurait un sens, pas celui des autres. Le nôtre serait fait d'objets en devenir, celui des autres de poubelles en attente. Or, pointent les experts du problème, ceux qui gardent des objets chez eux sont tous convaincus qu'ils ont une utilité. Y compris les personnes malades de l'accumulation, appelées *hoarders* ou accumuleurs. Randy Frost et Gail Steketee, psychiatres américains qui étudient ce dérèglement comportemental depuis le début des années 2000, soulignent dans leurs travaux que leurs patients sont sincères. Celui qui récupère les étiquettes des conserves « comme brouillon », celui qui construit des tours Eiffel de magazines qu'il n'a « pas fini de lire » ne doutent pas de l'utilité de

ce qu'ils ont mis de côté. Dans leur tête comme dans la nôtre, lorsque nous conservons un douzième sac en tissu, notre raisonnement tient la route. La différence entre eux et nous tient à notre définition de l'utilité.

Les *hoarders* en ont une appréciation plus large. Et dans le doute, ils gardent, « en attendant ». Ils sont incapables de prendre une décision, et les objets s'accumulent, résume Sanjaya Saxena, médecin de l'université de San Diego qui traite des accumulateurs compulsifs¹.

À moindre échelle, l'analyse vaut pour nous aussi. Nous gardons pour ne pas avoir à choisir. « L'omniprésence du choix produit un sentiment de paralysie plutôt que de libération, constate le psychologue Barry Schwartz². Plus il y a d'options, plus il est facile de regretter votre choix. »

Loi numéro 2 : personne ne veut être responsable de la disparition d'un objet

Dans la plupart des foyers traîne une télécommande qui ne sert à rien. Personne n'ose la jeter : qui a la certitude qu'elle est inutile ? Il suffit d'une personne pour ajouter un objet dans une maison, mais il faudrait l'unanimité de ses habitants pour en éliminer un.

De même, dans toutes les familles, trône au salon ou à la cuisine le pot de crayons qui ne fonctionnent pas. Quand l'un n'écrit pas, on le remet dans le pot. Sait-on jamais, des fois qu'il aurait envie de se remettre à écrire la semaine prochaine... Comme ces stylos et autres feutres sont ceux du collectif, personne ne prend la responsabilité de les bazarder, de peur que l'un de nous n'y soit attaché. Ce phénomène s'applique aussi aux briquets et aux boîtes d'allumettes aux grattoirs défectueux. Comme nul ne sait comment se débarrasser d'un briquet usagé sans prendre le risque de mettre le feu à la poubelle, il termine sa course dans le vide-poches de l'entrée.

Loi numéro 3 : on a du mal à admettre ses erreurs

J'ai dans mon placard des vêtements trop petits, trop grands ou des chaussures qui font mal aux pieds. Je peux toujours me convaincre que je mettrai de nouveau cette robe quand j'aurai grossi ou maigri, mais plus difficilement que les chaussures ne me feront plus mal un jour. Pour me séparer de ces affaires, il faudrait que j'accepte de me voir comme je suis : quelqu'un qui prend du poids avec les années, ou qui fait de mauvais achats. Non, je ne porterai plus les lunettes dont la correction ne me correspond plus. J'en achèterai une paire neuve, grâce à l'ordonnance de mon ophtalmo. Mais, quelque part dans la salle de bains ou dans le tiroir d'un bureau, croupissent des lunettes inadaptées à notre vue.

Je mets de côté depuis quatre ans des boîtes de Ricoré pour le chamboule-tout de la kermesse de l'école. Or, depuis quatre ans, ma fille est inscrite dans une école qui n'organise pas de fête de fin d'année. Arrêter de les entasser serait reconnaître que j'ai fait tout cela pour rien. On a du mal à admettre ses erreurs, alors je continue mes stocks.

J'ai aussi chez moi un service à thé verdâtre dont les tasses, en forme de coquilles d'escargot, semblent avoir été dessinées par un artiste des années 1930 sous acide. Je ne sais plus comment ni pourquoi j'ai accepté de les acheter à un ami pour le prix absurde de 80 euros. Il fossilise dans un placard, ou plutôt dans plusieurs placards car, les tasses n'étant pas emboîtables, il s'étale sur une étagère entière. Pourquoi ai-je tant de mal à m'en débarrasser ? Certainement parce que j'ai du mal à admettre que j'ai gâché 80 euros. J'ai pourtant, après mûre réflexion, trouvé mille et une façons de dépenser bêtement 80 euros : un PV, des frais bancaires, une assurance inutile, un changement de billet de train... Et puis, balancer quelque chose que j'ai déplacé avec soin de déménagement en déménagement, ce serait reconnaître que toutes les migrations que je lui ai imposées n'avaient en fait aucun sens.

Acquérir une nouvelle robe, une nouvelle voiture, une nouvelle maison nous procure une certaine excitation, mais qui ne dure pas aussi longtemps que son impact financier sur notre budget. Une nouvelle voiture nous semble neuve pendant trois mois, une

nouvelle maison pendant un an. Même si les crédits contractés pour les acquérir courent, eux, sur plusieurs années.

Alors nous nous rassurons en surestimant le bien-fondé de nos acquisitions, en exagérant leur valeur d'usage. Bien sûr que j'avais besoin d'une voiture plus grande pour partir en vacances ! Oui, il nous fallait une chambre de plus pour accueillir des parents de passage ! À chaque nouvel achat, nous devenons les champions de la rationalisation utilitaire.

« Vous n'avez pas besoin de ces vêtements pour vous rappeler quelle taille vous avez faite autrefois, ni de ces outils pour vous souvenir des projets que vous n'avez pas menés à terme », rappelle Ann Marie Heasley, une Américaine de Chicago à l'origine du défi des « 40 sacs en 40 jours », consistant à vider sa maison... vous avez compris comment.

Après avoir changé des piles usées, je les remets dans la première coupelle qui traîne sur le comptoir de la cuisine. Même chose pour les ampoules. Quand je dois en changer une, j'en achète une boîte de deux. Je retire le plastique. Je change l'ampoule et je repose l'autre sur la table. Après avoir vissé la neuve, au moment de ranger, impossible de me souvenir, des deux qui restent sur la table, laquelle est la neuve. Dans le doute, je garde les deux. Je pensais, avant d'écrire ce livre, être la seule à souffrir de ce problème, témoignant d'un véritable manque d'organisation mentale. Mais ce mal est bien plus répandu que je ne le croyais. De là à supputer que c'est la raison pour laquelle les ampoules et les piles ne sont pas vendues à l'unité, il n'y a qu'un pas. Que j'attendrai un peu avant de franchir.

Loi numéro 4 : garder ses objets pour garder ses amis

Je me souviens d'un petit ami à qui on avait offert un livre sur l'Australie et qui n'avait même pas pris le temps de l'ouvrir. « Je n'ai pas l'intention d'y aller, et il y a plein d'autres sujets qui m'intéressent... » L'exemple parfait du goujat mal élevé, êtes-vous en train de penser. C'est aussi ce que j'avais dit à voix haute à l'époque. Personne, quand il reçoit un cadeau, n'est censé réagir ainsi. Dès l'enfance, les parents apprennent à leurs enfants à

apprécier n'importe quel cadeau : « “Je l'ai déjà !” ou “Je n'en veux pas !” sont des remarques que nous interdisons aux enfants lorsqu'ils reçoivent des cadeaux », observe Jean-Édouard Grésy, un anthropologue qui a beaucoup travaillé sur le don³. Nous sommes éduqués pour recevoir sans condition. C'est la première manière d'entrer en contact avec quelqu'un. Chez les Maoris, m'explique-t-il, on parle du « hau », l'esprit de la chose donnée, et on considère qu'une partie de l'âme du donateur circule dans l'objet. Chez nous aussi, même si on ne le dit pas – sauf quand un pignouf refuse un livre sur l'Australie –, l'objet est secondaire par rapport à la relation qu'il crée. Et celui qui reçoit ne peut s'en défaire facilement.

En témoignent les bestiaires qui ornent les bureaux des managers, des vieux chameaux souvenirs de Tunisie aux tortues de Thaïlande. « Ça fait longtemps que le marketing s'inspire des coutumes les plus anciennes pour créer du capital immatériel, de la fidélité à la marque », note encore Jean-Édouard Gresy. Rares sont ceux qui jettent à la poubelle, à peines reçus, les cadeaux d'entreprise. Jamais, nous ne refusons le sac supplémentaire de chips aux crevettes offert par le traiteur chinois. Non, on n'aime pas ça, mais on les accepte avec un sourire, en se disant que quelqu'un les mangera un jour.

En 2009, l'anthropologue Dominique Desjeux a conduit une enquête pour le site de vente en ligne PriceMinister.com sur la revente des cadeaux de Noël, et en a conclu que la pratique, de plus en plus courante, dépend de la relation que la personne entretient avec celui ou celle qui offre. Dans un des entretiens, un homme qui était en froid avec sa petite amie s'estimait par exemple autorisé à revendre le cadeau qu'elle lui avait fait. En revanche, on considère qu'on garde ses proches au chaud en conservant précieusement les trésors qu'ils nous offrent.

Loi numéro 5 : garder des objets en transit soulage la conscience

Quand je range mon bureau, je tombe parfois sur des cartes de visite glanées au hasard de mes rencontres. En général, je les jette, car j'ai déjà les coordonnées des personnes en question enregistrées dans mon téléphone. Mais attention, je ne m'en

débarrasse jamais immédiatement. Elles stationnent toujours quelques semaines sur ma table de travail. Cette élimination en deux temps m'évite de reconnaître que j'ai chez moi des choses dont je n'ai pas l'usage. Ce transit qui flatte ma bonne conscience s'applique à des tas d'affaires : tracts, journaux, *goodies*...

Le phénomène s'observe aussi avec les cadeaux qui ne nous plaisent pas. Les Suédois disposent même d'un mot – *fulskap*⁴ – pour désigner le meuble dans lequel on cache les mochetés offertes par des proches avant de les ressortir lors de leurs visites. On se sentirait un gros monstre sans cœur de nous débarrasser immédiatement du cadeau, alors que le dieu des familles et amitiés harmonieuses nous excusera probablement, se dit-on, si on le garde six mois chez soi.

Si vous cherchez ce qui est en transit et qui peut toujours servir chez vous, allez inspecter ce qui traîne au-dessus de votre frigo ou sur le meuble de l'entrée, première piste d'atterrissage du « ça peut toujours servir ».

Loi numéro 6 : pour une vis de 2003 qu'on a bien fait de garder, dix boîtes qu'on aurait pu jeter

Les spécialistes de l'accumulation Gail Steketee et Randy Frost rapprochent le fonctionnement des accumulateurs de celui des joueurs de loto. Il y a quatre ans, ils ont gagné, alors ils continuent à acheter des tickets perdants toutes les semaines. Parce que l'accumulateur a bien fait de conserver les pas de vis d'un meuble de 2007, il garde tout et n'importe quoi dans l'attente d'une nouvelle victoire.

Marie-Jo me cite fièrement la fois où elle a perdu un bouton sur une veste qu'elle avait depuis quarante ans et retrouvé l'exemplaire de rechange mis de côté. Le bouton exhumé quatre décennies plus tard permet de légitimer des placards et des tiroirs remplis à ras bord, et même un lit qu'elle a surélevé pour ajouter un faux plancher cachant des rangements sous sa chambre. Kyle Quilici, professionnelle du désencombrement, l'explique très bien : c'est souvent en souvenir de « ce petit morceau de métal qu'on a gardé cinq ans et qu'on a fini par réutiliser » qu'on entasse. À cause de lui,

on considère qu'il est parfaitement normal de conserver toutes sortes de petits trucs qui nous vaudront un nouveau triomphe dans quelques années.

D'appartement en appartement, Antoine, 43 ans, a déménagé des cartons de vieilles consoles et de jeux vidéo. Il n'a pas branché ces machines depuis des lustres, mais il entretient l'illusion qu'il le fera un jour. Le temps de se décider à s'en séparer, et nous voilà arrivés à temps pour l'explosion du *retrogaming* et du marché de l'occasion des jeux de plus de dix ans. Nous l'avions toujours su : nous n'entassions pas, bien sûr, nous investissions ! Nous étions visionnaires !

Comme le joueur, les yeux rivés sur le gain potentiel, oublie de calculer tout ce qu'il a dépensé en tickets perdants, nous ignorons délibérément combien nous coûte de tout conserver. « Quand il prend la décision de garder ou jeter quelque chose, un *hoarder* se concentre sur son utilité ou sur le coût que représenterait le fait de ne pas l'avoir. Il pense peu au coût de garder les choses ou au bénéfice de s'en séparer », écrivent Gail Steketee et Randy Frost dans *Stuff*.

Loi numéro 7 : une chose utile l'est moins en cinq exemplaires

En m'installant dans mon dernier appartement, je me suis rendu compte que j'avais chez moi vingt et un coquetiers. Vingt et un ! Un nombre d'autant plus absurde que vingt et un êtres humains mangeant simultanément un œuf à la coque ne tiendraient pas dans mon salon. « Je range encore assez souvent ma table de travail. Cela consiste à poser ailleurs tous les objets et à les remettre en place un à un », écrit Georges Perec dans *Penser/Classer*. « Mais pourquoi avoir plusieurs crayons ? En un seul regard, j'en vois six ! » Il les a probablement tous gardés parce qu'ils sont tous en état de fonctionnement.

Quand nous nous interrogeons sur la valeur d'usage d'un objet, nous réfléchissons dans l'absolu. Oui, un coquetier peut toujours servir. Vingt et un, non. Prenons les mugs : il y a ceux que nous préférons, ceux que nous utilisons lorsque nos préférés sont sales, et tous les autres qui, au fond de l'étagère, n'ont pas vu la lumière

du jour depuis trois ans. La présence des doublons produit des effets ravageurs dans des millions de placards à travers le monde : avons-nous vraiment besoin de huit housses de couette chacun ? De quatorze serviettes de toilette dont la moitié trop rêches ? De six clés Ikea identiques ?

Mon oncle Vincent possède une maison sur l'île de Batz depuis une trentaine d'années. Parfois, des containers s'échouent sur les plages de l'île au nord de Roscoff. Un jour, parce qu'« on ne va quand même pas les laisser là ! », il rapporta chez lui un container éventré de pinceaux de bricolage chinois. Il a pris plusieurs jours pour les rincer, les nettoyer et les ranger dans son abri de jardin. Il a 74 ans aujourd'hui. La cabane contient encore plusieurs centaines de pinceaux, qui pour la plupart n'ont jamais servi.

Loi numéro 8 : ce n'est pas parce qu'« il suffirait de » qu'on va le faire

Il suffirait d'ajouter un bouton... Il suffirait de le faire réparer... Il suffirait de le repeindre... Dans nos placards, s'entassent nombre d'objets qui fonctionnent à 90 %. Or un haut de maillot de bain auquel il manque une bretelle n'est pas plus utile que pas de maillot de bain du tout. Personne n'a envie d'écrire avec un crayon qui « écrit encore un peu » et la tache de la « robe avec une tache qui ne part pas » ne disparaîtra pas demain si elle n'est pas partie hier.

Pour certains objets, l'affaire est vite tranchée : on ne garde pas un tabouret à deux pieds. Mais pour d'autres, le caractère binaire du fonctionnement de ce qui nous entoure nous échappe. L'oncle qui récupérait parfois des containers échoués sur son île tomba un jour sur une cargaison de GSM ; il lui fallut du temps pour admettre qu'après un long séjour dans l'eau il n'y aurait pas grand-chose à en tirer et pour les jeter. J'ai dans mon tiroir un téléphone qui est tombé dans l'eau. Ses circuits électroniques ne vont pas se réparer cette nuit pendant mon sommeil. Et pourtant il est là, dans son tiroir, comme un corps cryogénisé qui attendrait sa résurrection par un savant fou. Parfois, ce n'est pas réparable, parfois il faut accepter que, si on ne l'a toujours pas fait depuis trois ans, on ne le fera jamais.

Loi numéro 9 : la nature a horreur du vide, les placards aussi

L'argument fait des dégâts considérables dans les tiroirs encombrés de gadgets inutiles : ce n'est pas parce que je n'ai jamais coupé un œuf dur avec ce... truc à couper les œufs durs que je vais m'en débarrasser, puisqu'il « tient » dans le tiroir. Même chose pour les ouvre-boîtes en triple exemplaire, ou les huit coupe-ongles entassés dans l'armoire à pharmacie – qui réclameraient seize doigts pour être employés simultanément.

Dans son livre *Désir d'Ikea*, Samuel Doux s'amuse de la façon dont le géant suédois du meuble suggère, dans l'aménagement de son magasin comme de ses catalogues, que nous pourrions en mettre toujours plus chez nous. « Mon studio d'étudiant n'a qu'une pièce, pourtant Ikea m'assure qu'il peut en tenir trois grâce à ses aménagements. C'est bien que mon réel n'est pas celui d'Ikea. Et à tout prendre, je préfère le sien... »

Ce raisonnement s'applique aussi aux sacs proposés dans les magasins. Ikea, encore lui, a inventé le sac XXL (que nous ne jetterons pas plus que le crayon et le centimètre en papier une fois rentrés, puisqu'il « peut toujours servir », notamment à rapporter encore plus de choses chez nous). Les petites et grandes surfaces s'assurent que vous ne repartirez pas les mains vides en envoyant à votre rencontre, dès que vous déambulez dans les rayons avec plus de deux produits dans les mains, un employé : « Vous voulez que j'aille vous chercher un panier ? » Même les supérettes de quartier ont adopté les Caddie. Entre un chariot à roulette et un panier à main, le ticket moyen du consommateur augmente de 18 %⁵. Nous pénétrons dans la boutique pour acheter un litre de lait et un paquet de café, mais nous ressortirons tous avec des produits dont nous ignorions en entrant que nous en avions besoin.

Loi numéro 10 : les affaires « pour les autres » restent chez nous

Ma sœur a une dizaine de poules dans sa ferme. Parce qu'elle vend leurs œufs, elle conserve les boîtes à œufs. Je mets les miennes de côté, tout comme ma tante, ma mère, ma cousine

empilent les leurs. À la vérité, elle n'a plus besoin de nos boîtes d'œufs en de telles quantités, mais elle n'ose pas nous le dire. Elle me l'a fait comprendre une fois et j'ai fait semblant de l'avoir oublié. Je préfère être celle qui donne ses vieilles boîtes d'œufs que celle qui les jette.

Nous adorons tous mettre des choses de côté pour dépanner des proches, comme des pots de yaourt vides pour les activités manuelles des enfants, des bocaux pour des confitures ou des rouleaux de papiers de toilettes qui feront de magnifiques pots à crayons. La concierge de mon immeuble a visité tous les étages pour prévenir que l'école du quartier récupérait les bouchons de bouteilles de lait pour offrir des fauteuils aux handicapés. Nous nous sommes tous exécutés avec bonheur, y compris probablement ceux qui ne boivent pas de lait. Ou ceux qui, comme moi, n'ont jamais pu faire le lien entre des bouchons de bouteille de lait et les chaises roulantes. Peu importe, ce dont on ne se sépare pas parce que « ça servira à d'autres » nous autorise de fermer les yeux sur les quantités de déchets que nous produisons tout en accomplissant une bonne action.

Loi numéro 11 : la loyauté familiale peut justifier toutes les accumulations

J'ai trouvé dans mes placards quelques coquilles Saint-Jacques. Si j'achète des noix de Saint-Jacques au marché et que le poissonnier me propose les coquilles, dire non me demande un effort surhumain. Peut-être ai-je là encore l'intime espoir de m'en servir un jour ? Puisque je cuisine depuis longtemps déjà les Saint-Jacques à la poêle et qu'il y a peu de chances que je m'en serve comme cendrier – ce que l'on s'interdit depuis la multidiffusion à la télé du *Père Noël est une ordure* –, c'est peu probable. En fait, je garde les coquilles des Saint-Jacques parce que ma mère les gardait, et qu'il n'est pas possible que mon référent maternel ait pu faire quelque chose d'inutile. Quiconque garde de vieux boulons dans des vieilles boîtes en plastique alimentaire parce que ses parents en faisaient autant se sent épargné de s'interroger sur son geste.

Loi numéro 12 : les objets, mémoire de nos vies, remplacent les albums photos

Lorsque l'Ademe, aidée de chercheurs, a exploré les raisons qui poussent les Français à conserver leurs téléphones ou leurs ordinateurs, elle a découvert que beaucoup d'entre eux craignaient de jeter les messages qui y figuraient, et leur vie avec. Judith me l'a confirmé : « Je garde des vieux portables juste pour des textos. Ceux que tu as guettés, attendus et qui ont perdu leur importance quelques années, voire quelques mois après... » Dominique Roux, qui a travaillé à cette étude de l'Ademe, est arrivée à la conclusion que « les gens gardent des téléphones obsolètes parce que leur vie est dedans... » Même s'ils ne peuvent plus les allumer.

Et si, dans nos vies nomades et numériques, nos objets « qui peuvent toujours servir » servaient justement, aujourd'hui, à garder une trace de notre histoire ? « On est peut-être les derniers à avoir nos expériences passées inscrites dans des objets », observe très justement la psychiatre Anna Fels⁶. À 25 ans, je récupérais ce que mes parents jetaient parce que j'en avais l'utilité : des casseroles, des poêles... Aujourd'hui, je ne conserve que ce qui me rappelle d'où je viens : le bol rouge à pois blancs dans lequel je prenais mon petit déjeuner dans les Vosges, des nappes carrées – alors que j'ai une table rectangulaire – parce qu'elles me rappellent des déjeuners en famille.

Non seulement nous gardons des morceaux de notre enfance, mais, devenus parents, nous achetons ce qui a fait le bonheur de nos jeunes années et dont nos parents s'étaient débarrassés. Nous cherchons, comme Antoine, à remettre la main sur nos premiers jeux vidéo, comme s'il s'agissait de photos de notre adolescence. La journaliste Titiou Lecoq s'amuse de cette « logique de nostalgie consolatrice » qui voit aussi des marques rééditer d'anciens jouets. « Rappelons quand même que, à l'époque de leur première commercialisation, l'opinion générale était qu'il s'agissait de merdes moches en plastique, écrit-elle. Franchement, si, quand j'étais gamine, ma mère m'avait offert une réédition des jouets de son enfance, j'aurais sacrément fait la gueule⁷. »

Nous sommes prêts à envisager toutes les excuses possibles pour garder nos objets. C'est vrai, ils pourront toujours servir, à nous ou à d'autres, à flatter notre bonne conscience, à nous soulager du temps qui passe. C'est vrai, ils nous racontent en pointillé et sont tellement réconfortants la vérité est plus complexe.

Ainsi armés de toutes ces choses gardées parce qu'utiles, notre quotidien devrait être de plus en plus fluide.

Règle 3

Plus on garde de choses utiles plus elles deviennent inutiles

L'été de mes 30 ans, j'ai rempli un sac à dos, direction la Patagonie. Un antipaludéen, des antibiotiques, des antidiarrhéiques, un antihistaminique... Les médicaments remplissaient à eux seuls une boîte à chaussures. Un ami m'a regardée, effaré. « Tu te rends bien compte que si, à un moment, tu as besoin de tout cela, ça veut dire qu'il est temps de rentrer... » J'ai compris ce qu'il voulait dire : à nous parer pour toute éventualité, même les plus improbables, nous rendons notre présent invivable. Qui n'a jamais rempli sa valise d'objets « qui pourront toujours servir » ? Dans la plupart des destinations, s'il nous manque des médicaments ou des vêtements, nous pourrions toujours les acheter sur place. Mais rien n'y fait. Pleine à craquer, la valise enfin fermée devient si lourde qu'elle nous empêche de voyager comme on l'aurait souhaité. Il n'est plus question de transport en commun ni d'aller camper – impossible d'enchaîner les kilomètres avec ce barda.

Il en va de même dans nos intérieurs. Les objets « qui peuvent toujours servir » deviennent inutilisables parce qu'ils sont inaccessibles au fond de nos placards. Les casseroles et les tupperwares sont empilés dans un équilibre si précaire qu'on renonce à attraper ceux du dessous, pourtant potentiellement utiles.

Nous avons conservé tant de papiers, de certificats de garantie et d'ordonnances que nous n'arrivons plus à mettre la main sur notre feuille d'impôts.

Charlotte a 42 ans. Depuis qu'elle ne vit plus chez ses parents, quand elle perd un bouton, elle le met dans sa boîte à boutons, qui en contient tant qu'elle ne ferme plus. Et si Charlotte a besoin d'un bouton, la boîte en compte tellement qu'elle est convaincue qu'elle ne le trouverait pas et ne s'en sert donc jamais. Philippe, journaliste radio, ne jette quasiment aucun magazine. Parmi ses trésors se cachent des exemplaires de vingt ans d'âge, qu'évidemment il ne feuillette jamais. Lorsqu'il a besoin d'une information, il la cherche d'abord sur Internet avant de compulser sa pile de journaux : ça va plus vite.

Les choses « qui peuvent toujours servir » prennent de la place

Plus nous conservons de choses « qui peuvent toujours servir », plus il nous faut d'espace pour les stocker. Mais espace théorique ne signifie pas toujours espace disponible : un bureau ne sert plus de bureau quand il est recouvert de magazines et journaux ; on mange sur le comptoir de la cuisine parce que la table de la salle à manger est couverte de documents à classer. Aux États-Unis, un tiers des garages construits pour deux voitures n'en abrite plus qu'une... à cause du fourbi. Quand un quart ne peut plus accueillir de voiture du tout...¹

Pour que les choses soient utiles, elles doivent être peu nombreuses. C'est ainsi que les minimalistes justifient de vider leur maison. Plutôt que d'envisager l'utilité de leurs biens « au cas où », ils se préoccupent de la façon dont ceux-ci les contraignent. Au final, on croit posséder des choses, alors qu'elles nous possèdent.

J'ai été la première de la famille à être exposée au manque de place. Mes parents vivaient dans une maison de ville, en province. Institutrice, ma mère conservait pour sa classe tous les pots de yaourts et les boîtes à œufs vides, et les stockait chez nous. Ma sœur agricultrice a, dans sa ferme, de la place pour garder tous les

livres d'enfance de ses fils qui ont aujourd'hui 25 ans. À la naissance de ma fille, elle m'a donné leurs pyjamas. Ce jour-là, aucun des trois ne mesurait moins de 1 m 85. Rares sont ceux qui ont la place de garder chez eux les pyjamas de leurs enfants pendant seize ans (sait-on jamais, si un nouvel enfant arrivait ou si les aînés rapetissaient)... En quittant la maison de mon enfance, j'ai été confrontée à un dilemme : comment tout garder quand on n'a la place que pour l'essentiel ?

Les standards définissant ce dont nous avons besoin ont évolué. Des parents qui ont grandi en portant leurs vêtements plusieurs jours de suite estiment normal que les enfants n'enfilent les leurs qu'une journée avant d'en faire une boule dans le sac à linge sale. Rien que pour ça, il faut des sacs à linge sale plus grands, des placards plus larges, des machines à laver plus profondes. Donc des logements plus vastes. Un ami à qui je demandais pourquoi il avait déménagé dans une maison plus grande m'a répondu : « Parce que je pouvais. » Cela pourrait être la réponse collective du dernier demi-siècle.

La taille du logement moyen continue d'augmenter de façon régulière. À l'échelle d'une vie, nous justifions nos déménagements successifs par nos enfants. Or l'idée qu'il faille une chambre par enfant ne remonte qu'aux années 1970 (et se heurte rapidement dans les grandes villes au prix des loyers). Et ce n'est pas parce que les enfants prenaient trop de place qu'il a fallu une chambre pour chacun, mais pour ranger toutes leurs affaires « qui pourraient toujours servir ». Les maisons américaines comptent souvent une *playroom* (salle de jeux), qui ne sert pas tant à jouer qu'à héberger des étagères et des caisses de jouets en tout genre.

Dans les faits, la surface moyenne des logements a progressé sans que le nombre d'enfants augmente. La superficie des maisons individuelles est passée de 82 m² en 1984 à 91 m² aujourd'hui, soit une hausse de presque 10 m² en trente ans. « Une maison achevée après 2002 possède en moyenne 10 m² de plus qu'une maison achevée avant 1975 », confirme l'Insee. Cette superficie moyenne du logement en France semble stabilisée depuis 2003, mais le nombre de personnes par logement continue à baisser. Autrement

dit, la moyenne de mètres carrés disponibles par personne (45 m² par personne en maison et 32 m² en appartement) augmente toujours. Aux États-Unis, cette flambée a été encore plus spectaculaire : la taille moyenne des maisons a triplé en cinquante ans². Un Américain dispose de nos jours, en moyenne, de l'espace dont jouissait une famille entière dans les années 1950.

Quand elle n'est pas forcée par des accidents de la vie, la révision de notre espace de vie à la baisse semble impossible. Dans beaucoup de villes dans le monde, les bailleurs de logements sociaux savent, en voyant leurs occupants vieillir, que rares sont ceux qui repasseront à un logement plus modeste. Quand leurs petits quittent le nid, peu de parents sont prêts à un « downsizing ». Officiellement, c'est pour accueillir les enfants de passage un week-end. Mais que ferait-on de tout ce qu'il y a dans les placards ? Et parce que nos logements contiennent de plus en plus de choses, les déménagements nous semblent devenir un luxe.

Les magazines de décoration, les revues d'architecture multiplient les reportages sur les *tiny houses*, ces maisons minuscules à l'espace si optimisé que le lecteur rêve de s'y installer. Mais l'intérêt pour les *tiny houses* se heurte rapidement au principe de réalité : dans la vraie vie, même si nous cherchons par tous les moyens à désencombrer notre intérieur, nous avons besoin d'un grand espace pour stocker tout ce qui nous permettra de nous simplifier la vie.

L'entassement ne rend pas service à nos enfants

Instinctivement, nous savons que nos enfants ne sont pas plus heureux ni plus intelligents quand leur chambre croule sous les jouets. Cette intuition trouve confirmation d'un point de vue pédagogique. Des chercheurs américains de l'université de Toledo en Ohio³ ont distribué des jouets à trente-six enfants en âge d'aller à la crèche. La moitié d'entre eux ont passé une demi-heure dans une salle de jeux avec quatre jouets, l'autre moitié dans une salle disposant de seize jouets. Il s'est avéré ceux qui en avaient reçu quatre avaient joué de manière à la fois plus créative et plus concentrée que ceux qui en avaient obtenu quatre fois plus. Comme si avoir trop de choses sous les yeux – si utiles soient-elles –

poussait les enfants à un zapping permanent, les empêchant d'explorer et d'exploiter ce qu'ils ont.

Entasser est chronophage

Nous passons une année de notre vie à chercher ce que nous avons perdu (dont probablement un trimestre pour les clés...). C'est ce qu'affirme la National Association of Professional Organizers (l'association américaine des professionnels du rangement chez les gens... oui, elle existe). « Ça remplit le temps, c'est chronophage, ça remplit le vide. Il n'y a pas d'espaces pour l'intimité... » me résume un psychiatre à propos des accumulateurs pathologiques. C'est aussi le cas pour nous, même moins gravement atteints. Au temps passé à engranger des bricoles « qui pourront toujours servir », s'ajoute celui consacré à les ranger, et enfin celui perdu à les retrouver.

Peut-être même que, si nous cessions de garder tout « ce qui peut servir », nous ne saurions pas quoi faire du temps que nous y gagnerions. Des amis qui ont fait l'expérience du jeûne m'ont dit un jour : le problème, ce n'est pas la faim, c'est qu'on s'ennuie ferme. Car si on récupère le temps passé à nous demander ce que nous allons manger, à faire les courses, à cuisiner, à manger, nous tournons en rond. Le jeûne de biens matériels génère la même angoisse : adieu les virées au supermarché, les week-ends à chiner les vide-greniers, les grands ménages de printemps, les inventaires de rentrée des classes... Et surtout le temps passé à se demander où et comment ranger nos achats.

L'entassement restreint notre liberté

Les biens qui entrent chez nous envahissent notre lieu de vie, limitant ainsi parfois nos mouvements, conditionnent la taille de notre logement et le métier que nous exerçons.

Il faut gagner suffisamment bien sa vie pour payer les mètres carrés qui accueillent chaque mois les merveilles qui « pourront toujours servir ». Un couple doit cumuler deux salaires. Pas question de se séparer de ses affaires, encore moins de ne pouvoir les loger.

Et Gail Steketee et Randy Frost s'alarment⁴ de voir des parents travailler toujours plus pour pouvoir acheter toutes ces choses supposées utiles à leurs enfants, et donc passer de moins en moins de temps avec eux.

Virginie en est un exemple. Elle travaille dans une entreprise de luxe. Elle occupe un poste de direction, roule en voiture de fonction, vit en banlieue parisienne dans une maison encombrée de piles et de grands sacs. Certains sont remplis d'achats récents, d'autres de ce dont elle a l'intention de se séparer – des vêtements qui ont encore leurs étiquettes, que Virginie n'a jamais portés ou qu'elle a acquis en plusieurs exemplaires. Non pas qu'elle n'accorde aucune valeur aux choses : quand ses enfants fêtent leurs anniversaires, elle récupère les gobelets en plastique et les rince. Si certaines pièces sont là en double, explique-t-elle, c'est parce qu'elle est tombée sur une bonne coupe et que le modèle lui va comme un gant, alors elle l'a pris en plusieurs exemplaires.

Ce va-et-vient de sacs encombre l'entrée de la maison, les couloirs, la chambre d'ami et sa propre chambre, ainsi que le coffre de sa voiture puisqu'elle se croit toujours sur le point d'en déposer un quelque part. Cette obsession lui prend un temps fou. Même lorsqu'elle réussit à se séparer d'affaires, les transporter, les présenter, hésiter à les céder s'avère incroyablement chronophage. Ces sacs ont été un des points de discorde avec son conjoint. Elle a pris des jours de congé pour les trier et les vider. Son mari est parti. Les sacs sont revenus.

Tous des Diogène en puissance ?

Qu'il est loin, notre premier emménagement avec le strict nécessaire... Deviendrons-nous ces personnes âgées qui ont des piles de courriers posées sur des tables devenues inutilisables ? Notre appartement servira-t-il bientôt d'exemple dans une de ces émissions de télé-réalité consacrées aux nettoyages extrêmes ?

France 3 a diffusé un reportage sur équipes de nettoyage spécialisées dans les Diogènes, ces gens malades qui vivent sous des tas d'immondices. Avec 4,5 millions de visites, il a été un des plus partagés sur les réseaux sociaux de l'histoire de la chaîne. Si

ces accumulateurs nous fascinent, c'est peut-être qu'ils ne sont que des caricatures de nous-mêmes.

Inventée par un gérontologue britannique, l'expression « Diogène » désigne ceux qui vivent en entassant. Mais évoquer Diogène est un abus de langage. Le philosophe grec Diogène de Sinop a vécu à Athènes au ^{IV}^e siècle avant Jésus-Christ. Indifférent au matériel, il vécut, dit-on, dans un tonneau d'huile d'olive. Puisqu'il croyait au bonheur de vivre sans rien plutôt qu'encombré de tout un bric-à-brac, Diogène ne souffrait donc pas du syndrome de Diogène. Et ce n'est pas dans un tonneau que nous aurions la place de stocker des sacs de sacs et des savonnettes d'hôtel.

Aux États-Unis, nous l'avons vu, le terme employé est *hoarders*. Diogènes et *hoarders* ne sont pas les mêmes, mais ils se ressemblent. Dans les deux cas, les gens tiennent à conserver tant de choses chez eux qu'ils ne peuvent plus y vivre, voire se mettent en danger en entassant appareils usagés et ordures.

Ceux qui souffrent de « syllogomanie » (la manie de garder des quasi-poubelles) ne forment pas un groupe homogène, me signale un psychiatre. Les explications de leur comportement sont aussi variées que les situations : il peut relever de la peur de la séparation, d'angoisses psychologiques, de problèmes liés à sa perception de son propre corps et de son environnement... Certains souffrent de démence, de maladies mentales, d'autres non. « Entre le singulier et le pathologique, les frontières ne sont pas si nettes », observe-t-il.

Certains accumulent tous azimuts, d'autres possèdent des collections étranges ou sont de grands obsessionnels, d'autres enfin amassent courriers, emails et autres documents imprimés, car un des symptômes de cette pathologie est la peur d'oublier. « Par abus de langage, on applique l'expression aux gens que l'on connaît qui souffrent de collectionnisme pathologique, mais cela désigne plutôt l'action de ne pas se séparer, m'explique une autre psychiatre. En gardant tout, ils essaient de se rassembler en permanence. »

Lorsque nous entendons parler de cas de Diogène, nous imaginons souvent des gens âgés. Pourtant, les germes sont visibles dès l'enfance, me fait remarquer un spécialiste. Pendant les jeunes années de sa vie adulte, avec leur conjoint, des enfants, les

gens se refrèment. Lorsqu'une séparation se produit ou s'ils se retrouvent seuls, ils sont alors capables de créer une caverne d'Ali Baba en un temps records.

Les Diogènes se multiplient comme les chargeurs dans nos tiroirs

Diogènes et *hoarders* sont rentrés dans le vocabulaire courant. Aux États-Unis, le *hoarding* a été ajouté en 2013 au manuel de diagnostic des désordres mentaux de l'Association américaine de psychiatrie. Les *hoarders* font même l'objet de série de télé-réalité. En France, ils sont moins visibles, moins stigmatisés aussi. Mais des signaux nous indiquent que le phénomène prend de l'ampleur. Les plaintes des copropriétés ont explosé. Une réunion consacrée à ce problème s'est même tenue en décembre 2016 à la mairie de Paris, les signalements ayant augmenté de 30 %.

À quoi tient cette augmentation ? Au vieillissement de la population, à la hausse du nombre de gens en situation de précarité (nous verrons plus loin que se sentir en danger pousse à garder), expliquent experts psychiatriques et sanitaires. Mais l'explication est aussi matérielle. Devenir *hoarder* est à la portée de toutes ces bourses, et les terrains de chasse sont de plus en plus nombreux. Des déchetteries aux boutiques Tout à trois fois rien, en passant par les applis de type AliExpress de commande n'importe quoi de bradé en Chine, on peut aisément remplir sa maison jusqu'au plafond sans rien dépenser ou presque. « Jamais le *hoarding* n'a été aussi visible qu'aujourd'hui dans les sociétés occidentales. L'abondance d'objets pas chers et facilement accessibles en fait peut-être le mal de la décennie », analysent Gail Steketee et Randy Frost dans *Stuff*.

Ce que les Diogènes nous apprennent de nous

Le manuel américain de diagnostic des désordres mentaux décrit le *hoarding* comme « l'incapacité de se séparer d'objets hors d'état ou sans valeur, même sentimentale ». Du point de vue de ceux qui en souffrent, en revanche, rien n'est plus faux. Les objets qu'ils stockent sont à leurs yeux tous utiles, ont tous une valeur. En suivant leurs patients, Gail Steketee et Randy Frost s'aperçoivent

que les gens qui accumulent défendent leur choix en affirmant ne conserver que ce qui est utile. Dans leur esprit, ce qu'ils ont gardé peut toujours servir. Les cas que me décrivent des psychiatres français suivent souvent la même logique.

Ils tombent souvent sur des piles de journaux qui empêchent de circuler. Les patients expliquent le plus rationnellement du monde qu'ils gardent tous ces journaux parce qu'ils pourraient avoir besoin des informations qu'ils contiennent, parce qu'ils n'ont pas fini de tout lire... Une psychiatre m'évoque un patient qui, lorsqu'il met la main sur un journal gratuit, le garde dans sa poche intérieure. À la fin de la semaine, ses poches sont si remplies qu'il ressemble à un bonhomme Michelin.

Ils ne sont en quelque sorte qu'une version extrême de nous tous. « Mais, contrairement à nous, me dit-elle, ils ne peuvent pas en rire. » Personne n'a jamais l'impression d'accumuler pour accumuler ou parce qu'il aime le désordre, chacun croit avoir une stratégie. « La différence entre ceux qui accumulent et ceux qui n'accumulent pas tient au volume et à la variété des choses qu'ils considèrent comme "utiles" », écrivent Steketee et Frost. Ceux qui s'encombrent voient de la valeur et de l'utilité là où la plupart des gens n'en trouvent aucune. Quand certains gardent des centaines de livres « pour les relire un jour », ils ne réfléchissent pas différemment de celui qui garde les emballages d'aliments parce que « ça peut faire du brouillon » ; seule la matière est plus noble. Contrairement aux idées reçues, les Diogènes et les *hoarders* ne tiennent pas à vivre en marginaux. Ils n'ont pas l'intention de s'isoler et n'en ont pas l'impression. C'est même au nom des autres qu'ils gardent, pour quelqu'un qui aurait besoin, un jour.

Là encore, nous ne sommes pas si différents : que celui qui n'a pas mis de côté un livre pour un ami qui prendrait sûrement plaisir à le lire, un article qui parle de sa ville natale, de la vaisselle que les enfants pourraient utiliser quand ils deviendront étudiants, leur jette la première pierre.

L'isolement des Diogènes

Les Diogènes ne se rendent pas souvent compte qu'ils se coupent de leur entourage, alors qu'ils vivent dans le désordre dans le seul but de lui rendre service un jour. « Les recherches sur le *hoarding* montrent que les gens qui souffrent de ce problème sont moins susceptibles de se marier, et quand ils le sont, ils sont plus susceptibles de divorcer », écrivent Steketee et Frost dans *Stuff*. Une de leurs études, conduite à Boston, conclut que 55 % des *hoarders* de plus de 65 ans n'ont jamais été mariés, alors que le taux tombe à 5 % des plus de 65 ans dans la population totale. Est-ce l'encombrement qui crée l'isolement ou l'inverse ?

Aux États-Unis, ils sont devenus les cibles d'un *reality show* *Hoarders and Hoarding : Buried Alive* (littéralement enterrés vivant), dans lequel on les tourne en ridicule en mettant en scène le avant/après du déblayage de leur intérieur.

Accumuler, entasser, conserver peut s'avérer dangereux pour notre santé physique et mentale. Et pourtant, on l'a vu, ces gestes ne s'appuient au départ que sur des bonnes intentions – « au cas où... », « en cas de... », « pour Untel qui s'y intéresse... ». Nous pourrions remercier les « serial gardeurs » pour leurs attentions, mais nous les moquons, les caricaturons. Comment en est-on arrivé à stigmatiser ceux qui pensent à l'après ? Si l'évolutionnisme darwiniste favorise les plus équipés, comment l'encombrement a-t-il pu devenir grotesque ?

Règle 4

Plus on est riche, plus le vide est chic

Le chercheur américain Richard Swenson a été le premier à parler de « surcharge de possessions » (« *possession overload* ») comme d'une maladie dont nous souffririons. Il en a décrit les symptômes dans *Affluenza*, un film diffusé sur la chaîne publique américaine PBS... en 1995 ! Car, il y a plus de vingt ans, déjà, les spécialistes annonçaient un retour de balancier. Le film cite une étude selon laquelle 86 % des gens qui ont volontairement entrepris de réduire leur train de vie en seraient plus heureux. Le documentaire y voit les germes d'un engouement pour la « simplicité volontaire », le « *simple living* ». Face à la caméra, un expert en tendances¹ prédit une généralisation imminente du phénomène. En l'an 2000, annonce-t-il les yeux dans le futur, 15 % de la population vivra ainsi...

Il n'en est évidemment rien. La course à l'accumulation continue. Et, aujourd'hui comme en 1995, des experts nous assurent que nous avons atteint un point d'inflexion, que les « millenials » ont un rapport détaché aux possessions, que la consommation sera bientôt une habitude du passé. Le minimalisme reste à l'horizon.

Choisir de n'avoir plus rien après avoir tout eu

Dans son recueil *Penser/Classer*, Georges Perec évoque le « mythe des tables impeccablement lisses des présidents-directeurs généraux ». Il a raison. Sur les dessins, dans les films, les représentants du pouvoir ne sont jamais assis derrière des bureaux encombrés.

Il y a quelques années, pour écrire le portrait d'un grand patron, j'ai pris rendez-vous avec un négociant en art contemporain qui travaillait pour des grandes fortunes internationales. Il m'a reçue dans une salle immense avec juste deux chaises et plein de rien tout autour. On se serait cru dans un dessin de Sempé. J'ai alors pensé à ce couple chez qui j'avais dîné aux Pays-Bas. Les invités avaient traversé une salle à manger vide pour prendre l'apéritif dans un salon tout aussi vide. « Oh, mais vous avez tout redécoré ! », avait alors lâché une de leurs amies.

Même surprise en arrivant dans la maison d'une amie américaine que je n'avais pas vue depuis deux ans. Le salon, la cuisine me semblaient plus grands. C'était d'autant plus surprenant que, depuis ma dernière visite, la famille était passée de deux à quatre enfants. Mary avait rejoint une grande entreprise de la Silicon Valley et gagnait mieux sa vie. Elle avait donc entrepris de désencombrer sa maison.

L'appétit de vide ne se manifeste pas que chez les adeptes de Pierre Rabhi et les alter-apôtres d'une vie frugale. Elle est devenue une marque de sophistication caractéristique des plus nantis.

Posséder, posséder, posséder : signe extérieur de richesse pour ceux qui n'ont rien

La vente en ligne permet de fréquenter les enseignes de l'avenue Montaigne depuis son canapé de Châteauroux. Plus besoin d'être multimillionnaire pour arborer des produits siglés depuis que les géants du luxe se goinfrent en apposant leur marque sur tous les accessoires possibles (« en ce qui concerne les chaussures et les parfums, tout le monde a la taille mannequin », dirait Karl Lagerfeld).

Le luxe n'est plus une marque de distinction². John Galbraith l'observait déjà en 1958 dans *L'Ère de l'opulence*. C'est encore plus vrai aujourd'hui. « Si l'acquisition de biens matériels est accessible à tous, comment les riches élites maintiennent-elles leur statut ? s'interroge Elizabeth Currid-Halkett dans *The Sum of Small Things*. Aujourd'hui, nous avons quantité de bien matériels mais leur capacité à révéler la mobilité sociale est de plus en plus limitée. » Le niveau d'équipement ne permet plus, comme dans les années 1970, d'identifier au premier coup d'œil l'intérieur d'un cadre ou d'un ouvrier.

La psychiatre Anna Fels³ se souvient d'un patient qui gardait tout, des courriers publicitaires aux vieux cendriers, et qui, admettant son travers, lui avait dit : « Tout entasser, c'est un truc de pauvres. Pour les riches, ça s'appelle collectionner... » Longtemps, les riches, pour tenir leur statut, se devaient de remplir leur intérieur de choses qui peuvent toujours servir et d'autres dont on admettait d'emblée l'inutilité, les « bibelots ». Aujourd'hui, l'appartement surchargé de bibelots est toujours une représentation de la richesse, mais chez les classes ouvrières.

Le vide, luxe suprême au ^{xxi}^e siècle

Tout comme la minceur est devenue l'apparat des riches depuis que, dans les pays développés, tout le monde mange à sa faim, les intérieurs vides sont devenus signe de richesse. L'entichement pour le « *less is more* » apparaît dans le Paris des années 1930, avec Jean-Michel Frank. Aux grandes fortunes avant-gardistes de l'époque qui forment sa clientèle (les Noailles, Rockefeller, Schiaparelli...), le décorateur conseille de se débarrasser de leurs tapis, tableaux, bibelots⁴. On dit de lui qu'il mit Paris sur la paille, en employant des matières brutes comme de la paille, justement, de la toile de jute ou de la terre cuite. *L'Étrange Luxe du rien*, fut titré l'ouvrage qui lui fut consacré. La formule pourrait s'appliquer à beaucoup de figures de référence des nantis d'aujourd'hui.

« Tessa Hop », par exemple, a plus de 90 000 abonnés sur Instagram. Cette Hollandaise poste des photos d'une table sur laquelle sont posées deux pommes flétries et une carafe. D'un

portemanteau auquel un manteau et un panier sont suspendus. Rien aux murs, rien au sol. « C'est sublime, toutes ces couleurs digérées, on croirait des natures mortes à la Vermeer », m'a dit une experte en art. Et c'est aussi sublimement vide.

C'est désormais l'espace libre de choses qui attire l'œil dans une annonce Airbnb. La presse populaire sature ses couvertures, tandis que l'édition haut de gamme aère la mise en pages des livres et des magazines qui se remplissent de blanc. Le vide est la signature de celui qui n'a plus besoin de le remplir, qui est préservé de mettre de côté « au cas où ».

Les plus nantis se piquent d'afficher leur anti-consumérisme. « La société s'est culturellement transformée, de sorte que les comportements antibourgeois [ici le vide qui laisse entendre la résistance à l'acquisition] sont devenus des marqueurs de position économique élevée », explique encore Elizabeth Currid-Halkett⁵.

De même, dans l'habillement, ceux qui adoptent des uniformes sont ceux qui pourraient y échapper. « Si vous croisez quelqu'un en jean et chemise, comment pouvez-vous savoir à quelle classe sociale il appartient ? » s'interroge le blogueur Charlie Lloyd⁶. Xavier Niel en est le parfait exemple, lui qui semble ne jamais changer de jean ni de chemise, pas plus que Steve Jobs de col roulé. Mark Zuckerberg a quant à lui posté sur Facebook une photo de sa penderie avec le même tee-shirt dupliqué des dizaines de fois à l'identique. Et les panoplies vestimentaires de Karl Lagerfeld sont aussi variées que ses coiffures. Barack Obama en personne a expliqué pourquoi il s'habillait tous les jours de la même manière. « J'ai tellement de décisions importantes à prendre... Je ne veux pas avoir à me demander comment je vais m'habiller ou ce que je vais manger... »

Ne rien avoir, le signe que qu'on est paré à faire face à toutes les situations

Les appartements des gens aisés sont donc désormais aux deux tiers vides. Parce que, confiants en leur avenir, ils se moquent de la valeur d'usage des choses et l'affichent, tandis que les plus modestes ignorent de quoi demain sera fait. Dans un centre de

récupération d'objets usagés, j'ai vu des personnes en situation d'urgence remplir des sacs entiers, et je me suis demandé où ils allaient pouvoir entasser tous ces objets. Ils amassent, pour ne pas avoir à dépenser le prix fort en cas de coup dur.

Les gens aisés n'ont pas besoin de prévoir, ils ont les moyens de remplacer. Garder réclame de l'espace ; ne rien garder demande des ressources. Il faut en effet avoir des réserves pour pouvoir se défaire des choses. « Si vous n'avez pas les moyens de réparer votre voiture, vous gardez une vieille épave en espérant y récupérer des pièces que vous pouvez récupérer... [...] La seule façon de posséder très peu de choses et d'être en sécurité, c'est d'être riche⁷. »

Dans un épisode de l'émission *Strip-tease* consacré à un éditeur parisien, on le voit s'agacer contre sa femme, éditrice elle aussi, parce qu'elle ne veut pas jeter les restes de fromage avant de partir en voyage. « Je ne sais pas ce qu'on va faire de tout ce saumon... Je crois que je vais l'emmener... lui dit-elle. – Je ne te connais pas. Je te préviens, je ne porte rien, je ne voyage pas avec toi », menace-t-il. Il lui rappelle alors qu'il a grandi pauvre, qu'il n'a pas envie que des odeurs de nourriture lui rappellent sa jeunesse dans un quartier populaire parisien. « Maintenant, ça va, j'ai de la chance, j'habite en face du Luxembourg dans un immeuble qui appartient au pape avec des loyers exorbitants. Ce n'est pas pour me traîner avec des fromages dans un avion au cas où on ne trouverait pas de fromage en Corse⁸... »

Se surcharger est devenu un geste de pauvres. L'incertitude sur l'avenir augmente les scénarios possibles et par conséquent le champ de ce dont elles pourraient avoir besoin.

Le minimalisme est à la mode

Quand Annabelle était enfant, elle détestait ses anniversaires. Tous ses cadeaux qui viendraient encombrer sa chambre... Une torture. Très vite, elle se débarrassait de ce qu'on lui offrait, soit en l'entassant dans la chambre de son frère, soit en le déposant devant

l'église de son quartier. Ado, elle a fait disparaître des planches de ses étagères et espacé celles qui restaient pour que sa mère ne se rende pas compte qu'elle évacuait tout ce que sa chambre abritait. Ses parents ont cru à une révolte contre le matérialisme, le consumérisme. En fait, Annabelle souffrait d'un toc. « Il y a ceux qui accumulent compulsivement... Je suis à l'autre bout du spectre », m'explique-t-elle devant un café. Grâce à la magie des communautés en ligne, elle partage son mal-être avec des gens qui souffrent du même problème, comme cet homme qui s'assied sur le sol parce qu'il ne supporte même pas l'idée d'avoir d'un canapé chez lui.

Annabelle Charbit-Bergenfeld est aujourd'hui chercheuse en neurosciences à l'université de Californie de San Francisco. Elle avoue elle-même qu'elle n'aurait pas orienté sa carrière vers cette spécialité si elle n'avait pas été aussi bien placée pour savoir que tous les cerveaux ne tournent pas de la même manière.

L'écouter parler de ce qu'elle possède est fascinant. Annabelle a trois paires de chaussures. Plus exactement, elle a toujours eu trois paires de chaussures. La paire d'été. La paire de tous les jours. Et la paire de chaussures de marche en montagne. Quand elle achète une paire neuve, l'ancienne quitte son placard. Même chose pour ses vêtements. Quand un nouvel habit rejoint sa garde-robe, un autre en sort... Une mécanique dont j'ai entendu beaucoup de gens se vanter mais que l'on observe rarement dans les faits.

Dans le placard de la chambre d'Annabelle, les affaires de son mari occupent tous les tiroirs. Ses vêtements à elle ne prennent qu'un petit morceau de penderie. Sur une étagère du salon, elle a posé ses sept livres, un chien en porcelaine et l'album photo qu'elle n'a pas encore numérisé. À aucun moment, Annabelle n'a tenté d'imposer son fonctionnement au reste de la famille. Le lit de sa fille est couvert de peluches, par exemple. « Je suis mariée, j'ai deux enfants, la maison n'est pas seulement à moi... »

L'engouement pour le minimalisme est tombé à point pour Annabelle, qui peut enfin passer pour une personne normale. Mais elle a l'impression de ne rien partager avec ceux qui évoluent dans

des maisons vides par éthique ou par esthétique. « Chez moi, ce n'est pas spirituel. Les autres font ça comme ils font du yoga ou essaient de perdre 10 kilos... » Son Toc traduit son anxiété. Petite, elle pensait qu'en cas d'apocalypse, elle s'en sortirait plus facilement en ayant peu de choses. Si sa maison brûlait, par exemple, être encombrée la ralentirait. Depuis qu'elle prend des médicaments, elle tente d'avoir une vie ordinaire. Avec peu d'objets, c'est vrai : Annabelle n'a pas d'accessoires – pas de bijoux, bien sûr, mais pas non plus d'écharpes, de bonnets, de gants... Pour sortir, elle se munit d'un sac banane, qu'elle porte autour de la taille, et qu'elle ne quitte d'ailleurs pas pendant que nous buvons nos cafés. « Si ma maison prend feu, je n'ai que ça et je le garde sur moi... Les autres femmes perdraient du temps à chercher leur sac et à se demander lequel emporter pendant que la maison brûle... Moi, je pourrais m'occuper de l'évacuation de mes enfants pendant ce temps-là. »

Après s'être laissé convaincre par les marchands du temple, nous nous laissons intoxiquer par les vendeurs de vide

« On a tous le luxe d'être minimaliste aujourd'hui... » m'explique Annabelle. Elle a raison. Il est plus facile d'être minimaliste en 2018 qu'il y a vingt ou trente ans. Quand, il y a vingt ans, je partais en reportage, j'emportais dans ma valise un dictionnaire des synonymes, une paire de ciseaux, des articles de presse découpés, des pochettes pour les y ranger et quelques livres consacrés au sujet que je venais étudier. Aujourd'hui, j'y range mon téléphone, mon ordinateur et ma collection de chargeurs.

Avec le numérique et la dématérialisation des données, plus besoin de collections de CD ou de livres. C'est du moins ce que les géants du numérique nous répètent en boucle. Car cette esthétique du vide est cultivée par les gens qui y ont intérêt. Apple, qui sort tous les deux ans un nouveau téléphone au prix d'un mois de loyer, participe activement à l'esthétisation du pseudo-dépouillement. Une des publicités de la firme diffusée aux États-Unis se moquait des *hoarders*, qu'elle présentait comme de gens qui ne sont pas maîtres de leur vie. On comprend l'intérêt pour les vendeurs de *cloud* de

nous convaincre que notre salut passera par des intérieurs déblayés et donc la numérisation de nos disques et de nos livres.

Mais Amazon, Apple et autres ne sont pas les seuls à nous vendre des promesses de vide. Après le succès international de son livre *La Magie du rangement*, Marie Kondo a publié un deuxième volume, qui aurait pu s'intituler *La Magie de ranger encore un peu plus...* À quand le troisième opus, *La Magie de continuer à ranger quand tout est déjà rangé* ?

Joshua Becker, le gourou américain du minimalisme, inonde ma boîte mail de ses newsletters bihebdomadaires. Des kilo-octets de conseils pour trouver la simplicité. Le site *40 bags in 40 days* qui encourage à vider sa maison selon un calendrier précis fournit la liste des « 79 sections » à inspecter (le placard à médicaments, le dessus du réfrigérateur), et des pages décorées de sacs-poubelles à imprimer sur lesquels coller des smileys à mesure de ses avancées. Un autre site de désencombrement auquel je suis abonnée m'envoie des pluies d'e-mails d'idées de déblaiements, un calendrier à imprimer, des étiquettes à commander... Ne serait-ce pas, à peine en serai-je sortie, retomber dans l'encombrement ? La bonne nouvelle, c'est que je pourrai ranger ces pages imprimées dans les tiroirs que j'aurai vidés sur leurs conseils.

Le minimalisme fait recette et s'accommode à toutes les sauces : des publicités nous vantent les mérites de pantalons minimalistes, des articles de magazines recensent les trente vêtements que les minimalistes devraient avoir, toutes les enseignes développent leur collection de « basics ». Chaque collection promet des intemporels, comme des marques de maquillage qui assureraient quatre fois dans l'année que, cette saison, la mode est au naturel.

Même la grande consommation a préempté notre appétit de désencombrement. De McDo à Monoprix, les marques expliquent à la presse professionnelle, quand elles lancent de nouveaux packagings, qu'elles adoptent désormais les « codes du minimalisme ». La grande distribution aussi exploite notre inconfort à

l'idée de gaspiller et joue la carte du « durable », de l'« intemporel », du « naturel ».

Or le minimalisme est tout sauf un détachement du matériel, puisqu'il devient une obsession du matériel en creux. Il demande un effort. Jean Touitou, le fondateur de la marque de vêtements APC, l'a remarqué. « Ce mot induit la facilité. Or le minimalisme demande un maximum d'efforts. Arriver à se faire remarquer en donnant l'impression de ne rien faire, c'est beaucoup plus dur que de faire de belles robes fluides⁹. »

Quand lutter contre l'accumulation limite notre liberté

Mes amis de San Francisco m'ont parlé d'un proche qui avait décidé de n'avoir que cent choses chez lui (les couverts, slips et chaussettes étant hors comptage). L'idée de se fixer un plafond est en vogue. Autrefois, acquérir demandait une intention. Maintenant que nous pouvons tout acheter, se limiter en réclame une. Nous nous fixons des cadres arbitraires : ne pas dépasser cent objets, ne rien acheter de l'année... Nous nous inventons des règles draconiennes, un peu comme ces gens éternellement au régime qui décident une année de ne manger plus que des protéines, et la suivante de ne pas toucher au gluten. Il semble toujours plus facile de suivre un commandement, si arbitraire soit-il, que de modérer un instinct.

Dans la même logique, se propage un engouement pour les « *capsule wardrobe* » ou collections capsules de prêt-à-porter. Les marques créent une collection limitée de vêtements, suivant les saisons et les tendances. Des blogueuses instagrameuses ont aussi inventé le 10 × 10 Challenge. Les participantes doivent choisir dix vêtements : hauts, jupes, pantalons, chaussures de tous les jours. Pendant dix jours, il faut imaginer un look quotidien en piochant dans les dix vêtements. Bien entendu, il faut chaque jour poster ses tenues sur Instagram et les réseaux sociaux. Une initiative similaire, le Project 333, invite à s'habiller avec 33 vêtements maximum pendant 3 mois.

Nous sommes-nous à ce point laissé déborder par notre hyperconsommation pour nous construire volontairement des barrières à ne pas franchir ? Dans quelle société d'opulence évoluons-nous pour que notre but soit de vivre dans un grand cube blanc entouré d'au maximum cent objets ?

Le minimalisme laisse croire qu'on est revenu à l'essentiel, que les objets ne comptent plus dans notre existence. « L'ironie suprême du minimalisme, c'est qu'alors qu'il prétend vous libérer de votre attention aux choses, il en fait encore le sujet principal de votre vie. Le matérialiste se concentre sur l'accumulation de choses tandis que le minimaliste se concentre sur la façon de s'en débarrasser... Finalement, l'un comme l'autre ne pensent qu'aux choses¹⁰ », concluent Brett et Kate McKay.

L'illusion du numérique

Tous les intérieurs en vogue se ressemblent aujourd'hui, notamment parce qu'ils sont vides. Lorsqu'elle examine les photos des instagrameuses à la mode, la journaliste Titiou Lecoq s'amuse que n'apparaissent jamais un câble, une box, des enceintes. « Parfois, on aperçoit un ordinateur portable discrètement posé sur un bureau (à condition que ce soit un Mac), mais tout le reste – télé, box, tablettes, chargeurs – est invisible¹¹. » Ce n'est sûrement pas dans les intérieurs cosys mais épurés des instagrameuses qu'un tiroir vomirait ses chargeurs ou que des câbles pendouilleraient dans un coin.

L'équipement numérique est d'autant plus chic qu'il est invisible. « Ce n'est pas chez moi que vous verriez des étagères chargées de livres et de CD », suggèrent les salons vides des publicités des vendeurs de *cloud*.

Mais en ligne, en revanche, nous nous comportons comme dans nos placards. À mettre de côté parce que ça peut toujours servir. À garder tous nos mails, sait-on jamais. À conserver des copies des copies de nos photos. À accepter les yeux fermés toutes les

propositions de « synchronisation ». Dès qu'un message sorti d'on ne sait où nous avertit que notre « stockage est presque saturé » et nous propose un nouveau grenier ou une nouvelle cave dans l'hyperespace, nous confions nos codes de carte de crédit sans sourciller. Quelle que soit leur taille, les disques durs et les mémoires de téléphone, m'a fait remarquer mon père, sont comme les armoires : toujours remplis à 80 %.

Le numérique est à la fois un outil de désencombrement et une source d'encombrement. Il a rendu le minimalisme possible et sexy : les smartphones gardent nos livres, nos films, nos photos, nos cartes routières et de crédit, notre courrier. L'accumulation numérique nous fait croire que la place n'est jamais un problème. Quand nous recopions un carnet d'adresses, il y a vingt ans, nous retirions les coordonnées périmées ; aujourd'hui, qui sait à quel moment retirer de sa liste de contacts de smartphone les coordonnées d'un ami décédé ?

Je revois l'étagère où mon père hébergeait les VHS des films de Louis de Funès, d'émissions de magie et de documentaires sur la Seconde Guerre mondiale. Il utilisait toujours la même typo, et je me demande même s'il n'avait pas un code couleur par genre. Mon père a également copié ses films de famille en Super 8 sur VHS, puis sur DVD. Chaque fois, il l'a fait pour les garder. Aucune version n'est définitive.

Certes, le numérique permet de voyager léger, mais il nous intoxique aussi d'une esthétique « minimaliste chic ». Le design a entrepris de culpabiliser non seulement les *hoarders* mais aussi tous ceux pour qui le lieu de travail, le bureau, la localisation physique dans un espace donné avaient une valeur, un sens. L'époque, dans les multinationales comme dans les start-ups, est aux bureaux en open space, où personne n'a de place attitrée. L'ouverture d'esprit du salarié se mesure désormais à sa capacité au nomadisme, à changer de bureau avec le sourire... Derrière cet engouement pour le minimalisme, il y a un *perfect storm*, estime Kyle Quilici, la consultante en désencombrement : les moyens du numérique d'un côté, l'appétit et l'impératif de mobilité pour les millenials de l'autre. « Ils n'ont pas à être convaincus, ils en connaissent les

bénéfices... » Un idéal de flexibilité et d'agilité dans lequel les objets nous alourdissent. Pour prouver que « les jeunes sont plus intelligents », le patron de Facebook Mark Zuckerberg donnait comme exemple qu'à 23 ans les jeunes n'étaient propriétaires que d'un matelas. À l'écouter, se laisser encombrer serait le début du déclin de l'agilité mentale (ce qui n'empêche pas chaque créateur de posséder des « objets fétiches »). Accumuler, comme porter un costume, ça vous fait prendre vingt ans d'un coup.

Les livres, témoins de l'irrationalité du « ça peut toujours servir »

Depuis longtemps, les livres sont faits pour être vus autant que pour être lus. Avoir des livres chez soi a longtemps été un indicateur de statut social. Dans la France de la fin du ^{xviii}^e siècle, déjà, il était possible de faire installer une bibliothèque en alignant de fausses reliures au mur¹². Dans les années 1970, il était très chic d'avoir des livres couverts d'une reliure en cuir – avec les lettres gravées en dorées. Autant il serait mal vu d'ouvrir les placards de la cuisine de vos hôtes pour regarder ce qu'ils abritent, autant il est apprécié de jeter un œil à leur bibliothèque. Les livres classent et permettent d'être classés.

D'un point de vue parfaitement rationnel, conserver ses livres est une hérésie. Personnellement, je n'ai relu qu'une infime partie de ceux que j'ai toujours (et si je ne les avais pas gardés, j'aurais pu me les procurer très facilement), alors que c'est la raison invoquée par beaucoup lorsqu'on leur demande pourquoi ils conservent tous les livres qu'ils ont lus.

Dans *Le Siècle de Sartre*, le jeune Bernard-Henri Lévy raconte qu'il a rendu visite au philosophe dans son petit appartement du boulevard Edgar-Quinet. Il n'y voit « pas d'objets. Guère de meubles. Une table en Formica blanc. Des cendriers ». Mais surtout il n'y a pas de livres « ni les siens, ni ceux des autres, juste la collection de la Pléiade rangée par ordre alphabétique sur une étagère ». « Comme un pauvre », se fourvoie Bernard-Henri Lévy, à moins, n'imagine-t-il, que Sartre place les livres si haut dans son esprit qu'ils ne puissent être gardés que dans des bibliothèques.

Aujourd'hui, n'en déplaise à BHL, les livres ne sont plus l'élément de déco indispensable. À la rentrée 2017, dans deux familles différentes en France et aux États-Unis, j'ai assisté à la même scène : un enfant au seuil de l'adolescence qui réorganisait sa chambre et en sortait ce dont il ne voulait plus. Entre autres, des piles de livres, romans, bandes dessinées... quand les parents l'imploraient de se freiner. « Tu es sûr ?... Ce sont quand même des livres que tu as adorés ! » Les livres ne font plus cool. Feuilletez les catalogues Ikea, et vous verrez que les photos de salons et de chambres d'enfants se vident progressivement des livres. Les seuls endroits où les livres ressurgissent actuellement sont les cafés et les restaurants ; quelques ouvrages sur des étagères sont chargés de créer un décor intime, là où plus rien ne l'est (la franchise de restauration rapide Feuillette en installe plein ses salons, des ouvrages aux reliures anciennes façon intérieur de grands-parents).

Chez les adultes, penser impressionner ses amis avec un mur de romans en blanche de chez Gallimard s'avère d'une autre époque. Dans un livre consacré aux Parisiennes, la journaliste-blogo-chroniqueuse Sophie Fontanel explique qu'elle ne garde pas ses livres chez elle. « Je n'ai pas besoin de montrer mes livres pour prouver que je lis... » « Beaucoup de gens croient qu'une bibliothèque prouve quelque chose, moi je crois que les livres, une fois lus, sont en nous », me précise-t-elle par e-mail. En fait, elle ne les a pas tous jetés non plus. « Disons que je garde des livres, à peu près deux mille, mais ce n'est rien à côté de ce que j'ai pu lire. » Et avoue s'être racheté un Jules Verne en poche il y a peu.

Mais ne plus vouloir de livres chez soi ne signifie pas que nous sommes prêts à nous en séparer. Faites l'expérience devant des amis : terminez un livre de poche, levez-vous, ouvrez la poubelle et laissez-y tomber l'objet. « Pardon ? Ça ne va pas la tête ? On ne jette pas un livre ! » Si vous y aviez jeté un magazine de la même valeur, personne n'aurait sursauté. Au mieux, vous aurait-on fait remarquer que « le papier, c'est l'autre poubelle »... Régulièrement depuis que j'interroge sur ce que l'on garde, j'ai vu des gens mettre la main sur le cœur, et prendre l'air de ceux à qui vous demanderiez

d'abandonner leur chien sur l'autoroute. « Ah non, les livres, je ne peux pas jeter... »

En France, le papier imprimé est particulièrement sacralisé ; c'est beaucoup moins le cas dans les pays anglo-saxons : les gens attrapent leurs journaux (pour ceux qui lisent encore du papier) sur le chemin du bureau, les parcourent, puis les jettent ou les laissent en fin de trajet. En France, j'ai déjà vu une femme ranger un gratuit distribué aux abords du métro dans sa pochette de travail parce qu'elle ne l'avait pas fini. Au garde-meubles Shurgard du quartier de la gare de l'Est à Paris, une cliente conserve tous ses vieux journaux gratuits. Régulièrement, elle doit déménager et louer un box plus grand... Je garde moi-même une pile de magazines à côté de mon lit que je lirai plus tard. Tous les trois mois environ, la pile devient trop haute et je la descends directement dans la poubelle jaune de l'immeuble. On a besoin de laisser le papier fossiliser un moment chez soi pour pouvoir le jeter la conscience tranquille.

Et pourtant, ce n'est pas parce que c'est imprimé que ça a de la valeur. En vidant des cartons de livres à la ressourcerie des Grands Voisins, j'ai vu passer des ouvrages de pédagogie pour un meilleur usage du tourne-disque en salle de classe, ou des livres de Jean-François Revel prédisant que l'avenir du ^{xx}e siècle se jouerait aux États-Unis. À part une poignée d'étudiants en histoire de la futurologie, à qui s'adressent ces livres ?

À New York, l'exécuteur testamentaire d'un grand universitaire m'a raconté comment il avait été chargé d'en distribuer les sept mille ouvrages, dont des exemplaires uniques, des livres dédicacés et rares... Personne n'en a voulu. Ni les experts en livres (l'un d'eux les a examinés... et en a pris trois) ni les bibliothèques qui estiment en avoir suffisamment et comptent sur leur fonds numérique. À mesure que la population vieillit, ces situations vont se produire de plus en plus souvent, prédit le professeur chargé de trouver des lieux d'accueil pour les livres de son ami. Autour de lui, dans les milieux universitaires, il voit des chercheurs, qui se sont construit des bibliothèques incroyables, se demander à qui ils vont les léguer,

sans se douter que ceux à qui les livres sont destinés vont se disputer pour ne pas les prendre.

Dans les « mortuaires », les livres restent les derniers, raconte Vincent Chabault, sociologue spécialiste du livre d'occasion. Les enfants prennent parfois le temps de les feuilleter tous, histoire de voir si un bas de laine ne serait pas resté coincé entre deux pages. Ensuite, des acheteurs d'occasion viennent tout prendre d'un coup. Non pas que tout ait de la valeur. Mais ils savent que s'ils pointent le seul livre du lot qui en a, les héritiers seront tentés de le garder.

Que va-t-on faire de tout ce papier ? Emmaüs collecterait, selon les estimations, 27 millions de volumes par an. Quant à leur valeur à la revente, si vous vous êtes déjà demandé comment les prix des livres d'occasion variaient de seulement un centime sur Amazon, c'est que beaucoup de vendeurs – comme Recycl'Livres – ont développé des algorithmes qui passent en revue les prix proposés pour un ouvrage et proposent systématiquement un centime moins cher (un système qui pourrait se généraliser à beaucoup d'autres biens d'occasion).

Bibliothèque sans Frontière collecte 600 000 livres par an. Lors des décès, l'association peut récupérer des bibliothèques entières. On y trouve quelques pépites, comme la bibliothèque de Guy Béart, ou les livres de cuisine que reçoivent les chefs d'hôtels de luxe qui ont établi des partenariats avec BSF et les leur envoient. L'association ne se déplace plus à moins de 400 livres à récupérer et ne prend que les ouvrages en bon état et non annotés. « Vous habitez à quel étage ? Il y a un ascenseur ? » demandent leurs bénévoles. Tout ne sera pas envoyé aux bibliothèques partenaires. Certains livres seront vendus sur Amazon, d'autres aux ventes solidaires qui se tiennent une fois par mois à l'entrepôt, mais le stock reste énorme. Quant aux bibliothèques municipales, elles n'acceptent plus les livres d'occasion qui, pour éviter les bactéries, doivent être traités et nécessitent un budget trop important...

Les gens qui ne lisent pas n'ont pas de livres chez eux. Et les gens qui lisent n'en ont plus non plus. Mais parce que nous sanctifions le papier, rares sont ceux prêts pour autant à mettre leurs

livres à la benne. Heureusement, pour soulager ce dilemme, il existe des purgatoires pour objets « qui pourront toujours servir », des lieux où sont cachées les choses dont nous ne voulons plus chez nous mais que nos convictions nous interdisent de jeter.

Règle 5

Ce qui sort de chez nous sera stocké ailleurs

Quand son père a quitté la grande maison de famille de Montargis pour s'installer dans un appartement d'une résidence pour seniors, Anne ne s'attendait pas au temps qu'elle et ses frères et sœurs ont mis pour vider la maison. Les pièces contenaient toujours plus. Parvenue au grenier, elle a découvert que celui-ci menait vers un autre grenier dont elle ignorait l'existence, lequel hébergeait des placards pleins à craquer. Dans l'un d'eux, elle est tombée sur un couvercle de soupière. De belle taille, le couvercle. Elle a cherché partout la soupière qui allait avec, sans résultat. Elle a fini par demander à son père comment il pouvait garder un couvercle seul. Il l'a regardée, en souriant, penaud. « Je sais... » Sa femme l'avait convaincue qu'elle trouverait un jour la soupière qu'il fermait. Celle-ci était décédée huit ans plus tôt. Depuis, le couvercle avait échappé comme par magie à tous les rangements et les déblayages.

Nous avons tous un jour gardé un objet, non pas en pariant raisonnablement sur son utilité future, mais parce que nous le pouvions, comme le père d'Anne qui avait un placard pour garder un couvercle qui ne couvrait rien. Nous aimerions croire que la taille de notre logement varie en fonction de ce que nous avons à y loger. La

vérité, c'est que nous trouvons des couvercles sans soupières pour remplir nos logements.

Pour Télécharger + de Livres --

> <https://www.bookys-gratuit.com>

Ne pas consommer peut prendre autant de place que consommer

Ma sœur est décroissante ; elle considère que la croissance économique charrie davantage de nuisances que de bienfaits, et prône la simplicité volontaire et la consommation raisonnée. Elle ne vit pas dans un environnement minimaliste, bien au contraire. Car il faut de la place pour stocker les objets à qui nous réservons une seconde vie. Françoise Hamon est une spécialiste du détournement d'objet. La première fois que je l'ai rencontrée, je lui ai acheté un saladier fabriqué en petites cuillers plantées dans un bloc de résine rouge. Une autre fois, une étagère construite en livres de poche. Puis des vases faits de tasses à café empilées et trouées. Chez elle, s'entassent des boîtes avec des drôles d'étiquettes : « Bouts de verre polis par la mer », « Plumes noires », « Ficelle incolore »... « Les gens qui ne se consacrent qu'à un type de création ont de la chance. Quelqu'un qui ne fait que de la céramique limite la quantité de matériel chez lui... », s'excuse-t-elle. Françoise a du mal à se dire que « quelque chose peut ne pas servir » : « Je n'ai pas de limites. J'accumule plein de trucs. Pas seulement dans mon atelier, aussi dans la cave... Ils sont remplis de choses que je pourrais transformer. » Pendant longtemps, quand elle devait se rendre quelque part, Françoise commençait par regarder où se trouvait le centre Emmaüs le plus proche. Il y a une dizaine d'années, elle est tombée sur une annonce d'un créateur de tissus pour cravates qui se débarrassait de ses archives à la condition que ceux qui les récupèrent ne pinaillent pas et prennent le stock entier. Françoise a mis la main dessus. Elle est revenue chez elle avec un chariot plein. Elle l'a gardé une dizaine d'années dans sa cave avant d'avoir le déclic et d'imaginer comment en plissant les petits échantillons elle pourrait fabriquer des étoiles...

Aujourd'hui, cela fait deux ans que Françoise n'a pas visité un vide-greniers. Deux ans qu'elle a « décroché ». Elle est, elle aussi, passée par une crise de *dostadning*, concept suédois qui consiste à

faire un pré-tri de ses affaires au cas où la mort vous faucherait sans préavis. Ainsi, après s'être dit que, si elle mourait, sa fille ne saurait pas par où commencer, elle s'est mise à ranger sa cave. Mais, même en jetant, elle imagine à qui cela pourrait servir. Elle donne à Emmaüs ou dépose sur le trottoir. « La poubelle, c'est vraiment en dernière limite... »

Les gourous de la simplicité volontaire nous font croire qu'on peut vivre de récup dans des maisons vides. Mais où rangent-ils donc leurs stocks ? La Franco-Américaine Bëa Johnson est la spécialiste du zéro déchet. Sur son site, elle met régulièrement en scène ses utilisations ingénieuses de vieux objets. Or, sur les photos de son compte Instagram, son appartement blanc est entièrement vide. Où planque-t-elle donc toutes ces choses « qui peuvent toujours servir » en attente d'une seconde vie ? Est-ce que les instagrameuses minimalistes de la récup ont des appartements secondaires dans lesquels elles stockent tout ce que l'on ne voit pas à l'écran ?

Les temples du déni et leurs purgatoires

Nous voilà tiraillés entre l'esthétique du vide et notre incapacité à nous séparer des choses. Heureusement, pour nous épargner de regarder la réalité en face, il existe la maison de campagne, la cave, le grenier (même si ce dernier est en voie de disparition) ou le garage, véritables purgatoires du « ça peut toujours servir ». Correspondance de l'adolescence, équipements de sports que nous n'avons pas pratiqués depuis une dizaine d'années, bibelots conservés par loyauté pour ceux qui nous les ont offerts y trouvent pêle-mêle refuge. Le sociologue Vincent Chabault parle des moments de « renégociation identitaire » pour désigner les périodes pendant lesquelles on bazarde des livres ou des objets avant d'en remettre d'autres en valeur. Ce qui n'est pas supposé correspondre à notre nouveau moi disparaît discrètement dans un de ces purgatoires.

Et pour ceux qui n'ont ni grenier, ni cave, ni maison de campagne, ont été inventés les garde-meubles, désormais appelés « storages ». Car, oui, un secteur économique s'est développé sur

notre incapacité à adapter le nombre de choses que l'on garde à la taille de nos logements !

Aux États-Unis, entre deux déménagements, j'ai été locataire d'un de ces « self-storages » dans un placard géant à une douzaine de rues de chez moi. J'ai fini par le fermer trois ans plus tard, en prenant conscience qu'en additionnant la valeur des biens que je stockais dans ces six mètres cubes, je n'arrivais pas à la somme dépensée pour les six premiers mois de loyer.

Ou plutôt des cinq, car partout dans le monde, les compagnies de « storage » ont les mêmes astuces, de New York à Clichy où je vois une grande affiche « Un euro le premier mois, quelle que soit la durée ». Ces entreprises connaissent notre inertie, notre peur de renoncer à ce qui pourrait toujours servir, et offrent en général des formules promotionnelles pour les premiers mois. Les premières augmentations sont quasi invisibles. Ces sociétés peuvent patienter, elles savent qu'on ne voit pas le temps passer, que tout ce qui part au garde-meuble n'en sortira jamais.

Bien sûr, les garde-meubles ne sont pas une nouveauté. Mais leur utilisation a évolué. Pendant longtemps, les affaires étaient stockées dans un entrepôt commun. Il arrivait que les clients n'y aient même pas accès. Pour récupérer des affaires en cours de location, il fallait souvent prévoir un rendez-vous. Là, un employé vous escortait dans l'entrepôt. La nouvelle génération de « self-storages », qui s'est développée aux États-Unis dans les années 1960, permet de disposer d'un espace de stockage à soi, séparé de celui des autres, et d'y accéder à tout moment. Pour déposer ses affaires et les récupérer, plus besoin d'un rendez-vous, nous fermons et rouvrons à volonté.

Aujourd'hui, 10 % des foyers américains en possèdent un, et les storages sont désormais plus nombreux que les McDo aux États-Unis. Et voilà les Français contaminés. Près de 650 storages se sont déjà montés en France et le secteur progresse de 15 % par an depuis 2014. Plus qu'aux déménagements, cet essor tient à la façon dont ces entreprises ont saisi notre incapacité à nous séparer de ce « qui pourrait toujours servir ». Elles ne proposent plus seulement de laisser ses cartons en attendant une nouvelle installation, mais aussi

de stocker ce qui ne loge pas dans notre cave ou notre garage. L'explosion de ce secteur mise sur les divorces, le « nomadisme », le vieillissement de la population et le nombre croissant de seniors contraints de partir dans des appartements plus petits ou en maison de retraite. Mais aussi sur les quadras et quinquas déjà installés qui héritent et s'illusionnent d'un jour rapatrier les meubles de leurs parents chez eux, et tous les accidents de vie qui nous font croire que nous aurons à un moment ou à un autre besoin de poser nos affaires quelque part... Les héritages voient jaillir des quantités d'objets dont on ne sait que faire : on ne peut pas s'en séparer, mais on ne peut pas non plus les utiliser. Le storage nous évite de trancher.

Aux États-Unis, ces storages forment la catégorie d'immobilier professionnel qui a le plus rapidement progressé ces dernières années. Du point de vue des investisseurs, ce sont de juteuses affaires. Les coûts d'opérations sont très faibles : une personne à l'accueil, de la lumière et des toilettes. L'entreprise tourne. Et parce que les locataires des storages ne les voient jamais, une fois l'immeuble ouvert au public, on peut préparer l'ouverture du suivant.

Les villes américaines sont déjà gangrenées de ces blocs sans vie. Un quart des storages de New York se sont ouverts au cours des dix dernières années. Dans les rues, des affiches ironiques de compagnies comme Manhattan Mini Storage nous expliquent que nous n'avons pas le choix. « C'est nous ou partir vivre dans le New Jersey... » dit une de leurs pubs. « L'univers est en pleine expansion. Pas votre placard », dit une autre. Leurs bâtiments mangent de gros morceaux de pâtés de maisons, qui auraient pu être des logements.

Les choses « qui peuvent toujours servir » vivent donc sans nous dans des espaces qui pourraient être les nôtres. Certaines municipalités redoutent la multiplication de ces parallélépipèdes sans fenêtres ni habitants et ont entrepris de limiter leur taille. Que faire de ces bâtiments qui n'emploient personne et dans lesquels on ne peut loger personne ?

Pour éviter que ses artères ne soient bloquées par ces gros trous noirs, en 2010, la ville de Miami a imposé que les bâtiments de garde-meubles soient à au moins à 750 mètres¹ les uns des autres, afin qu'ils ne prennent la place ni de restaurants, ni de salles de gym ni de boutiques (qui nous vendraient de quoi remplir d'autres storages). Miami leur impose aussi d'être « construits de manière à respecter le style et l'échelle des environs », ce qui, lorsque les environs en question ressemblent à ces grosses boîtes, ne veut pas dire grand-chose. Plus au nord, en Caroline, dans la jolie ville de Charleston, les bâtiments de garde-meubles doivent s'engager à utiliser leur rez-de-chaussée pour des boutiques ou des bureaux. On ne laissera pas les villes à nos choses ! À quelques centaines de kilomètres de là, la mairie de Durham a adopté des *zoning laws* pour empêcher la construction de nouveaux storages en centre-ville. « On ne veut pas tuer nos villes, m'a expliqué Josh Edwards manager du plan stratégique de Durban à l'occasion d'une conférence sur l'avenir des villes. Sinon, il n'y a plus de centre-ville... »

Faute de place pour garder nos affaires, reste une solution : les donner. Il y a sûrement des gens à qui elles « pourront toujours servir ».

Règle 6

**Ce n'est pas parce que nos affaires
pourraient servir à d'autres qu'ils
en ont envie**

Quand, pour des raisons économiques ou esthétiques, nous nous résignons à nous séparer de nos affaires, nous nous rassurons en imaginant qu'elles serviront à d'autres. D'où l'idée de les offrir généreusement à nos proches (qui, ô surprise, n'en veulent pas) ou de les revendre sur Le Bon Coin ou dans des vide-greniers, voire de les donner à des associations.

Peut-être que mon voisin n'a pas sonné avant de déposer ses portemanteaux sur mon paillason, parce qu'il craignait secrètement que je ne décline son offre. Regardons la réalité en face : ce que nous avons gardé toutes ces années n'a pas la valeur que nous lui donnons. Ceux qui comptaient dessus pour se renflouer sont déçus et ceux à qui on en fait cadeau n'en veulent pas. D'autant plus que si nous nous sommes donné du mal, au moment d'un héritage, ou en fouinant chez un antiquaire, pour rapporter cet objet chez soi, il sera d'autant plus difficile d'admettre qu'il ne vaut rien aux yeux des autres.

Les objets qui peuvent toujours servir, grain de sable dans les relations familiales

Alors qu'elle a passé des années à quadriller les vide-greniers, à arpenter les Emmaüs pour trouver de quoi fabriquer ses saladiers en petites cuillers et ses vases en tasses à café récupérées, Françoise peut se fâcher quand des proches lui apportent des réserves « qui peuvent toujours servir ». « Ma mère me garde des trucs, je lui dis d'arrêter et elle le fait au cas où... Ce n'est pas forcément ce dont j'ai besoin et ça continue de m'encombrer. » Vu de l'extérieur, c'est sidérant. Ou rassurant : même chez les gens dont l'activité professionnelle consiste à tout garder, ce qui vient de ses parents crée des tensions.

Les choses qu'on garde parce que « ça peut toujours servir » s'avèrent des mines d'embrouilles familiales. D'un côté, des jeunes laissent chez leurs parents des caisses arrivées à l'occasion d'un déménagement. « Dès qu'on s'installe, je repasse les chercher... » Le temps d'emménager, le jeune locataire découvre qu'il n'y a aucun intérêt à garder chez soi ses anciennes copies du bac et ses vieux cadres de photos. Et quand les parents s'agacent au bout de deux ou trois ans – « tu sais que tu as encore quelques caisses au grenier... » –, leurs rejets s'énervent à leur tour en leur répondant que, au vu de l'ensemble du bric-à-brac de la maison, ce ne sont pas leurs petits cartons qui prennent le plus de place.

Les frictions sont à double sens. Dans la plupart des familles, les parents ont mis de côté des objets pour leurs enfants. Et dans la plupart des familles, le scénario ne se déroule jamais comme prévu. « Mais qu'est-ce que tu veux que je fasse d'un radioréveil ? » s'étonnent les ingrats dont les téléphones servent désormais de réveille-matin. Et les prochaines années nous promettent pire : les 20-50 ans ont bénéficié de la globalisation pour s'équiper à faible coût et n'ont théoriquement besoin de rien. Mais, de leur côté, leurs parents ont des maisons remplies à ras bord de meubles, d'objets et de souvenirs – qu'ils tiennent eux-mêmes de leurs parents ou grands-parents – que la génération suivante pourrait souhaiter garder...

Les drames familiaux autour des objets ont souvent lieu lors des héritages, des déménagements, lorsque des personnes habituellement raisonnables et équilibrées sont capables de s'écharper pour les santons de la crèche. Les objets portent une immense charge affective quand la personne à laquelle ils appartenaient disparaît. Mais nombreux aussi sont les conflits familiaux provoqués par tout ce qu'on s'interdit de jeter... Lorsque la mère de Laurence a vidé sa maison, elle a interrogé ses filles, craignant de provoquer une dispute : « Qui veut la robe de mariage de ma mère ? » À sa grande surprise, aucune de ses deux filles ne voulait l'incalculable trésor. À quoi pourrait bien servir une robe de mariée datant d'une soixantaine d'années ? À rien, si ce n'est à faire plaisir à celle qui la transmet. Mais comment dire à quelqu'un que ce qui représente tout pour lui ne représente rien pour vous ? Quand les enfants devenus jeunes adultes disent à leurs parents qu'ils n'ont besoin de rien, ils leur laissent entendre qu'ils n'ont plus besoin d'eux, et que la transmission familiale s'arrête ici.

Le marché de l'occasion n'en est pas une

C'est dans les vide-greniers sur un morceau de trottoir en bas de chez soi, que nous liquidons collectivement les kits à verrines, les machines à pain, les élastiques à bracelets à la mode il y a deux ans, les toupies qui s'arrachaient il y a six mois et les livres de François de Closets et Laurence Pernoud. Les vide-greniers et foires à tout sont devenus de vastes marchés de l'occasion, et il y a bien longtemps que le plastique a remplacé le métal à la foire à la ferraille de Plouézec.

« Il est à combien, le Rubik's Cube ? » Lors des vide-greniers, l'intéressé ne demande pas les prix parce qu'il a l'intention d'acheter, mais parce qu'il a la nostalgie de son enfance. Le vide-greniers est l'endroit où les enfants s'initient au commerce en se séparant de leurs vieux jouets. C'est là aussi qu'ils découvrent que les adultes n'hésitent pas à profiter de leur faiblesse. « Quatre euros les rollers ? Allez, je te les prends à trois... » Le vide-greniers, c'est aussi là où tout s'achète et se vend avec des « si » : « Si vous êtes

bricoleur... », « Si vous faites un peu de couture... », « Si vous frottez un peu... ».

Dans les vide-greniers, les choses ne se vendent jamais à la valeur prévue. Les vendeurs du dimanche s'indignent. « Je l'ai quand même payé pas loin de 200 euros ! », proteste un homme à propos d'un siège auto avant de s'en séparer pour dix fois moins. Sur un vide-greniers, les choses n'ont de valeur qu'en fonction de la place qu'elles libèrent. Sur un stand, un vendeur tente de tirer 1 euro d'un radioréveil à une époque où McDonald's glisse des montres dans ses Happy Meal à 4 euros.

Dans les vide-greniers, une heure avant de remballer, des vendeurs supplient des piétons de bien vouloir prendre ce qui traîne parce qu'ils ne veulent pas le remettre dans le coffre de leur voiture. Ils sont devenus si nombreux qu'une loi plafonne aujourd'hui à deux par an ceux auxquels nous pouvons en théorie participer. Plus de vingt mille sont organisés chaque année en France, surtout en pleine saison, celle qui court de juin à septembre, des Lions Club aux clubs de foot, de Neuilly et de la place Saint-Sulpice aux foires à tout du Calvados.

Il faut du temps pour comprendre que les seuls qui font des affaires dans ces brocantes d'amateurs sont les vendeurs d'espaces au mètre – les emplacements se vendent de 1 à 2 euros le mètre, jusqu'à 15 à 20 euros dans les beaux quartiers parisiens – et les vendeurs de crêpes, à 4 euros la beurre-sucre. Après tout, pendant la ruée vers l'or dans l'Ouest américain, les vendeurs de pelles gagnaient plus d'argent que les chercheurs d'or. Un dernier tour des stands et, après avoir longuement hésité devant un pantalon d'enfant à 50 centimes, on s'arrête au café et on s'envoie au comptoir l'équivalent de quatre pantalons sans réfléchir.

La valeur de ce « qui peut toujours servir » n'est jamais celle qu'on lui prête

« L'argent n'a de valeur que quand il sort de votre poche », écrivait Sacha Guitry. Dès que nous payons un objet un peu cher, l'idée nous vient que nous n'avons pas consommé mais investi, et que l'argent qui n'est plus sur notre compte en banque existe encore

sous une autre forme dans notre salon (ou parking, ou bureau...). À l'université de San Francisco, le professeur de psychologie Ryan Howell, un spécialiste des études des liens entre consommation et bonheur, observe qu'alors que nous savons que les expériences nous rendent plus heureux que les possessions, nous continuons à prêter plus de valeur aux biens matériels. « Notamment parce que les biens matériels sont des rappels tangibles de leur valeur, tandis qu'on a plus de mal à mettre une étiquette sur un souvenir. » Or, à la différence des expériences, n'importe quel bien, une fois acheté, perd immédiatement de sa valeur : à peine sorti de son emballage (ou de son garage), il n'est plus qu'un objet d'occasion.

Ainsi lorsque nous achetons une chose chère, nous nous abritons derrière l'idée qu'elle va « durer ». Mais la perception de ce qui dure est très subjective, dictée par des normes culturelles autant que par la résistance des objets. Si une voiture est remplacée après sept à dix ans¹, un téléphone portable en moyenne tous les vingt mois², ce n'est pas forcément parce qu'elle ne roule plus ou qu'il ne téléphone plus. Autant que l'obsolescence programmée (la durée de vie des ordinateurs a été divisée par deux en trente ans, le taux des appareils électroménagers remplacés dans les cinq premières années a doublé à 13 %³), l'« obsolescence de la désirabilité⁴ » nous voit prêts à affûter les meilleurs arguments pour remplacer des appareils qui fonctionnent toujours. Et nos vieux trésors, même s'ils marchent encore, n'intéressent plus personne.

Les comptables ont des règles d'amortissement. Ils considèrent qu'un appareil électroménager s'amortit sur cinq ans. Autrement dit, après la première année, il a perdu 20 % de sa valeur, en perd une autre tranche de 20 % l'année suivante et ainsi de suite. Ce sont des amortissements linéaires. Les amortissements régressifs, consistent eux, à amortir beaucoup les premières années. Mais cela reste de la théorie.

Yannick Lemarchand est professeur, ancien chercheur en comptabilité. Il a écrit une thèse de plus de 700 pages sur l'histoire des amortissements comptables. Lui aussi admet que la valeur d'un objet dans une entreprise n'est pas facilement définissable. Qu'est-ce qui fait la valeur des choses ? Celle à laquelle d'autres sont prêts

à les racheter, leur valeur comptable ou le prix à payer pour les remplacer ?

Prenons le vieil ordinateur sur lequel j'écris actuellement. Quelle est sa valeur ? Revendu d'occasion, pas un clou. Mais s'il tombe en panne et que je dois en racheter un, le prix du service qu'il me rend est celui d'un ordinateur neuf. De même, mon téléphone est dans un état lamentable. La vitre est explosée, et il manque un morceau de métal sur la tranche. Il ne vaut plus rien, mais je le garde dans cet état car je me suis déjà fait voler à la sauvette dans le métro deux téléphones d'allure neuve. Celui-ci ne fera envie à personne. Il m'est donc plus précieux abîmé. À l'inverse, si personne ne veut d'une chose « qui peut toujours servir » et que je voudrais offrir, c'est comme si elle n'avait plus de valeur.

Pendant longtemps, la comptabilité des entreprises respectait des règles de prudence, m'explique Yannick Lemarchand. La plus-value sur la revente d'un actif n'était constatée que si elle était réalisée. Autrement dit, on ne prêtait pas une valeur théorique aux choses tant qu'elles n'avaient pas été achetées. Les nouvelles normes comptables ont rompu avec ce principe de prudence pour adopter le principe de la juste valeur. C'est ce qui crée d'énormes mouvements à la baisse – la crise des actifs toxiques – quand on découvre que les biens possédés par une entreprise, une ville, un pays ne valaient pas ce qu'ils croyaient. Le raisonnement s'applique aussi à nous. En croyant à la « juste valeur », des choses, nous prenons souvent conscience, au moment de les revendre, que nous sommes depuis des années assis sur des « actifs pourris ».

Ruminons les argus en tout genre, moulinons des expertises, des règles de dépréciation comptables pour estimer la valeur de nos biens, mais la vérité est sans appel : si personne n'en veut, nos choses « qui peuvent toujours servir » ne valent plus rien.

La valeur des choses varie aussi en fonction des effets de mode

Pour apprécier l'absurdité du principe de la « juste valeur », rien de tel que de faire un tour chez Emmaüs ou chez un brocanteur. Là, il n'y a pas de juste valeur, mais des objets en vogue et d'autres dont pas un quidam ne voudrait chez lui.

Directrice de la communication d'Emmaüs, elle a eu l'occasion de s'en rendre compte. Divorcée d'un mari brocanteur, Anne Dorsemaine a longtemps eu les objets en horreur, n'a jamais compris que l'on puisse aimer chiner. Mais depuis qu'elle travaille pour Emmaüs, elle s'est faite spécialiste des tendances des objets d'occasion. Elle suit les mystérieux mouvements de mode sur Instagram. Un jour, plus personne ne veut des meubles Henri, qu'ils soient II ou III, et on ne jure plus que par les années 1950 ou le rotin. Les commodes Louis-Philippe ont été customisées et repeintes. On préfère le tabouret TamTam rouge acheté sous Giscard à la commode Louis XV. La boule à facette opère un retour fracassant, le toucan remplace le hibou, la pastèque chasse l'ananas. En plein débat sur la laïcité, crucifix et statuettes de la Vierge Marie font un tabac chez les hipsters : leur côté cabinet de curiosités les a remis au goût du jour. Tout comme les papillons et autres insectes, portés par la mode du naturalisme, reviennent dans la décoration depuis que la nature a disparu de nos vies. « Ils aimaient avec force ces objets que le seul goût du jour disait beaux : ces fausses images d'Épinal, ces gravures à l'anglaise, ces agates, ces verres filés, ces pacotilles néobarbares, ces bricoles parascientifiques, écrivait Georges Perec dans *Les Choses*⁵. Ils avaient brûlé ce qu'ils avaient adoré : les miroirs de sorcière, les billots, les stupides petits mobiles, les radiomètres, les cailloutis multicolores... »

Ce brassage permanent n'a rien de nouveau. Au ^{xvi}^e siècle, sous le règne d'Elizabeth d'Angleterre, les objets qui avaient de la valeur étaient neufs. Deux générations plus tard, posséder des objets patinés indiquait un statut élevé. La valeur des choses s'apprécie socialement, comme le note l'anthropologue canadien Grant McCracken.

« *Ça pourra toujours servir aux plus pauvres* »

Dans l'épisode de *Strip-tease* évoqué plus tôt, l'éditeur suggère – pour échapper à l'envie de sa femme d'embarquer les restes de nourriture dans l'avion – de les donner à des « jeunes de 20 ans qui ne font pas les courses et seront contents de récupérer du saumon et du fromage gratuits ». « C'est la charité chrétienne », invoque-t-il.

« Non, lui répond sa femme, comment se débarrasser de trucs qui t'emmerdent sous prétexte de charité, ça ne s'appelle pas de la charité... »

La scène prête à sourire, mais lorsque nous déménageons et que nous ne savons pas comment nous débarrasser de ce qui ne tient pas dans le camion ou le prochain appartement, nous jouons souvent les grands seigneurs en déclarant « tout donner » à « des associations ». Emmaüs ? « Merci de nous envoyer d'abord des photos », demande leur site. Ceux qui se croient le cœur sur la main en se séparant de choses qui les encombrent se sentent vexés. Mais enfin, comment les spécialistes de la misère peuvent-ils faire la fine bouche devant ce qu'on est prêt à leur offrir ? Il faut pourtant nous y faire : ce n'est pas parce que nos affaires ne nous intéressent plus qu'elles feront le bonheur de quelqu'un d'autre.

Chaque lundi matin, les responsables d'Emmaüs ou de la Croix-Rouge trouvent toutes sortes de bric-à-brac devant leurs locaux. Les gens savent que ce ne sont pas des lieux de dépôt, c'est marqué sur la porte. Emmaüs dispose même d'un site en ligne pour déclarer ce qu'on a à donner. Pourtant, le lundi, « on y trouve un vieux pot de moutarde, un objet cassé dont les gens se disent : “Je ne sais pas quoi faire mais ça servira toujours à Emmaüs”... » raconte Bruno Morel en charge de la branche hébergement d'Emmaüs. Il gère notamment le site de La Chapelle à Paris qui doit faire face à la crise des migrants. Il a besoin de lits pour bébés, de sièges enfants, d'articles scolaires, de vêtements (chauds), de meubles pour équiper les centres d'hébergement... Pas de pots de moutarde ni de vaisselle cassée.

Il est évidemment impossible à l'association de réprimander les usagers qui prennent les abords de leurs locaux pour une déchetterie. Parce que si Emmaüs jouit d'une excellente image auprès du public, les seules critiques dont l'association est la cible émanent de ceux froissés que leurs dons aient été snobés.

« Les gens pensent qu'ils ont des trésors, mais ce sont des trésors dont on ne peut rien faire... » C'est d'autant plus compliqué pour Emmaüs d'expliquer que tout n'a pas de valeur, que dans son salon annuel au Parc des Expositions, l'association met en avant la

deuxième vie trouvée des objets cassés et recyclés. « Les gens se disent qu'on pourra toujours en faire quelque chose... Mais il y a une différence entre un tabouret à pied cassé et les quantités de vaisselle ébréchée qu'on récupère ! », insiste un membre d'Emmaüs à propos de ces cadeaux empoisonnés.

Qu'Emmaüs puisse être sélectif suscite du mécontentement, confirme Anne Dorsemayne, qui en gère la communication. « C'est toujours délicat de refuser des dons. Dans la tête des gens, un don ne se refuse pas. Pourtant, cela tombe sous le sens de ne se déplacer que pour de la marchandise qui puisse se retrouver dans un circuit d'une manière ou d'une autre, les compagnons ne peuvent pas prendre n'importe quoi. » Face à ce problème, les communautés ont voulu être pragmatiques, elles demandent des photos pour savoir si elles vont envoyer un camion. Sur le web, Anne Dorsemayne lit les commentaires agacés de ceux qui se demandent pour qui se prennent les compagnons d'Emmaüs. À cheval offert, on ne regarde pas les dents. Même à mini-poney en plastique à crinière rose.

Donner aux gens des choses que l'on croit utiles et dont ils n'ont pas l'usage peut même enfreindre leurs chances de s'en sortir. Aux États-Unis, une mère de famille l'a courageusement exprimé⁶ après le passage de l'ouragan Harvey rappelant aux donateurs que des dons mal choisis non seulement n'allaient à personne mais ralentissaient les secours : « Nous n'avons pas besoin de manteaux et de pulls à Houston. Croyez-moi. Il fait 30 degrés avec 99 % d'humidité. Envoyez-nous des ventilateurs et de l'antimoustique, mais pas des pulls. On n'en aura pas besoin plus tard puisque ce temps est celui que l'on a ici toute l'année. Beaucoup d'entre nous n'ont jamais eu de manteau de leur vie. Véridique. [...] Le plus gros problème lié à ces dons inappropriés, c'est qu'ils ralentissent les efforts de reconstruction. Des hommes et des femmes consacrent des centaines d'heures à réceptionner, trier, mettre en sacs, ranger toutes ces choses... Alors qu'ils pourraient reconstruire des maisons et nourrir des enfants. On a besoin d'employer ces bras de la façon la plus utile possible. Par ailleurs, ces trucs inutilisables remplissent nos centres de secours, et laissent peu de place disponible pour ce dont nous avons vraiment besoin. Et, malheureusement, beaucoup

d'entre eux finiront dans des décharges qui débordent déjà des restes de vies brisées. Honnêtement, on n'a pas besoin de tout cela. »

Si nous étions réellement mus par la générosité, nous devrions savoir que la seule façon efficace d'aider est de donner de l'argent. Mais nous nous sentons plus utiles en donnant des choses ; peut-être parce que nous avons payé de notre personne en les rassemblant, les expédiant, ou que nous avons tout simplement besoin de donner. Toutes les boutiques de téléphonie mobile le savent, qui reprennent nos anciens téléphones et soulagent notre culpabilité en nous laissant entendre que nous ne gaspillons pas.

Les choses « qui peuvent toujours servir » à d'autres... très loin de moi

« Ça peut toujours servir »... Pas à moi, ni à mes proches, mais peut-être à des gens que je ne connais pas, des gens qui vivent loin, très loin.

Le livre est dans l'imaginaire collectif, l'objet que nous sommes supposés faire circuler. On prête aux boîtes à livres les mêmes vertus qu'aux pianos en libre-service dans les gares et les hôpitaux. « Beaucoup de gens ne doutent pas que leurs livres soient adaptés à des petits d'Afrique, raconte Amandine Fourleignie de Bibliothèques sans frontières. Ils pensent que ce qu'ils donnent, c'est ce que le monde entier aime. C'est généreux, mais irréaliste ; leur culture n'est pas la culture universelle. D'autres se disent que même si ce n'est pas en bon état, ça fera plaisir quand même. Mais les gens qui n'ont pas beaucoup d'argent ne sont pas des poubelles... » Ce n'est pas parce que c'est imprimé que c'est forcément intéressant. Les secrets de campagne du PS ou les mémoires de Julien Lepers n'intéresseront pas les Haïtiens. Bibliothèques sans frontières les revend pour financer sa gestion.

Chaque année, à l'occasion de la finale de ses championnats, la NFL, la ligue de football américain, produit des tee-shirts au nom des équipes finalistes en prévision de leur victoire⁷. Faute de pouvoir

connaître le gagnant, elle fait imprimer des tee-shirts aux noms des deux équipes. Que faire de ceux qui célèbrent la victoire du perdant ? Les quelque 100 000 tee-shirts, casquettes et autres goodies indiquant le triomphe de l'équipe finalement défaite sont donnés à des associations caritatives. Les pauvres n'ont pas besoin de porter des tee-shirts avec le vrai nom du gagnant. Ils sont supposés être déjà contents d'avoir un tee-shirt sur le dos. C'est un des cas les plus flagrants de SWEDOW, acronyme de « *stuff we don't want* », « les trucs dont on ne veut pas⁸ ».

Plusieurs pays d'Afrique menés par le Rwanda s'organisent pour réglementer l'importation de vêtements de seconde main car ils considèrent que ça a laminé le secteur textile local.

Le chercheur Garth Frazer, de l'université de Toronto, estime qu'il est dans l'intérêt de ces pays de refuser ces dons puisqu'ils empêchent l'industrie textile locale de se développer. « Donner de l'argent est quasiment toujours plus efficace », conclut Charles Kenny du Centre for Global Development⁹. Mais, l'argent, on n'a pas secrètement envie de s'en débarrasser.

Dans le même esprit, les collectes de conserves et paquets de pâtes pour les plus démunis sont particulièrement lourdes logistiquement et absurdes financièrement, puisqu'il serait plus économique de centraliser les achats et leur transport. Mais on continue de se sentir plus efficace et plus généreux en remplissant des chariots à la sortie des supermarchés qu'en donnant notre carte de crédit.

Les sites de dons ouverts à tout le monde rassemblent aussi tout ce qui n'intéresse personne

Je ne pouvais emporter que deux malles et deux valises en quittant New York après douze ans. J'ai posté une annonce sur Freecycle invitant tous ceux qui voulaient à venir se servir parmi les choses que je laissais derrière moi. Freecycle a été créé en 2003 par Deron Beal, un habitant d'Arizona, frustré de ne pas savoir où donner un matelas que les associations caritatives locales ne voulaient pas prendre. Le site compte aujourd'hui neuf millions de membres.

J'ai indiqué sur Freecycle que mon appartement était en portes ouvertes pendant une semaine. Sept jours et une quarantaine de personnes dans mon salon plus tard, il me semblait qu'il me restait autant d'affaires que le premier jour. Pourquoi ? Parce que, dans nos métropoles, ceux qui n'ont pas d'argent n'ont de toute façon pas de place. Quant à ceux qui en auraient assez, s'ils ont de l'espace, c'est qu'ils ont de l'argent et ne voient donc pas l'intérêt d'aller récupérer des meubles gratuits. Je me suis surprise à grogner face à ceux qui passaient et n'en prenaient pas assez. Je les trouvais bien difficiles, j'en voulais à la Japonaise qui voulait connaître la définition d'un moniteur d'ordinateur avant de venir le chercher... J'aurais voulu tout leur donner de force !

Mes visiteurs avaient toutes les raisons d'être sélectifs (les mêmes que moi). Les offres de gratuit se sont multipliées. Le site Craigslist a un rayon gratuit. La ressourcerie des Grands Voisins aussi. Des magasins sans prix se multiplient. Est-ce parce que nous sommes plus généreux, plus rebelles, que cette offre de gratuit s'élargit ? Ou parce que les choses n'ont plus de valeur et nous encombrent ? Après avoir vu que les lits Kritter pour enfants d'Ikea se vendaient à 10 euros sur Le Bon Coin, j'ai déposé celui de ma fille sur Nousdonnons.org.

Pour l'Américaine Liesl Clark, ces plateformes ne font que maquiller en dons généreux ce que nous souhaiterions jeter¹⁰. À l'occasion d'un documentaire archéologique tourné pour *National Geographic* en Himalaya, elle s'est rendue dans la région du Nord-Mustang, où elle a découvert des communautés qui fonctionnaient sans argent. Ainsi, dans le village de Samdzong, qui tourne sur une économie du don, quand un habitant a besoin de quelque chose, il demande. Une vieille dame lui a pris des chaussures pour bébé. Quel usage pourrait-elle en faire ? Les autres habitants du village lui ont expliqué que l'ancêtre cherchait à avoir des choses qu'elle pourrait à son tour donner à des voisins pour créer de nouveaux liens. Revenue aux États-Unis, Liesl a lancé le Buy Nothing Group avec Rebecca Rockefeller, qu'elle avait connue sur Freecycle. Rebecca et elle ne voulaient pas se débarrasser de leur trop-plein. Au contraire, le projet était de limiter la surproduction de biens inutiles, en mettant les gens en contact pour construire une

communauté « hyperlocale ». Liesl ne veut pas que sa plateforme soit prise pour une entreprise caritative. Si on est là pour donner et recevoir, c'est l'assurance de ne pas traiter le don en débarras.

Le service des encombrants débordé par nos débords

Le service des encombrants de la ville de Paris est d'une efficacité redoutable. Si la vie était gérée comme le service des encombrants de la ville de Paris, nous déposerions nos soucis sur le trottoir et ils disparaîtraient miraculeusement. Dans aucune autre métropole au monde, les habitants ne peuvent demander 364 jours sur 365 que l'on passe ramasser leur trop-plein (dans la limite théorique de 3 mètres cubes par personne et par enlèvement...). Ceux qui ne prennent pas rendez-vous (30 % des ramassages) peuvent compter sur l'appli MaRue, qui permet aux riverains de signaler les dépôts sauvages – palettes, four à micro-ondes d'avant-dernière génération – et le degré d'urgence à les ramasser.

Les fées du désencombrement passent derrière vous sous la forme de camionnettes vertes. Pour me faire une idée de leur fonctionnement, j'ai accompagné une équipe dans le 13^e arrondissement. Elle a, en moyenne, une centaine de rendez-vous le matin et une soixantaine l'après-midi.

Les suivre est une mine d'informations sur notre société. Premier arrêt : un matelas. Les deux hommes descendent de la camionnette pour l'embarquer. Premier constat : alors que nous sommes capables d'envoyer Thomas Pesquet deux cents jours dans une station spatiale, personne n'a encore inventé des poignées dignes de ce nom sur les matelas. Deuxième arrêt : une ossature d'étagère sans planches. Troisième arrêt : des planches sans structure d'étagère. « Les armoires normandes suivaient les familles sur trois générations. On se débarrasse de ses étagères Ikea en déménageant pour en racheter d'autres », m'a résumé Mao Peninou à la mairie de Paris. Arrêt suivant : un nouveau matelas. Depuis la recrudescence des punaises de lit à Paris et la peur de la contamination, les gens n'osent plus donner leur literie, et les matelas fleurissent sur les trottoirs.

Les services de propreté apprécient Paris sous toutes les coutures. « Vous avez des cafards, ici, je ne sais pas ce qu'ils mangent... » dit un homme. Nouveaux arrêts : de petits meubles, des matelas, des petits meubles, des matelas. Ce qu'ils ramassent le moins souvent ? L'électroménager – les ferrailleurs sont passés avant –, les grosses télévisions devenues rares depuis sept ou huit ans, signe que chacun s'est équipé en écrans plats, les gros ordinateurs depuis l'avènement des tablettes et des ordinateurs portables.

La récolte est aussi saisonnière : les matelas sont plus nombreux en période de soldes sur la literie. Les gens jettent en fin de week-end, pendant les vacances et surtout lors des pics de déménagement de début et fin d'été. Un employé chargé des données de la Ville m'a dit avoir cru à un bug de son logiciel quand il a comptabilisé 20 000 demandes d'enlèvement d'encombrants pour le seul mois de juillet.

Ces pics saisonniers sont tels qu'il a fallu plafonner le nombre d'enlèvements possibles par jour. « On est victime de notre succès » m'ont répété plusieurs fois des agents des 13^e et 18^e arrondissements. Grâce aux encombrants, se débarrasser de notre trop-plein est devenu imperceptible et indolore à Paris, et les étagères Billy s'envolent comme par magie vers un paradis des meubles bon marché.

Continuer de s'équiper, continuer de balancer. 92 835 tonnes d'encombrants ont été ramassées en 2016, 10 % de plus que l'année précédente, et 10 % de moins que l'année suivante. « Il faudrait quand même que ça se stabilise », s'alarme Mao Peninou. Les chiffres d'Ecomobilier, chargés de la collecte des déchets d'ameublement des ménages, en déchetterie ou via l'économie solidaire, sont eux aussi effarants : 365 000 tonnes en 2016 (déjà + 46 % par rapport à l'année précédente !), 540 000 tonnes en 2017 et une estimation de 740 000 l'année suivante¹¹.

Je demande à l'équipe s'ils arrivent à résister à la tentation d'en rapporter chez eux. Difficile en effet, en passant à côté d'un meuble à tiroirs ou d'une table basse en bon état, de ne pas l'imaginer dans son salon. La pratique était courante autrefois, me répond l'un d'eux. On appelle ça « la biffe ». Théoriquement, elle est interdite, même

s'il y a une tolérance pour les petits objets. Mais, si elle a disparu, c'est surtout que la tentation est moins forte : la valeur de revente de ce qui est récupéré ne fait que chuter.

À la déchetterie, les contenus des camionnettes sont déversés dans des bennes « Meubles » ou « Ferrailles », dans des casiers « Électronique », « Électroménager ». Il n'y a pas de sous compartiments « Fonctionne à 95 % » ou « Il suffirait de reclouer la planche du dessus ». Dans une petite cabane s'entassent tous les produits liquides amassés : peintures, détergents et produits non identifiés. Comme ce bocal étiqueté à la main « confiture de prunes », mais qui contient une poudre grise à l'aspect plâtreux et qu'un chimiste devra examiner.

Lorsque nous confions nos affaires « qui peuvent toujours servir » au tri sélectif ou aux encombrants, nous nous persuadons que les collecteurs sauront quoi en faire et que nos vieilles affaires retrouveront miraculeusement une deuxième jeunesse en pièces détachées. Ce n'est évidemment pas toujours le cas.

Règle 7

En cas de catastrophe,
ce dont on a besoin ne sera
pas dans nos placards

Florence m'avait été présentée par sa mère le jour de la rentrée de sixième. « Tu as l'air à l'aise, elle ne connaît personne, tu peux t'en occuper ? » Colette n'avait pas le temps de s'éterniser. Mère de six enfants, elle s'occupait avec son mari d'un élevage de poules à une quarantaine de kilomètres de Chartres.

La chambre de ma copine de classe était d'une autre époque – c'est le dernier endroit où j'ai vu des pots de chambre en fonction. On y trouvait, comme dans chaque pièce de la maison, des guéridons couverts d'un tissu bleu canard qui tombait jusqu'au sol. « Sous la nappe, m'a dit un soir Florence, c'est du sucre... – Du sucre ?.... » Je n'arrivais pas à comprendre : la cuisine de la maison où mangeaient la famille, les amis de passage, les cousins en étape, tous ceux qui donnaient un coup de main, était gigantesque. Elle comptait deux congélateurs, une réserve, un garde-manger grand comme une pièce. Alors pourquoi ranger du sucre dans chaque chambre ? « En cas de pénurie. »

Je me souviens très bien avoir regardé cette bizarrerie d'un œil amusé. Aujourd'hui, je m'interroge : faut-il que la société aille bien, que nous ayons confiance dans l'avenir pour ne garder chez soi que deux paquets de pâtes, un pot de moutarde, et un billet de 20 euros ? Lorsque, adolescente, j'ai appris l'existence de Mai 1968, j'ai pressé mes parents de questions. J'attendais qu'ils me racontent Cohn-Bendit, les barricades, les dortoirs de Nanterre... En fait, ils vivaient en banlieue parisienne. Et ma mère se souvenait surtout d'un coup de téléphone de sa belle-mère. « Claude, allez chercher du lait pour les enfants, les magasins sont vides... » Ma mère n'a plus de souvenirs précis de la pénurie, mais elle se rappelle que c'était alors ce que l'on craignait. Aujourd'hui, malgré le climat de défiance, quelle que soit l'actualité, personne ne doute que nous pourrions manquer. Que le beurre vienne à se faire plus rare comme à l'automne 2017 nous semble le comble de l'anomalie. Même quand le monde va mal, rares sont ceux qui mettent du lait, du sucre ou des litres d'essence de côté.

Ce qu'il faudrait avoir et qui servirait vraiment

Nous avons tous un jour ou l'autre assisté aux dysfonctionnements de notre société si bien huilée. Le 14 août 2003 à 16 h 10, l'électricité a été coupée à New York (l'heure est restée affichée deux jours à la grande horloge du bout de ma rue). Après avoir vidé la batterie de mon téléphone à appeler mes amis pour vérifier qu'eux non plus n'avaient plus d'électricité, j'ai pensé à terminer mon travail sur le peu de batterie qui restait sur mon ordinateur. Puis à mon congélateur. J'avais là une tarte aux framboises et aux pistaches que j'avais faite en plus parce qu'une tarte, « ça peut toujours servir ». Je suis descendue sur le perron de mon immeuble, ma tarte décongelée sur les genoux, me demandant combien de parts il me fallait encore manger avant de la jeter sans gâcher. Une odeur de poisson a alors remonté la rue : les restaurants de sushis du quartier distribuaient gratuitement leurs stocks. Les glaciers aussi. Impossible en revanche d'acheter des bougies au supermarché d'en bas de chez moi : les portes électriques bloquées en interdisaient l'accès.

Cette panne affecta 55 millions d'Américains, de Toronto à New York. Une panne d'électricité n'est pas une énorme catastrophe. Pourtant, elle est venue nous rappeler à quel point nous sommes mal équipés en cas de dérèglement de notre quotidien.

Aux États-Unis, un pays plus exposé aux catastrophes naturelles que la France, les Colette de tous âges courent les rues. À en croire une étude américaine de 2015, 22 % des Américains ont un « plan » en cas d'urgence. Ils possèdent plus souvent que nous des « *emergency packs* », des kits d'urgence. Après les attentats du 11 Septembre, les talk-shows brodaient sur le « *family plan* » qu'il fallait avoir élaboré pour se retrouver « en cas de » et le matériel à garder « au cas où ». À San Francisco, au fond du jardin de Lin et Michael par exemple, un gros sac, qu'elle a acheté déjà complet pour 200 dollars sur Amazon, contient le nécessaire en cas d'urgence. Voilà quatre ou cinq ans qu'il attend son heure. Lin et Michael ne savent d'ailleurs plus précisément ce qu'il y a à l'intérieur... Pour 1 000 dollars (999,99 pour être précise), la chaîne de magasin Costco vend un lot de nourriture pour « tenir un an en cas d'urgence ». Et depuis que la Corée du Nord a repris ses tirs de missiles, les *preppers*, de plus en plus nombreux sur la côte Ouest, équipent leurs abris antiatomiques. En cas d'urgence.

Les *survivalists* ne sont plus seulement des marginaux perdus dans le Grand Ouest. Le journaliste Evan Esnos a révélé dans le *New Yorker* que beaucoup des patrons influents de la Silicon Valley avaient tous leurs « plans anti-apocalypse » : des réserves d'eau, du carburant, une moto parce que, si la ville était embouteillée, il faudra pouvoir fuir le premier. Et puis des armes, bien sûr, car si vous remplissez votre maison de produits que vous serez le seul à avoir en cas de catastrophe, vous serez pris d'assaut par vos voisins et il faudra défendre votre butin... Savoir que ceux qui construisent le monde de demain bricolent des plans B en douce pour s'en sortir seuls fait froid dans le dos.

Les *survivalists* ont fait sourire ; maintenant, leur paranoïa inquiète. Et s'ils savaient quelque chose que nous ignorons ? Sans aller jusqu'à se préparer à d'éventuelles frappes nord-coréennes ou

à l'effondrement de la société moderne, il est peut-être temps de pallier l'absence totale d'équipements pour faire face à une désorganisation, même ponctuelle, de notre société. Le dernier plan allemand de défense recommande à la population de faire des réserves d'eau, à raison de « deux litres par personne et par jour sur une période de cinq jours », et de stocker suffisamment de nourriture pour s'alimenter pendant dix jours. L'actualité nous présente tous les jours des tremblements de terre, des tornades ou des inondations qui réclameraient des stocks de « ça peut toujours servir ». Alors, sans tomber dans l'obsession, et quitte à encombrer son intérieur, avoir chez soi de quoi tenir trois jours, avec quatre litres d'eau par personne et par jour, des conserves qui n'ont pas besoin de cuisson, une radio et une lampe de poche, des réserves de piles, des boîtes d'allumettes, devrait nous sembler moins grotesque que de collectionner les échantillons de shampoing et de sauce soja.

Nos anciens l'avaient compris. Dans le Pas-de-Calais, le jardin de ma grand-mère maternelle comportait un formidable potager. Si les jardins comportaient à l'époque des fruits et légumes plus que des fleurs, ce n'était pas pour se reconnecter avec la terre comme aujourd'hui. Mais parce que c'était utile. C'était une assurance anti-apocalypse avant l'heure.

La question n'est bien sûr d'entreposer chez nous les mêmes stocks que les *survivalistes*, ni de stocker des jerrycans d'essence et des armes comme dans la Silicon Valley. Mais un rééquilibrage entre les savonnettes d'hôtel et les produits de première utilité s'impose.

Règle 8

Les pros du rangement s'y prennent autrement

Quand j'étais petite, j'avais peur que la Sainte Vierge ou un archange vienne me parler en rêve et me conseille, comme à saint François d'Assise, de tout quitter. Partir sur les routes, passe encore, mais sans rien ?

Les religions prêchent depuis longtemps le minimalisme. Jésus n'a pas dit : « Bienheureux les riches. » Aucune n'incite ses paroissiens à accumuler, à se goinfrer, à remplir sa maison du sol au plafond.

Je l'ai fait remarquer à Joshua Becker, lors d'un rendez-vous autour d'un café. Parce qu'il habite au nord-ouest de Phoenix, en Arizona, et que mon hôtel se trouvait en banlieue Est de la même ville, j'ai parcouru 60 kilomètres pour le retrouver. Et j'ai traversé des paysages qui ont justifié notre soif de minimalisme : d'immenses parkings qui grignotent nos villes parce que les construire en hauteur coûterait plus cher ; des garde-meubles gigantesques sans ouvertures vers l'extérieur ; des chapelets de restaurants et de commerces en tous genres à l'allure de boîtes à chaussures...

C'est le septième été que Joshua Becker passe à Phoenix. Il a *downsized* sa vie, en passant d'une maison de 200 mètres carrés à

une de 150. Il a franchi le pas parce qu'il trouve que c'est un bon exemple à donner à ses enfants. Et surtout parce qu'il est croyant : c'est pour soutenir une église qu'il est venu s'installer en Arizona. Comment explique-t-il qu'il ait fallu un courant minimaliste au discours quasi spirituel pour que les gens commencent à vider leur maison, alors que leurs religions exhortent à le faire depuis des siècles ?

La religion, m'explique Joshua, n'évoque que le caractère négatif de la propriété et de l'accumulation, au lieu de parler des bienfaits du minimalisme, de ses bénéfices. C'est par là qu'il faut commencer, d'après lui, plutôt que de diaboliser la société de consommation.

Les spécialistes de Diogène l'ont remarqué : les patients sont peu bavards sur le mal dont ils souffrent. « Les plus malades ne le reconnaissent pas et ceux qui vont bien hésitent même à ouvrir leur porte. Ils ne peuvent supporter la honte de nous exposer leur logement », me dit une psychiatre. Il leur arrive de refuser les visites – celle de l'électricien ou d'un entretien du logement –, au risque même de menacer la sécurité de leur appartement, voire celle de leurs voisins. Quand le sujet avait été abordé lors d'une réunion organisée dans une annexe de la mairie de Paris, s'était posée la question de ce qu'il fallait faire des accumulateurs compulsifs. Les interventions sont compliquées, voire impossibles. Ils peuvent menacer de violence, y compris contre eux-mêmes. Une psychiatre me raconte le cas de patients que leurs voisins, inquiétés par l'insalubrité des lieux, avaient signalés. Des équipes étaient intervenues, ils avaient ensuite reçu la facture. « On leur prenait tout et ils se retrouvaient à devoir payer... C'était terrible et incompréhensible pour eux. »

Les spécialistes du nettoyage extrême

Il arrive que des bailleurs sociaux fassent intervenir des professionnels du nettoyage du syndrome de Diogène. Ils insistent sur le fait que leur forfait inclut un travail de tri (pour bien signifier aux utilisateurs que tout ne partira pas à la benne, avalé par un aspirateur géant) et la désinfection par aspersion, fumigation ou

brumisation. « Des photos sont prises avant chaque intervention de manière à remettre à leur place chaque objet pour que le résident retrouve son environnement initial », explique l'une de ces entreprises pour rassurer les clients potentiels.

Des gens comme vous et moi

Ces nettoyeurs interviennent dans des cas extrêmes. Mais nos accumulations de choses « qui peuvent toujours servir » font désormais vivre des armées de spécialistes payés pour nous aider à nous en débarrasser. Aux États-Unis, la National Association of Professional Organizers compte déjà plus de 4 000 membres¹. À ses côtés, s'est aussi développé un secteur de professionnels du déménagement des seniors, qui non seulement les aident à déplacer les affaires mais aussi à les trier.

On paie ces spécialistes pour nous aider à gagner notre bataille contre les choses, pour regagner le terrain qu'on leur a cédé. Dans les grandes métropoles, parvenir à contenir le flot d'affaires, c'est un peu de loyer de gagné. À New York, Emmanuelle et Matt ont fait appel à un « *small space consultant* », consultant en espace réduit, pour éviter d'avoir à déménager.

J'ai croisé Kyle Quilici à San Francisco, La Mecque du mouvement minimaliste. Kyle s'est spécialisée en « *uncluttering* », les conseils pour vider sa maison. Nous nous sommes donné rendez-vous dans un café-magasin de vélos après son cours de yoga. Elle me raconte sa journée chez une cliente : « Aujourd'hui, on s'est occupé des vêtements... » Les clients affluent. En général, ils la trouvent sur le site Yelp. « Évidemment, c'était bizarre, au début. Mon métier n'existait pas. Je suis référencée dans la catégorie "Conseil en organisation domestique", un secteur professionnel en plein boom. »

Kyle vit dans un studio quasi vide. Dans sa kitchenette, quatre assiettes, pas cinq. On ne la prendra pas en flagrant délit d'accumulation : la pièce lui sert de carte de visite. C'est là que ses clients potentiels viennent lui rendre visite avant de prévoir avec elle des « interventions », qui peuvent s'étaler sur trois à cinq jours. « Un peu comme des thérapies... », précise-t-elle.

La plupart des gens qui décident de vider leur maison le font après un choc ou un accident de la vie, comme une maladie, un divorce, parfois les deux à la fois. « C'est facile, ils sont déjà dans des dispositions de changement de vie... »

En discutant avec Kyle Quilici, avec les professionnels du désencombrement, quelques principes de base émergent, facilement applicables à soi-même.

COMMENT TRIER

• Trier seul ou en compagnie d'amis minimalistes

Marie Kondo conseille de ne jamais vider sa maison en présence d'autres personnes. « Fais voir... c'est vachement joli, tu devrais la porter... » Non, puisqu'on ne l'a pas mise depuis cinq ans. Non, je ne garderai pas ces moules pour mini-quiches, je n'en ai pas cuisiné depuis dix ans. Seul, la décision est plus facile à prendre. À plusieurs, on réexamine. On peut en revanche se faire épauler par un ami minimaliste. C'est le rôle qu'endossent les nouveaux professionnels comme Kyle Quilici, à l'opposé de la bonne copine qui vous interpelle au sujet d'un saladier dont vous alliez vous débarrasser : « Mais pourquoi tu ne t'en sers jamais ? » (La même qui vous assène des « ça te va super bien » quand elle veut dépenser par procuration.)

Y compris au sein des communautés d'entraide, les intoxiqués du gourbi ne peuvent pas s'empêcher de retomber dans leurs travers. Sur la page Facebook du groupe « *40 bags in 40 days* », une femme poste une photo d'une assiette peinte à l'école en 1986, avec le commentaire suivant : « J'en fais quoi ? » « Garde ! » répondent les fausses bonnes copines.

• Montrer que l'essentiel est préservé

Quand Kyle Quilici attaque une pièce (les vêtements et la cuisine en premier, on y reviendra), elle demande à ses clients de tout sortir

des placards. Puis, face à une pile de robes, elle prie leur propriétaire d'extraire les trois qu'elle préfère. « Si les gens ne jettent pas, explique-t-elle, c'est parce qu'ils sont tétanisés à l'idée de perdre quelque chose qu'ils aiment... Avec cet exercice, je commence par les rassurer. » Au moins, les objets chéris sont saufs. Dans le même esprit, Jesse Edsell-Vetter, qui intervient chez les *hoarders* à Boston, leur demande systématiquement de garder une chose sur cinq, pour ne pas les affoler.

• Laisser les gens jeter eux-mêmes

Un jour, Patricia a entrepris d'aider sa mère à faire un grand ménage dans sa cuisine. Croyant bien faire, elle a jeté bon nombre d'appareils superflus. Un an plus tard, sa mère lui parle encore de son grill à sandwiches. « Tu ne peux pas savoir ce qu'il me manque, chaque fois que je fais des hamburgers, j'y pense... » La leçon à tirer n'est pas qu'il ne fallait pas jeter le grill mais que Patricia aurait dû laisser sa mère le faire pour qu'elle s'en approprie la décision. Les professionnels qui travaillent avec des *hoarders* les laissent aux commandes. Pour une raison simple : si on vide leur maison pour eux, ils la remplissent de nouveau. « On ne travaille pas pour eux, mais avec eux », résume Kyle Quilici.

Quand Kyle leur demande : « Ça, on garde, on donne, on jette ? », jamais elle ne tient les objets dans sa main. « Les gens ont besoin de toucher. » J'ai depuis observé ce phénomène sur les gens autour de moi. Quand mon amie Virginie distribue ses sacs de vêtements qu'elle ne met plus à ses copines, il n'est pas question qu'elles embarquent les cabas et lui rapportent ce qui ne va pas. Virginie sort chaque pièce des sacs et insiste pour que ses amies essaient devant elle. Parfois, elle reprend des affaires qu'elle s'apprêtait à donner. Elle a besoin de ce rituel de séparation, dont il serait contre-productif d'essayer d'accélérer le processus.

• Rassurer sur la seconde vie des choses

« On garde, on jette, on donne ? » La troisième option – « on donne ? » –, Kyle la propose depuis qu'elle a compris que certains gardaient ce qu'ils avaient accumulé parce qu'ils détestaient l'idée de jeter quelque chose d'encore utile. Ils ne supportent pas le gaspillage (même si les objets inutiles se gâchent autant en étant stockés).

« Il y a des gens qui détestent jeter un ordinateur même dans une déchetterie parce que ça les énerve que ce ne soit pas valorisé », raconte aussi Dominique Roux. Avec la chercheuse Valérie Guillard, elles ont travaillé sur le glanage dans les rues. En observant, en interrogeant, elles se sont aperçues que des gens déposaient des objets aux encombrants, persuadés que ceux-ci circuleraient mieux. « Ils disent : "Je donne" lorsqu'ils laissent des objets sur le trottoir, certains que quelqu'un les récupérera avant le passage des encombrants. » D'où l'implantation de *gift boxes*, boîtes à dons, institutionnalisées, comme à Lyon, ou installées spontanément, des halls d'immeuble aux coins de rues de villes ou villages.

Si on leur explique la façon dont l'objet sera réutilisé, les accumulateurs s'en débarrassent d'autant plus facilement. Pour les mêmes raisons, les thérapeutes évitent d'utiliser les mots « jeter » ou « se débarrasser » ; ils préfèrent parler de « s'alléger » ou de « gestion des priorités ».

• Chasser les doublons

Kyle Quilici veille à ce que ses clients n'évaluent pas l'objet en lui-même, puisqu'ils lui trouveront toujours une utilité. Elle essaie de les amener à réfléchir aux doublons – pas les objets qui se ressemblent mais ceux qui ont le même usage. Nous devrions prendre en compte ce que nous avons mais aussi tout ce qui est facilement accessible. Oui, une perceuse est utile. Mais à raison de 12 minutes d'utilisation par an, si un copain du quartier peut nous prêter la sienne, avons-nous vraiment besoin d'en acheter une ?

Les moules à gâteaux en silicone me séduisent toujours énormément. Qui n'a pas envie de servir un jour des cannelés, le lendemain des financiers ? Mais la fantaisie s'émousse rapidement.

Le moule en forme de train ou d'ourson fait un carton auprès des enfants la première fois, une deuxième fois peut-être avec des invités, puis il devient un objet comme les autres. Pour préserver l'effet surprise, nous avons, avec des amis, décidé de faire tourner nos moules sur le modèle des bibliothèques. De la même façon, pendant cinq ans, Michèle et Damien ont acheté collectivement des œuvres d'art avec des amis, qu'ils s'échangeaient tous les mois.

- **Envisager le pire**

Lorsqu'un client hésite à garder au nom du « ça peut toujours servir », Kyle Quilici le pousse à envisager le pire. « Et après ? Si vous vous en étiez débarrassé et que vous étiez amené à en avoir besoin ? » Parmi les solutions alternatives : faire sans, emprunter à un voisin, ou même racheter. « Je veux les débarrasser de cette peur... C'est ce que les services sociaux qui vident les appartements ne savent pas faire et la raison pour laquelle les gens n'y parviennent pas... Il faut leur dire : "Si vous avez besoin de cet objet et qu'il n'est pas là, il y a toujours une solution." »

La règle des 20-20 a été élaborée par le site [Natural Living Ideas](#)² pour les vis ou les boutons dépareillés : si quelque chose que l'on garde « pour le cas où » peut être remplacé à moins de 20 dollars ou à moins de 20 minutes de chez soi, alors on peut s'en séparer sans état d'âme.

- **L'utilité et la joie ne sont pas les seuls critères d'appréciation d'un objet**

Kyle Quilici n'impose pas à ses clients de juger de ce qu'ils veulent garder en fonction du seul critère d'utilité. Dans ce cas, toutes les cartes d'anniversaires passeraient à la poubelle. Marie Kondo, elle, s'est fait connaître en recommandant de se demander « ce qui crée de la joie ». Mais nos maisons sont remplies d'objets achetés en pensant qu'ils nous rendraient heureux. Je ne vais quand même pas étaler tous mes Tupperwares et tous mes chargeurs pour me demander lesquels me procurent le plus de joie...

La question qu'il faut se poser, selon les minimalistes, est : « Est-ce que cet objet m'aide à atteindre mon but ? » Évidemment, pour répondre, reste à connaître quel but nous cherchons à atteindre ; mais garder un sac de courses réutilisable rempli d'autres sacs de courses réutilisables ne nous aidera probablement pas à avoir la vie dont nous avons envie.

• Procéder dans l'ordre

40 bags in 40 days est un programme calé, tel le carême, sur quarante jours durant lesquels des Américaines vident leur maison au rythme d'un sac par jour. En suivant les discussions du groupe sur Facebook, les fondatrices ont remarqué que les personnes qui abandonnent en cours de route lâchent souvent au seuil de la chambre des enfants. Dans ses « interventions », c'est aussi l'espace des enfants que Kyle Quilici attaque en dernier. Par culpabilité, les parents débordés n'osent pas toucher à ce qu'ils ont souvent eux-mêmes acheté. Et Joshua Becker m'a soufflé un autre argument de poids : difficile de demander à ses enfants de se séparer de certaines de leurs affaires sans commencer par le faire soi-même.

En revanche, les professionnels du désencombrement démarrent souvent par le placard à vêtements, parce que c'est ce qu'il y a de moins engageant.

• Aux ordures, les papiers et les emballages !

Ce n'est pas parce qu'ils prennent relativement peu de place qu'il faut les conserver. Dans la catégorie « ça peut toujours servir », pour chaque chargeurs du tiroir à chargeurs, vous avez probablement empilé une notice dans la pochette à notices. Or si vous savez vous servir d'un appareil – électronique ou électroménager –, vous n'avez plus besoin de son mode d'emploi, d'autant qu'aujourd'hui quasiment tous sont disponibles en ligne. Même chose pour les emballages que nous gardons, terrifiés à l'idée de balancer à la benne un numéro de référence, sésame des réparations gratuites.

- **Regarder ce qu'on a chez soi avec les yeux du visiteur extérieur**

En 1995, l'anthropologue Dominique Desjeux a conduit une étude sur le rapport au papier et l'éventualité de sa disparition. Les gens dont les bureaux étaient encombrés de paperasses lui disaient le plus naturellement du monde : « Moi ? Je suis pour le zéro papier », tandis que les photos de leurs bureaux ensevelis hurlaient exactement l'inverse et ne les interpellaient pas.

Nous ne voyons pas notre propre désordre, habitués que nous sommes à nos intérieurs (d'où les disputes de bonne foi au sein des familles, chacun ne voyant que le foutoir de l'autre). Ann Marie, la fondatrice de *40 bags in 40 days* a une technique : « Je prends des photos du bazar chez moi et je les poste. J'ai si honte qu'une fois que je les ai publiées je suis obligée de ranger... » Prendre ses bonnes résolutions en public aiderait à les tenir. Attention cependant à ne pas rendre son capharnaüm photogénique.

- **Imaginer ce que feront les autres de votre bazar**

L'unique bénéfice à avoir vécu le décès d'un proche et la disparition de ses affaires est de vous convaincre que jamais vous ne laisserez vos enfants dans cette situation. Regarder notre intérieur avec les lunettes de la transmission nous aide à apprécier l'absence totale d'intérêt de la plupart des affaires que nous entassons. « Que léguera-t-on ? s'interroge la journaliste Titiou Lecoq. Nos objets techniques seront dépassés. On ne va pas mettre dans nos testaments les étagères Billy³... »

Être passé par cette épreuve incite à vouloir l'épargner à ses proches. Un peu comme ces mères qui conseillaient de toujours porter une jolie culotte « au cas où on doive aller à l'hôpital », la méthode suédoise du *dostadning* (nettoyage mortuaire) recommande de ne pas laisser ses affaires en plan au cas où la mort frapperait sans prévenir. « Les gens que vous aimez ont envie d'hériter de vous des jolies choses, pas de tout ce que vous avez », écrit Margareta Magnusson dans son livre⁴. Elle a « entre 80 et

100 ans » et explique que les Suédois adoptent cette méthode après la cinquantaine (elle conseille de viser 65 ans). Elle ne recommande pas seulement d'apprécier la valeur de ce que nous laissons mais aussi d'envisager les émotions suscitées par ce que nos proches découvriront chez nous. « Gardez votre vibromasseur préféré mais jetez les quinze autres. Ça n'a pas de sens de garder des choses qui vont choquer votre famille une fois que vous ne serez plus là⁵... »

- **En faire une fête...**

La méthode la plus loufoque est celle de la *packing party*, un concept popularisé par les blogueurs de The Minimalists, Josh et Ryan. Josh s'était séparé de ses affaires petit à petit. Quand Ryan est devenu minimaliste, il a voulu aller vite. En une journée, ils ont décidé d'emballer tout ce qu'il avait chez lui, comme s'il devait déménager. En neuf heures, il avait tout mis en cartons, y compris ce qui était essentiel à son quotidien. Pendant les trois semaines qui ont suivi, il allait y puiser ce dont il pouvait avoir besoin. Au bout de vingt et un jours, 80 % de ce qu'il avait emballé était toujours dans des cartons. Il a alors tout vendu, tout donné. Quand on connaît l'enfer d'un déménagement, s'en imposer un à titre d'exercice semble kamikaze. Mais ceux qui ont fait l'expérience de devoir vivre au milieu des cartons avouent que l'exercice les a aidés à prendre conscience de l'inutilité de la plupart de leurs biens.

POUR EMPÊCHER LES CHOSES DE REVENIR

- **Limiter le nombre de rangements possibles**

Mon père m'a expliqué avoir suivi, tout au long de sa vie professionnelle, une règle : ne jamais acheter de nouvelles armoires. « Une fois qu'on en acquiert une neuve, me disait-il, on trouve des choses à mettre dedans, et bientôt on a besoin d'une nouvelle armoire. » L'argument s'applique bien entendu aux garde-meubles.

- **Tout rendre visible pour éviter les doublons**

Chez Lisa, j'ai d'abord remarqué les étiquettes dans la salle de bains. « Barrettes », « Élastiques », « Pincés... ». Puis dans l'armoire de la cuisine. Puis dans le garde-manger. Son mari lui a offert un pistolet à étiquettes pour Noël, et depuis, elle tire. Dans le placard à épices, dans l'armoire à papeterie, les étiquettes sont partout. « J'ai piqué l'idée aux maternelles. La seule façon pour arriver à faire ranger des enfants de cinq ans, c'est en désignant un espace pour chaque chose... » Si ça marche pour des gamins qui ne savent pas nouer leurs lacets, ça devrait fonctionner pour nous.

- **Réserver un endroit pour les choses en route vers la sortie**

Pour Margareta Magnusson, la grande prêtresse du désencombrement funéraire, la mise en place d'un espace pour mettre de côté ce que nous pourrions donner à des amis ou à notre famille est la première étape. Chez moi, j'en ai une étagère pleine : journaux à déposer dans les salles d'attente la prochaine fois que je vais chez le médecin ; livres terminés ; vêtements trop petits. Prenez garde cependant que les amis à qui vous avez pris l'habitude de donner ne se sentent pas obligés de vous retourner la faveur.

- **Vider le purgatoire tous les six mois**

La boîte des six mois est un purgatoire pour ceux qui n'arrivent pas à se séparer de leurs biens. On place dans une boîte tous les objets que l'on hésite à garder. On la rouvre six mois après pour voir ce dont on a pu se passer⁶.

- **Ne jamais se demander si c'est utile**

Par essence, tout objet est tentant, car il est utile dans l'absolu. Oui, un pantalon peut toujours servir, notamment à ne pas se

retrouver nu dans la rue. Oui, des couverts à salade peuvent toujours servir, notamment à ne pas attraper les feuilles huileuses avec les doigts. Mais interrogeons-nous de sa valeur relative, au vu de ce que nous avons déjà chez nous. Lorsqu'ils accompagnent leurs patients *hoarders* dans leurs premières virées de shopping, Gail Steketee et Randy Frost s'assurent qu'ils apprécient ce qu'ils achètent au regard de ce qu'ils ont déjà. Ils leur posent des questions, comme « quand allez-vous l'utiliser ? », « où allez-vous le mettre ? » et « est-ce que vous avez déjà quelque chose comme ça ? ». La seule question qu'ils ne posent pas est : « Est-ce que ça pourrait vous servir ? »

ÉVITER LES BONNES AFFAIRES

Pour éviter de succomber à la tentation de la bonne affaire, demandons-nous si nous le prendrions s'il était payant. Parce qu'un objet gratuit n'est pas plus utile ou indispensable que son équivalent payant, mais nous encombre de la même façon.

Contrairement à ce que voudraient nous faire croire les obsédés des bons plans, n'acheter que ce dont on a besoin et à son prix reste la meilleure façon de faire des économies.

NE PAS OUBLIER L'AFFECTIF

Examiner ce que l'on garde parce que « ça peut toujours servir » n'est pas un appel à se débarrasser de tout ce que l'on possède.

Chez ma sœur, quand j'ai besoin d'une agrafeuse, elle me demande de quelle taille. Pour la ferme, pour son métier de décoratrice, elle a tout. Elle est équipée, tout en suivant des principes de vie décroissante. Remettre en cause le consumérisme, ce n'est pas refuser d'être matérialiste. Ma sœur est attachée au matériel puisqu'elle aime que ses couteaux soient parfaitement aiguisés. Au contraire, elle aime les choses et refuse qu'elles soient jetables...

L'idéologie minimaliste, des vendeurs de *cloud* notamment, voudrait rendre les objets suspects. Mais on ne vit pas dans un *cloud*. « Que dit le bordel dans mon salon ? s'interroge la journaliste Titiou Lecoq. Qu'on a bouquiné, qu'on a joué, qu'on a construit une cabane, qu'on a préféré regarder un film plutôt que de remplir des papiers administratifs qui traînent. »

Chez Emmaüs, Bruno Morel apprécie tous les jours l'importance de nos biens dans des situations d'urgence. Quand les migrants arrivent en France, littéralement en tongs et tee-shirts, ils n'ont souvent rien... « Ils n'ont rien mais ce rien est parfois très important... » Parce qu'ils peuvent être infectés de maladies contagieuses comme la gale, ils sont traités à leur arrivée et longtemps, par précaution, leurs vêtements furent jetés. « On a compris que c'était très compliqué pour quelqu'un de jeter la casquette avec laquelle il a fait tout son parcours. Ça peut être le dernier souvenir, le dernier lien... » Désormais, leurs affaires sont traitées pour qu'ils puissent les mettre de côté.

Nous avons besoin de nos choses. Films et photos n'ont qu'un intérêt documentaire partiel – quelqu'un qui retrouverait les albums photos de mes parents penserait qu'on a passé la moitié de nos vies en vacances, l'autre moitié à souffler des bougies d'anniversaire. Mais nos objets nous accompagnent, parlent de nous, de nos vies. Le père d'une amie a gardé ses journaux intimes. Il les lui a rendus quand elle a eu l'âge de pouvoir les garder sans avoir envie de les jeter. Nous ne nous comportons pas autrement avec nos objets : quand ils ne nous correspondent plus, nous nous en séparons en les cachant dans une cave ou une maison de campagne, et nous les retrouvons des années plus tard en décrétant qu'ils font désormais partie de nous. C'est le moment de leur rechercher une nouvelle utilité, de nouvelles raisons de les garder.

Bien sûr, nous aimerions tout conserver, et que les objets retrouvés aient le pouvoir de remonter le temps. Quand il a déménagé à l'étranger en 2014, Philippe a eu beaucoup de mal à jeter son premier ordinateur portable acheté d'occasion en 1998. Il n'avait pas d'autre valeur que lui rappeler qu'il l'avait acquis avec

l'argent de ses jobs d'été. J'envie ma tante capable de remettre la main sur sa première ordonnance de pilule ou Karl Lagerfeld qui dit avoir conservé intacte sa chambre d'enfant. Mais je n'ai pas envie de garder mes premières ordonnances chez moi et mes parents n'ont pas gardé ma chambre d'enfant. Ne rien garder de son passé est suspect, tout conserver l'est tout autant.

Quand Valérie a eu son bac, son père lui a offert une *Encyclopædia Universalis*. En 23 volumes. Elle s'en souvient, elle coûtait 6 000 francs à l'époque. C'était un très gros et très beau cadeau... Et puis sont arrivés Internet, Wikipédia. Les encyclopédies ont perdu à la fois de leur prestige et de leur utilité. Mais les 23 volumes sont toujours dans l'appartement de Valérie, désormais mariée, et mère deux enfants. La famille s'expatrie en Chine et emporte l'encyclopédie. Les enfants grandissent. La famille revient vivre en France cinq ans plus tard et rapporte l'encyclopédie. « Il faudrait quand même se débarrasser de ça », dit son mari. « Ça va pas, non ? » s'indigne Valérie. L'année d'après, elle ajoute : « Ça va pas, non, ça vaut vachement cher... » Elle finit par se rendre à la librairie d'occasion Gibert, à Paris. « Vous savez combien on en a déjà, des *Encyclopædia Universalis*, lui répond le vendeur... Ça ne vaut plus rien ! » Valérie ne va tout de même jeter ses 23 volumes ! Elle descend chez une étudiante qui habite en dessous de chez eux, lui propose l'encyclopédie, qu'elle emporte lorsqu'elle déménage. Quelques jours plus tard, son père passe les voir. Il regarde autour de lui. « Mais où est l'encyclopédie ? – On ne l'a pas encore sortie des cartons », ment Valérie. Et plus elle y pense, plus elle culpabilise de l'avoir vendue. Elle retourne alors chez Gibert, rachète une *Encyclopædia Universalis* en 23 volumes et appelle son père. « On a sorti l'encyclopédie des cartons, mais elle prend trop de place dans l'appartement... Ça te dirait de la garder ? » L'*Encyclopædia Universalis* rachetée d'occasion chez Gibert est restée chez son père jusqu'à la fin de sa vie. Elle n'était plus une source d'information pour Valérie qui lui préférait Wikipédia. Mais elle a servi à montrer à son père comme elle tenait à lui.

À l'occasion d'une de ses études, la spécialiste de la consommation Dominique Roux est tombée sur une vieille dame qui gardait chez elle une machine à coudre trop lourde pour elle. Elle ne cousait plus, mais ne voulait pas s'en séparer. « Il y a toujours une part de soi incorporée dans les objets. » Quand le père de Luc a arrêté la montagne, il s'est instantanément débarrassé de son équipement. Ses enfants n'ont pas eu le temps de réfléchir aux vieilles cordes, aux piolets, aux chaussures, tout a disparu. Or ils auraient préféré que son père le conserve, sans doute pour croire que partir en montagne ensemble était encore possible.

Nous gardons les choses pour leur valeur utilitaire, intrinsèque ou affective, sans que ces valeurs s'opposent. Quand on se dit que « ça peut toujours servir », l'idée que ça puisse servir à se faire plaisir n'est pas absurde.

Épilogue

On pourrait se dire que le propre de l'homme est de vivre entouré d'objets dont il n'a aucune utilité (quand il n'est pas en train de se demander quel est le propre de l'homme). Les écureuils, les chimpanzés et les moustiques cherchent à se nourrir. Notre espèce a réduit le temps de se dégouter à manger, mais en consacre de plus en plus à chercher des pyjamas à têtes de licorne sur Internet, à les laver, à les ranger, puis à les revendre dans un vide-greniers pour, avec les sommes récoltées, acheter un nouveau pyjama, à têtes de panda celui-là. D'où notre propension à nous demander si les objets nous libèrent ou nous aliènent.

« Quinze sortes de ketchup. À cause de choses pareilles, j'ai eu envie de quitter ce monde », écrit Sylvain Tesson à propos de son départ pour la Sibérie¹. Les choses peuvent nous dégoûter – quand on a l'impression d'une invasion organisée par les directeurs marketing. Mais l'injonction à l'agilité et au désencombrement peut elle aussi être déplaisante, quand on la sent orchestrée par des forces qui voudraient remplir notre espace virtuel. Garder sa musique et ses films en ligne, avoir accès plutôt que posséder... Cette prétendue « économie de l'usage » ne signifie pas, comme on voudrait nous le faire croire, qu'il n'y a plus de propriétaire, mais que ce seront désormais les Gafa (Google, Amazon et Facebook).

Entre ceux qui veulent nous charger d'objets parce qu'il faut consommer et ceux qui nous enjoignent de nous en débarrasser, nos intérieurs sont devenus un champ de bataille entre deux camps

aussi peu sympathiques l'un que l'autre. Dans les deux cas, nous nous sentons dépossédés de quelque chose : notre liberté.

À New York, au lendemain des attentats du 11 septembre 2001, quelqu'un a demandé au maire de la ville, Rudolph Giuliani, comment les habitants pouvaient aider. Il a répondu : « Vivez normalement, faites des courses. » À Paris, alors que j'assistais à un atelier d'aide au budget pour des surendettés, le formateur a parlé de l'importance « des petits trucs et des bons plans... » J'ai eu envie de me lever et de lui dire : « Arrêtez de parler des bonnes affaires ! Les gens se ruinent en bonnes affaires ! » La pire aliénation, c'est d'acheter parce que ce n'est pas cher. Quand la seule façon de répondre à un attentat terroriste est d'aller faire des courses, quand un Black Friday sorti de nulle part nous oblige à participer à l'hystérie des soldes, nous avons la désagréable impression d'avoir perdu la main, de ne plus décider de ce qui rentre dans nos domiciles.

Sur le site Zero Waste France, j'ai fait partie des 15 000 personnes qui se sont engagées à ne rien acheter de neuf pendant un an. Un ami à qui j'évoquais le challenge m'a dit : « Moi, en 2018, j'ai décidé de consommer à fond la caisse, sans aucune limite, de me vautrer vraiment dans la société de consommation... » J'ai compris sa blague : il est aussi absurde de ne rien acheter que de tout acheter.

J'ai probablement économisé de l'argent avec cet engagement, mais cela me permet surtout de gagner du temps. J'achète du liquide vaisselle au supermarché sans m'arrêter devant le bac à promos rempli de coussins dorés et d'assiettes à têtes de cerf – et sans avoir à me convaincre de leur utilité. Quand on ne se jette plus sur les objets offerts ou sur les offres promotionnelles « le deuxième à – 70 % », on éprouve soudain la délicieuse satisfaction d'avoir déjoué les algorithmes et les campagnes marketing les plus rusées.

Attention, cela ne signifie pas que je ne dépense plus rien. Faire réparer une paire de chaussures peut revenir à la même dépense que de s'offrir une paire neuve. Il m'arrive aussi de faire des entorses au règlement. Je les note. « 10 janvier. Des accessoires de magie pour l'anniversaire de mon père. 9 février. Une règle de vingt

centimètres pour ma fille... » J'aime savoir ce que j'ai acheté, l'avoir décidé, n'avoir rien laissé entrer un objet chez moi mécaniquement.

Plus j'écrivais ce livre, plus je vidais mon appartement. En commençant par les doublons. Pourquoi trois louches ? Je ne sers jamais trois soupes à la fois. J'en ai donné deux. Pareil pour les assiettes, les serviettes de bain, les tee-shirts « de sport » autrefois appelés « de peinture ». Tout donné. Vidé la moitié du tiroir à chargeurs. Distribué les savons. Arrosé mon riz des sachets de sauce soja.

Et puis, un mardi matin, en rentrant d'un jogging, j'ai vu des flammes s'échapper de la cuisine. J'avais laissé une plaque allumée, et un sac de capsules en plastique destinée à une école du quartier à qui « ça pourrait toujours servir », a été réduit en cendres, carbonisant au passage une casserole et une louche.

Le lendemain, des amis venaient dîner. J'avais préparé des moules marinières. Au moment de les servir, je me suis aperçue que je n'avais plus de louche. J'aurais pu descendre en acheter une, mais, ayant fait la promesse de tout acquérir d'occasion, je devais attendre quatre mois avant l'ouverture de la saison des vide-greniers. En servant mes amis avec un bol, je me suis souvenue de ce qui m'avait amenée à garder des louches en trop.

Parce que ça peut toujours servir.

Annexe

Liste non exhaustive de ce qui peut toujours servir et qui ne sert jamais

Anneaux supplémentaires vendus avec la tringle à rideaux
Baguettes chinoises
Blancs d'œufs
Blocs-notes trop petits
Boîtes de Ricoré vides
Boutons de rechange de vêtements disparus
Câbles
Cadenas dont on a perdu la clé
Calendriers avec des photos d'images tropicales des
commerçants de Bénodet
Cassettes VHS
CD-ROM
Centimètres en papier Ikea
Certificats médicaux prouvant qu'on était en bonne santé en 2013
Chargeurs
Chaussons clippers d'hôtel
Chaussures qui font mal aux pieds

Clé dont on ne sait plus ce qu'elle ouvre
Clous légèrement tordus
Couvercles sans Tupperware
Crayons sans mine
Demi-citron
Élastiques ayant perdu leur élasticité
Encyclopædia Universalis
Livre sur la Suisse vue d'avion
Modes d'emploi
Pantalon qui ne ferme plus tout à fait
Papiers d'emballage cadeaux sur lesquels il reste des traces de
Scotch
Photocopies de pièces d'identité renouvelées depuis
Pièces de monnaies de pays qui ont disparu
Pochettes d'avion
Poêles qui attachent
Portables tombés dans l'eau
Sachets de sauce piquante pour pizza
Sacs de sacs
Savonnettes d'hôtel
Télécommande qui ne sert à rien
Tronçons de tuyaux d'aspirateur dont on n'a jamais compris
l'usage
Tupperware sans couvercles
Vieilles cartes SIM

Ajoutez les vôtres ici :

.....
.....
.....

.....

Liste non exhaustive de ce qui pourrait vraiment servir mais que l'on n'a pas gardé

Allumettes avec grattoir en état de marche

Bois

Bougies non parfumées

Bouteilles d'eau

Conserves alimentaires

Couverture de survie

Extincteur d'intérieur

Lampe de poche à piles

Radio à piles

Réchaud portable

Remerciements

Pour avoir partagé leurs réflexions avec moi, je remercie Michèle Aulagnon, Joshua Becker, Sébastien Beffa, Sabine Berlière, Luc Bertin, Ludovic Bisot, Pierre-Gilles Botherel, Béatrice Casanova, Jean-Laurent Cassely, Anne Chaon, Vincent Chabault, Annabelle Charbit-Bergenfeld, Diouldé Chartier, Philippe Corbé, Laurence Corona, Sylvie Delassus, Dominique Desjeux, Anne Dorsemaine, Christophe Duhamel, Marie Duval, Antoine Faure, Denis Faure, Marie-José Faure, Vincent Faure, Line et Michael Fisher, Amandine Fourleignie, Olivier Fraissex et le service des encombrants de Paris, Jean-Édouard Grésy, Edward et Mireille Guiliano, Françoise Hamon, Ann Marie Heasley, Eva Joly, Patricia Kamoun, Yannick Lemarchand, Laurent Mauriac, Mao Peninou, Charlotte Prehn-Wachholz, Kyle Quilici, Emmanuelle Richard, Dominique Roux, Twiggy Sanders, Timothée Sautereau, Élodie Schocron, Stéphanie Thévenot, Mariam Traoré, Christie et Nicolas Vanbremeersch, Cécile Verdier, Patrick Weil, Eva Zingoni.

DU MÊME AUTEUR

Je ne suis pas Karla. Les femmes dans les couloirs de la mort aux États-Unis, *Le Serpent à plumes*, 2002

La France made in USA. Petit manuel de décryptage des idées américaines toutes faites sur les Français, *Jacob-Duvernet*, 2005

Un bébé toute seule ?, *Flammarion*, 2008

Mes vacances avec Nicolas Sarkozy, *Ramsay*, 2008

American Dream. Dictionnaire rock, historique et politique de l'Amérique, *Don Quichotte*, 2012 ; *Points*, 2016

Le meilleur pour mon enfant. La méthode des parents qui ne lisent pas les livres d'éducation, *Les Arènes*, 2015

Le loup dans la bergerie. Jean-Claude Junker, l'homme des paradis fiscaux placé à la tête de l'Europe, avec *Eva Joly*, *Les Arènes*, 2016

Dîners en ville, mode d'emploi. L'art de se passer les plats, *Grasset*, 2017

Table des matières

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Copyright](#)

[Dédicace](#)

[Exergue](#)

[Prologue](#)

[Règle 1. Tout peut toujours servir](#)

[Règle 2. Tout objet qui entre chez nous n'en sortira pas](#)

[Règle 3. Plus on garde de choses utiles plus elles deviennent inutiles](#)

[Règle 4. Plus on est riche, plus le vide est chic](#)

[Règle 5. Ce qui sort de chez nous sera stocké ailleurs](#)

[Règle 6. Ce n'est pas parce que nos affaires pourraient servir à d'autres qu'ils en ont envie](#)

[Règle 7. En cas de catastrophe, ce dont on a besoin ne sera pas dans nos placards](#)

[Règle 8. Les pros du rangement s'y prennent autrement](#)

[Épilogue](#)

[Annexe](#)

[Remerciements](#)

[Du même auteur](#)

Ce document numérique a été réalisé par [PCA](#)

-
1. « The psychology of hoarding », *Discover Magazine*, octobre 2004.
 2. *The Four, The Hidden DNA of Amazon, Apple, Facebook and Google*, Random House, 2017.
 3. Robyn R. M. Gershon, Lori A. Magda, Halley E. M. Riley et Martin F. Sherman, 2011, *The World Trade Center Evacuation Study : Factors Associated With Initiation and Length of Time For Evacuation*.
 4. *The Waste Maker*, IG Publishing, 2011.
 5. Entretien avec Stéphanie Thevenot, groupe GM.
 6. « Enquête sur le mystère de la disparition du dentifrice des hôtels », Slate, 2 août 2013.
 7. <https://blog.atairbnb.com/amenities-diy-hosting-tips/>
 8. Mathieu Bruckmüller, « La SNCF veut mettre fin aux vols de couettes dans les trains de nuit », *20 Minutes*, 12 juin 2012.
 9. « The power of free tatoos », blog de Dan Ariely, 10 novembre 2010.
 10. Propos recueillis par Joe Pinsker, « The psychology behind Costco free samples », *The Atlantic*, 1^{er} octobre 2014.
 11. L'expression est de Pierre-Yves McSween, dans *En as-tu vraiment besoin ?*, Les Arènes, 2018.
 12. www.telegraph.co.uk/finance/newsbysector/retailandconsumer/8074156/Ten-year-olds-have-7000-worth-of-toys-but-play-with-just-330.html.
 13. *The Sum of Small Things : A Theory of the Aspiration Class*, Oxford, Princetown University Press, 2017.
 14. Matt Viser, « Mickael Dukakis would very much like your turkey carcass », *Boston Globe*, novembre 2015, www.bostonglobe.com/news/politics/2015/11/25/michael-dukakis-loves-turkey-carcasses/0HQOSqiAfWBEdxh6di5ofM/story.html.
 15. « Les brocantes : ré-enchantement ou piraterie des systèmes marchands », *Revue française de marketing*, n° 201, 2005.
 16. Matthew B. Crawford, *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, La Découverte, 2010.
 17. Enquête réalisée en novembre 2017 auprès de 1 166 internautes de Marmiton. Publiée dans le numéro 39 de *Marmiton Magazine*.

[18.](#) *Stuff. Compulsive Hoarding and the Meaning of Things*, Mariner Books, 2011.

-
1. Christina Johnson, « Helping people with hoarding problems : Q&A with Sanjaya Saxena, MD », *UC San Diego Health*, 26 juin 2015, <https://health.ucsd.edu/news/features/Pages/2015-06-26-hoarding-q-and-a-saxena.aspx>.
 2. Maylis Besserie, « Entendez-vous l'éco ? », France Culture, 10 janvier 2018, <https://www.franceculture.fr/emissions/entendez-vous-leco/entendez-vous-leco-mercredi-10-janvier-2018>.
 3. *La Révolution du don. Le management repensé à la lumière de l'anthropologie*, Alain Caillé et Jean-Édouard Grésy, Seuil, 2014.
 4. « Read up : the end is near », *New York Times*, 26 décembre 2017.
 5. Clotilde Chenevoy, « Les chariots dopés par la proximité », *LSA*, 5 octobre 2016, www.lsa-conso.fr/les-chariots-dopes-par-la-proximite, 246111.
 6. « The museum of you does not have a gift shop », *New York Times*, 25 octobre 2017.
 7. Titiou Lecoq, *Libérées ! Le combat féministe se gagne devant le panier de linge sale*, Fayard, 2017.

-
1. Daniel Lattier, « 15 stats that show Americans are drowning in “stuff” », www.intellectualtakeout.org/blog/15-stats-show-americans-are-drowning-stuff.
 2. Margot Adler, « Behind the ever-expanding American dream house », www.npr.org/templates/story/story.php?storyId=5525283.
 3. « The influence of the number of toys in the environment on toddlers' play », étude publiée en février 2018 dans la revue *Infant Behavior and Development*.
 4. *Stuff. Compulsive Hoarding and the Meanings of Things*, op. cit.

-
1. Gerard Celente, auteur de *Trends 2000 : How to Prepare for and Profit From the Changes of the 21st Century*, Warner Books, 1997.
 2. *The Sum of Small Things*, op. cit.
 3. *New York Times*, « The museum of you does not have a gift shop », op. cit.
 4. www.cotemaison.fr/on-aime/jean-michel-frank-l-etrange-luxe-du-rien_1469.html.
 5. *The Sum of Small Things*, op. cit.
 6. <http://vruba.tumblr.com/post/45256059128/wealth-risk-and-stuff>.
 7. *Ibid.*
 8. *Strip-tease*, juillet 2009.
 9. Severine Maas, « Jean Touitou : “Le minimalisme demande un maximum d'efforts.” », *Le Temps*, 27 octobre 2017, www.letemps.ch/lifestyle/2017/10/27/jean-touitou-minimalisme-demande-un-maximum-defforts.
 10. www.artofmanliness.com/2014/07/31/the-problem-with-minimalism/
 11. *Libérées !*, op. cit.
 12. Raconté par l'historienne Kate Berridge dans Elizabeth Currid-Halkett, *The Sum of Small Things*, op. cit.

[1.](#) 2 500 feet.

-
1. <http://simplelivingdaily.com/marginal-utility/>
 2. « Obsolescence programmée, le grand gâchis », *Le Monde*, 29 décembre 2017.
 3. *Ibid.*
 4. Vance Packard, *L'Art du gaspillage*, Calmann-Lévy, 1962.
 5. Julliard, 1965.
 6. <http://angeliagriffin.wordpress.com/2017/08/31/the-wrong-donations-some-tough-words-on-disaster-relief/>
 7. Charles Kenny, « Haiti doesn't need your old T-shirt », *Foreign Policy*, 11 octobre 2011, <http://foreignpolicy.com/2011/10/11/haiti-doesnt-need-your-old-t-shirt/>
 8. L'expression, rapporte Charles Kenny, vient du blog Tales from the Hood, sur lequel un travailleur humanitaire décerne son prix SWEDOW au don le plus embarrassant.
 9. Charles Kenny, « Haiti doesn't need your old T-shirt », *op. cit.*
 10. « Buy nothing project : free clothes, toys, food-even a wedding », *Seattle Times*, 28 septembre 2017.
 11. « Déchets d'ameublement : les nouveaux objectifs du recyclage », *Les Échos*, 23 janvier 2018.

-
1. *Stuff. Compulsive Hoarding and the Meaning of Things*, *op. cit.*
 2. Jayne Leonard, « 31 minimalist-hacks-de-clutter your life in just on month », 6 janvier 2016, www.naturallivingideas.com/31-minimalist-hacks/
 3. *Libérées !*, *op. cit.*
 4. *The Gentle Art of Swedish Death Cleaning : How to Free Yourself and Your Family From a Lifetime of Clutter*, Sinai & Schuter, 2018.
 5. « Read up : the end is near », *New York Times*, *op. cit.*
 6. Jayne Leonard, « 31 minimalist hacks-de-clutter your life in just one month », *op. cit.*

-
1. *Dans les forêts de Sibérie*, Gallimard, 2010.

 Couverture : Guillemette Faure, Ça peut toujours servir, Stock